

LES MILLE
ET UNE
FAVEURS:

CONTES DE COUR,

Tirez de l'Ancien Gaulois

PAR LA

REINE DE NAVARRE;

Et Publiez

Par le CHEVALIER DE MOUHY.

TOME SIXIEME.



A LONDRES,
Aux dépens de la COMPAGNIE.

M D C C X L

RECEIVED



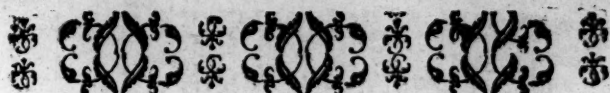


TABLE DES HISTOIRES

Contenues dans ce Sixième Volume.

Continuation & fin de l'Histoire
d'Urgocenie. pag. 1.

Impatience du Roi au sujet de l'histoire d'Urgocenie, qui se trouve sans cesse remplie de faits qui semblent n'être point relatifs à ce qui la concerne particulièrement. 7.

Histoire de Daripella. 8.

Manière singulière d'introduire un Amant chez sa Maîtresse, imaginé par une sage & respectable Vieille. 40.

Fin de l'Histoire d'Urgocenie, & contentement du Roi des Gaules à cette occasion. 180.

Agréables ordres que donne le Prince en faveur de la Fille de son premier Ministre, & commencement de sa passion pour cette belle Vierge. 181.

Dessins secrets du Roi sur la belle Urgocenie, ses réflexions sur la manière dont il en doit user avec les prisonnières de Lodeorbarli &c. 188.

Tome VI.

44

*

01-

TABLE DES HISTOIRES.

Ordre que donne le Roi pour tenir son lit de justice, & les conjectures qu'en tire son premier Ministre. 189.

Bonté sans pareille du Roi, qui permet à son premier Relunbar de s'acquitter des fonctions de sa charge en présence de toute la Cour. 191.

Declaration du même Prince, par laquelle il casse & annulle tous les mariages de son Royaume, comme non venus. 201.

Liberté donnée aux Femmes de Lodeorbarli, & les transports de joye qu'elles témoignent à une nouvelle attendue depuis si long-tems. 203.

Projet conçu par le Roi pour éprouver lui-même si la Fille de Crofivelisgol est digne de son amour 206.

Danger affreux que court cette belle Vierge dans son voyage à la ville de Senasco, & par quel heureux moyen elle en est delivrée &c. 219.

Soins importans du Roi, qui prouvent qu'un grand Prince ne cesse jamais de veiller aux intérêts de son Etat: Inquiétudes secrettes de la fille de Crofivelisgol, & quels en sont les motifs. 240.

Fin de la Table.




LES
MILLE ET UNE
FAVEURS:
CONTES DE COUR

TIREZ
DE L'ANCIEN GAULOIS,
PAR LA
REINE DE NAVARRE.

~~~~~  
SIXIEME PARTIE.

CONTINUATION

ET FIN DE L'HISTOIRE  
D'URGOCE NIE.

 E m'attendois que le dé-  
nouement de l'histoire  
que je venois de conter,  
feroit trembler *Daripella*,  
& qu'elle la porteroit à  
des réflexions sérieuses sur le dan-

*Tome VI.*

A ger

ger que court une Fille en écoutant un Amant : mais je me trompai. Son caractère enjoué lui fit saisir les endroits susceptibles de plaisanterie, & elle en badina avec autant de plaisir, que si le fonds de l'histoire l'eût occasionné. Vous êtes bien bouffonne, lui dis-je ; de pareils exemples ne devroient-ils pas vous faire plus d'impression ? Bon, me dit-elle, le ton de la morale vous convient à merveille, mais vous êtes trop jeune & trop aimable pour jouer un rôle qui vous sied si mal : n'est-ce pas-là perdre un tems précieux, qui ne devrait être consacré à notre âge qu'à nos plaisirs ? Parlons du Jeune-homme qui nous a salué en passant avec tant de douceur : ne le trouvez-vous pas aimable ? Et pensez-vous qu'un petit commerce mystérieux avec un Amant de cet air, ne fût pas plus agréable que tous les préceptes antiques de notre bonne *Negoclé* ? Répondez-moi avec confiance ; il y a déjà quelques jours que je pétille de vous donner la mienne. Si nous nous entendions bien, nous  
ne

ne nous ennuyierions pas aussi souvent que cela nous arrive, & la bonne Tante trouveroit à qui parler.

Ce discours me parut un peu vif de la part d'une jeune Personne dont le cœur devoit être innocent & plus retenu : je résolus en moi-même d'être sur mes gardes avec elle, & je lui répondis franchement, que mon humeur différoit trop de la sienne, pour que nous nous entendissions aussi-bien qu'elle le prétendoit. Cette Fille, qui, à sa vivacité près, étoit aimable, parut mortifiée de la manière dont je traitai ma réponse, & je me repentis même, en lui voyant verser quelques larmes, de les avoir occasionnées. Elle bouda ensuite pendant quelques momens ; mais ayant été me jeter à son col, & lui ayant fait une petite excuse sur ce qui venoit de se passer, nous eumes bientôt fait la paix, & au bout d'une heure il n'y parut plus.

J'ai été élevée à beaucoup m'occuper : je me remis bientôt à un métier, où je brodois ordinairement. *Daripella*, qui n'aimoit pas le travail,

alloit & venoit dans l'apartement comme une personne oisive, cau-  
soit un instant avec moi, & puis s'ar-  
rêtoit à la fenêtre. Mon attention  
à ce que je faisois, m'avoit déjà fait  
oublier ce qui s'étoit passé; mais un  
coup d'œil que je donnai par ha-  
zard, me donna lieu de penser que  
ma Cousine n'étoit pas Fille à s'en  
tenir à mes avis. Je remarquai  
qu'elle regardoit avec beaucoup de  
soin à la fenêtre, & qu'elle y étoit  
occupée d'un examen intéressant.  
La curiosité est un mouvement chez  
les personnes de notre âge, auquel  
il est difficile de résister, & qui nous  
occasionne bien souvent des événe-  
mens contraires à notre vertu. Je  
me levai sur la pointe des pieds; j'a-  
vançai la tête, & j'entrevis le même  
Jeune-homme qui étoit déjà passé,  
qui, d'une allée voisine, faisoit des  
signes à ma belle Cousine. Il mettoit  
tantôt la main sur son cœur, une autre  
fois un doigt à la bouche, & il sembloit  
faire ses efforts, autant que je le pus  
comprendre, d'insinuer à *Daripella*,  
que sa vûë lui causoit beaucoup de  
plaisir. J'avouë que je m'intéressai  
plus



plus que je ne le devois à ce spectacle muet : il m'auroit convenu de me retirer sur le champ, mais cette curiosité l'emporta sur un éclair de réflexion. Ma Cousine étoit si attentive aux signes du Jeune-homme, qu'elle ne s'étoit point apperçue que je l'observois. Je voulois, de mon côté, sçavoir à quoi tous ces signes secrets aboutiroient ; ils m'intéressoient, & si je m'étois bien examinée, j'aurois été bien embarrassée d'en deviner la raison.

Après une répétition assez longue de signes, dont je comprenois une partie, & dont j'ignorois l'autre, le Jeune-homme, qui démêla sans doute qu'ils n'étoient point vûs de ma Cousine avec chagrin, tira un papier de sa poche, & fit comme s'il eût voulu le jeter. *Daripella*, qui le crut, lui fit signe à son tour, de n'en rien faire, & pour lui en faire comprendre la raison, elle se tourna vers le milieu de la chambre, en faisant un geste du doigt, comme pour dire, il y a du monde qui s'en appercevrait. Je ne m'attendois pas à ce signe, & je fus prise sur le fait.

Ma Cousine devint rouge, & je le devins aussi : nous nous parumes aussi embarrassées, que si nous venions de faire quelque chose de bien honteux. La réflexion remit *Daripella* de son trouble, & la fit ensuite éclater de rire, & je trouvai tout cela de mon côté si plaisant, que je l'imitai du meilleur de mon cœur.

Un moment après, je repris mon sérieux, & je lui fis remarquer avec le plus d'amitié qu'il me fut possible, combien elle se mettoit en risque de laisser penser au Jeune-homme qu'elle ne désapprouvoit point ses démarches : Vous ne le connoissez pas, lui dis-je ; que sçavez-vous s'il n'est pas un indiscret, qui se vantera par-tout de vos complaisances ? Jugez, ajoutai-je, quel tort cela vous feroit dans le monde, & sur-tout dans l'esprit de ma Tante qui hait si prodigieusement les hommes. Oh ! pour cela, ma chere Cousine, reprit *Daripella* en prenant un petit air sérieux ; vous êtes aussi d'une cruauté sans pareille : ma Tante seroit à coup sûr plus indulgente que vous : où est donc le mal que j'ai fait ? Mais je vois bien qu'il faut



faut vous rendre compte de ma conduite, & vous apprendre ce qui a donné lieu à tout ceci : peut-être après ce récit deviendrez-vous plus complaisante, & moins revêche. Après ces mots *Daripella* fut fermer les fenêtres : sans s'embarasser que je l'observasse ou non, elle fit un signe au Jeune-homme, par lequel il devoit comprendre qu'elle étoit obligée à se retirer. Après cette bonté, que je désapprouvai fort & dont je ne pouvois revenir, elle prit un tabouret, vint se rasseoir auprès de moi, & m'expliqua ainsi ses petites raisons.

*Urgocenie* alloit poursuivre ; elle respiroit pour le faire : mais le Roi l'interrompit : Quoi ! Fille de *Crosselivesgol*, s'écria-t-il avec une forte d'impatience, vous quittez donc toujours votre propre histoire, pour nous en rapporter qui, tout au plus, ne peuvent y avoir qu'un foible rapport ? Pardonnez-moi, Seigneur, répondit la sage *Urgocenie*, il est impossible qu'on soit bien instruit de ce qui me regarde, sans faire encore cet écart ; mais que les Seigneurs qui

ont ordre de m'entendre se consolent ; l'Episode fera court. Après ce petit récit j'entrerais tout de bon en matière. *Tanitbudan*, qui craignit de retarder une narration à laquelle il prenoit tant d'intérêt, ou de mettre de mauvaise humeur, par ses inquiétudes trop pressantes, une personne pour laquelle il s'intéressoit de plus en plus, se tut, soupira, & écouta *Urgocenie*, qui continua ainsi.

## HISTOIRE

DE

### DARIPELLA.

**N**E croyez pas, ma chere Cousine, me dit la jeune *Daripella*, en me regardant avec un air qui demandoit de l'indulgence, que ce soit la première fois que je vois le Jeune-homme dont vous me faites la guerre: il y a plus de deux ans que je le connois. Je vous aime trop pour vous en faire un mystère; je vais vous avouer naturellement les choses: après cela vous jugerez  
 si

si je suis aussi coupable que vous le prétendez.

Vous sçavez avec quelle rigueur feuë ma Mere m'éleva; ma Tante vous en a rapporté devant moi quelques traits. Jamais on n'a usé envers une Fille d'une telle sévérité. Figurez-vous qu'il ne m'étoit pas permis de regarder un homme en face, & que, lorsque cela m'arrivoit malheureusement, j'en étois punie par les endroits les plus sensibles. Tant qu'elle a vécu cette Mere, dont je respecterai cependant à jamais la mémoire, je n'ai cessé de verser des pleurs; si le Ciel n'eût pas eu pitié de mes maux, il est à présumer que je n'aurois pû y résister.

Une Sœur de ma Mere, aussi sévère qu'elle, mais plus circonspecte dans ses persécutions, me prit chez elle à sa mort. Si je ne fus pas plus heureuse, du moins fus-je moins tourmentée. La différence qu'il y eut des traitemens que je reçus, c'est que du vivant de ma Mere j'étois sans cesse sous ses yeux, au lieu que ma Tante m'enfermoit dans ma chambre depuis le matin jusqu'au

A 5 soir,

soir, me donnoit à travailler à la tâche, & n'y mettoit les pieds que rarement. Quand cela arrivoit, c'étoit pour me gronder, ou pour me donner quelques soufflets lorsque mon ouvrage n'étoit pas fait, ou qu'il ne lui plaisoit pas. Mais comme ces visites étoient rares, je me consolois de ces rigueurs assez aisément.

Il y avoit près d'un an que je vivois de cette sorte : je commençois à m'ennuyer furieusement ; je n'avois, pour toute recreation, que le plaisir de regarder par une fenêtre qui donnoit sur un jardin voisin, dont la vûë étoit embarrassée par de grands arbres touffus. Je ne trouvois de consolation que dans le ramage que mille oiseaux divers faisoient sans cesse, perchez sur les branches. Là mes yeux tristement fixés examinoient quelquefois avec distraction les actions de ces habitans des airs, & comparant ma servitude avec leur liberté, je versois le plus souvent des pleurs : Serai-je toujours enfermée ? me disois-je ; à quoi me sert d'avoir une raison, si je n'en puis

puis faire usage : & si elle ne me sert qu'à me faire envisager tous mes maux ? Ces tristes réflexions se terminoient par mille soupirs : le jour me devenoit à charge ; je quittois ma fenêtre & j'allois m'ensevelir dans un lit, où je me livrois à toute ma douleur.

Un jour que j'étois plus accablée que je ne l'avois jamais été, & que mon inquiétude perpétuelle me faisoit changer à tous momens de situation, j'entendis un bruit dans les airs de crist tumultueux d'oiseaux, qui fixa mes regards sur les arbres dont ils s'étoient envolés. Je n'en fus pas surprise ; je distinguai un Jeune-homme qui montoit de branche en branche, & qui, après être parvenu aux dernières, se donnoit bien des peines pour atteindre à un nid qui étoit sur une des plus hautes. La foiblesse de ces branches l'empêchoit d'y poser le pied ; je lisois sur un visage plus beau que l'amour, ses inquiétudes, & je vous avouë, ô belle *Urgocenie*, que ce Jeune-homme m'intéressa (a) beaucoup plus que les

(a) 511. Faveur.

les oiseaux que j'avois examinez si souvent.

Je le regardois (a) de tous mes yeux, & j'aurois bien désiré (b) que les siens se fussent tournez de mon côté, & qu'au lieu de ce nid cruel qu'il envioit, il trouvât autant de plaisir à me voir, que j'en avois à le regarder. Mais cet aimable Enfant étoit trop occupé de son dessein pour s'arrêter à d'autres objets : il ne quittoit point de vûë ce nid trop cher à son ame innocente; tantôt il cassoit une branche pour le toucher, comme si ce léger avantage lui eût été de quelque douceur; un moment après il levoit un pied, & tenoit de l'affermir, pour parvenir au faite désiré; ensuite, fatigué de ses vains efforts, il se reposoit, & ses yeux fixez sur le nid fatal, sembloit imaginer quelque expédient nouveau pour s'en rendre possesseur. Je m'intéressois (c), sans en être la maîtresse, à tous ses mouvemens. Hélas! que ne pouvois-je aider à son

(a) 512. Faveur.

(b) 513 Faveur.

(c) 514. Faveur.



son deſſein, il auroit eu certainement bientôt la ſatisfaction qu'il ſe propoſoit.

Le plaifir (a) ſecret que je prenois à conſiderer ce bel Adoleſcent, m'avoit empêchée juſquès-là de penſer au riſque qu'il couroit: il ne falloit qu'un Zephir trop agité pour le précipiter du haut en bas. Une branche ne pouvoit-elle pas caſſer ſous ſes pieds? Quelle auroit été ma douleur! Je fus vingt fois à la veille de m'écrier, & de l'avertir de prendre garde à lui; mais la pudeur me retint. Que penſera le Jeune-homme, me diſois-je, ſi j'oſe lui parler? Je craignois encore que ma Tante ne vînt à le ſçavoir, & qu'elle ne m'arrachât d'un lieu, qui, ſans trop en ſçavoir la raiſon, me devenoit cher: tout cela me retint. Je me contentai de jouir du plaifir de la vûe, elle ne m'étoit pas interdite, & j'y trouvois de la douceur.

Le Jeune-homme fut long-tems à méditer de quelle manière il viendrait à bout de ſon entrepriſe: je lui

(a) 515. Faveur.

lui vis faire un mouvement vif, qui me fit trembler, dans la crainte qu'il tombât, mais qui m'intéressa par le sourire aimable qu'il fit, & qui le rendit une fois plus beau. Il tira un couteau de sa poche, & se mit à travailler à couper la branche au haut de laquelle étoit posé le nid. J'admirai l'esprit de cet expédient, mais en même tems j'en soupirai : Il va bientôt être possesseur du trésor qu'il envie, me dis-je ; quoique la branche soit assez grosse dans l'endroit où il la coupe, il en viendra à bout, il emportera son cher nid, après cela il descendra, & je ne le verrai plus. Cette idée me fit souffrir. Pardonnez, ma chere Cousine, à ces mouvemens que vous désapprouvez sans doute ; ils furent plus forts que moi, je n'y pus résister.

Ce que ce Jeune-homme avoit imaginé lui réussit : la branche coupée se trouva dans sa main, mais il n'avoit pas prévu, aussi-bien que moi, ce qui devoit en arriver. Il amenoit peu-à-peu le nid dans ses mains ; déjà il étoit prêt de le couvrir de sa main,



main, & de se rendre maître des petits oiseaux qu'il contenoit: Ah! je vous tiens, petits, s'écria-t-il avec un son de voix qui pénétra (a) jusqu'à mon cœur; vous ne m'échapperez pas. En achevant ces mots il étendit la main, & voulut couvrir le nid trop cher: mais, ô malheur extrême! les oiseaux étoient déjà grands; cette main à laquelle ils n'étoient pas accoutumés, les effraya, ou peut-être endormis & réveillés en sursaut par un tact imprévu & trop précipité, crurent-ils devoir s'enfuir: quoi qu'il en soit, ils s'envolèrent sans qu'il en restât un seul. Comment exprimer la douleur du Jeune-homme? Qu'on se mette à sa place: de quel désespoir n'est-on pas agité lorsqu'on perd tout-à-coup un bien dont on est à la veille de jouir, & dont la possession a coûté mille traverses & mille peines? Le bel Adolescent fut si pénétré de son malheur, qu'il laissa tomber de ses mains & la branche & le nid. Heureux, cent fois heureux, qu'il ne tomba pas lui-même! Un  
Dieu

(a) 516. Faveur,

Dieu veilloit sans doute à sa conservation; je l'en remerciai (a) du plus profond de mon cœur : tout cela m'intéressoit au dernier point.

Cependant un des oiseaux qui s'étoient envolés du nid, prit son vol vers ma fenêtre, & se jeta dans mes bras: je le pris & je le mis dans mon sein, avec une satisfaction que je ne puis exprimer. Le Jeune-homme, qui n'avoit pas perdu de vûë l'oiseau, s'en apperçut: Ses regards rencontrèrent les miens, & il me parut plus étonné de ma vûë que de ce qui venoit de lui arriver. Je ne me flattois pas vainement; il m'examinait avec une attention sans égale, & je ne sçavois que penser de la manière dont il me fixoit. Tout-à-coup il s'éleva sur la pointe de ses pieds, & en haussant les deux bras, il fit le geste de quelqu'un qui trouve quelque chose à son gré. Je vous avouërai, ma chere Cousine, que je n'eus pas la (b) cruauté de me retirer; une puissance secrete me retenoit à ma fenêtre, & j'y étois trop

oc-

(a) 517. Faveur.

(b) 518. Faveur.

occupée pour trouver le tems d'y réfléchir sévèrement.

Je ne vous ennuyerais pas plus long-tems d'un détail trop cher encore à mon souvenir. Le Jeune-homme s'enhardit peu-à-peu, il me fit des signes, qui, tout innocens qu'ils étoient, furent entendus. Vous dirai-je que je fus assez cruelle pour l'en empêcher? Non, je suis trop sincère pour vous en imposer, tout ce que ma pudeur obtint sur mon cœur trop emû, (a) fut de n'y pas répondre; encore combattis-je (b) beaucoup pour me contenir à ce point.

La nuit survint, qui fit cesser une aventure aussi extraordinaire. Quoique la distance du Jeune-homme à moi fut considérable, je l'entendis soupirer & descendre de son arbre. Malgré l'obscurité, qui me déroba entièrement les objets, je ne (c) quittai ma fenêtre que fort long-tems après; je me trouvai ensuite plus (d) triste qu'à l'ordinaire, & je me  
mis

(a) 519. Faveur.

(b) 520. Faveur.

(c) 521. Faveur.

(d) 522. Faveur.

mis à rêver à l'aventure qui venoit de m'arriver. Plus je m'examinai, & plus je trouvai de confusion dans mon ame. J'ignorois, *Urgocenie*, ce que c'étoit que l'amour ; j'ai appris depuis, que tout ce que je ressentois en étoit le préliminaire. Hélas ! comment m'en ferois-je défiée.

Je passai la plus (a) cruelle nuit du monde : l'idée du bel Adoléscent se (b) présenta jusques dans mon sommeil. A chaque instant je me reveillois ; tantôt je m'imaginois qu'il tomboit de l'arbre où je l'avois vû en bas ; quelques momens après je le voyois soupirer à mes pieds, & me prier d'avoir pitié de lui : j'avois beau lui dire que j'étois sensible à ses maux, rien ne le soulageoit. Toutes ces agitations me troubloient, & me mettoient dans un état que j'aurois eu bien de la peine à définir.

Je me levai au point du jour. Le petit oiseau qui s'étoit réfugié dans mon sein, se plaignoit, & je jugeai par son cri & par le battement de ses aîles,

(a) 523. Faveur.

(b) 524. Faveur.

aîles , qu'il demandoit à manger : jugez , ô ma Cousine , si je le fis languir , & si cet aimable animal m'étoit cher : je crois assez inutile de vous en expliquer la raison , vous avez trop d'esprit pour ne pas la deviner aisément.

Je ne manquai pas , dès que je fus habillée , de prendre mon ouvrage , & de me mettre à la fenêtre : je (a) levois mes yeux à tout moment du côté des arbres , & au moindre mouvement des feuilles agitées , je sentoient un treffaillement (b) comme quand il arrive quelque chose d'imprévu. Que j'étois folle ! Devois-je me persuader que le bel Inconnu dût y monter à tout moment ; & se risquer sans cesse à se tuer , pour un avantage aussi frivole que celui de voir à une fenêtre une jeune Personne , dont il ne se soucioit peut-être pas ? Cette idée , qui me vint à la fin du jour , (c) m'accabla de tristesse ; je me fçus le plus mauvais gré du monde , d'avoir été la dupe de ma crédu-

(a) § 25. Faveur.

(b) § 26. Faveur.

(c) § 27. Faveur.

dulité, & la vanité succédant à cette réflexion, & peut-être même le dépit, je fus fermer ma fenêtre avec une sorte d'emportement qui vous auroit sans doute amusé, ma chere Cousine, si vous eussiez été prévenue & cachée dans un coin pour m'examiner.

Je persistai la nuit, le lendemain & huit jours dans ces dernières idées; ma fenêtre resta toujours fermée. Je gagnai plus sur moi : comme je m'apperçus que mes yeux se (a) levoient, sans que j'en fusse la maîtresse, vers cette fenêtre fatale, je lui tournai le dos ; je pouffai même l'héroïsme jusqu'à prendre la résolution de me défaire de mon petit oiseau, & je me levai un jour pour lui donner la liberté. Mais ce petit animal, au lieu de s'échaper, comme je l'avois prévu, lorsque je lui ouvris la fenêtre, rentra de son propre mouvement dans mon appartement. Il s'étoit apprivoisé, & comme je l'avois sur moi depuis le matin jusqu'au soir, il s'étoit accoutumé sans doute à me voir ; je ne pus  
avoir

(a) 528. Faveur.



avoir la cruauté de l'éloigner malgré lui, bien au contraire, il me devint plus cher que jamais.

Je commençois à me guérir peu-à-peu de l'idée du Jeune-homme, & huit jours plus tard j'en étois absolument délivrée, lorsqu'un matin j'entendis du bruit à ma fenêtrre. J'étois encore couchée, & sans mon oiseau, qui m'avoit reveillée pour me demander à manger, je n'aurois rien entendu. Je prêtai l'oreille avec attention, il me sembla qu'on jettoit de petites pierres dans les carreaux : je (a) sentis un petit frisson, qui étoit le présage de ce qui alloit m'arriver. Je me rappelai dans l'instant le Jeune-homme : Ah ! c'est lui, m'écriai-je toute éperduë, il est sur l'arbre sans doute ; que me veut-il ? Je jettois une robe sur moi pendant ce tems, & je courus à la fenêtrre pour entre-(b) regarder par un coin d'un rideau tiré si je ne me trompois pas. Hélas ! Il n'étoit que trop vrai : c'étoit mon bel Inconnu : il continuoit à jeter de petits

(a) 529. Faveur.

(b) 530. Faveur.

tits cailloux , & il le faisoit à tout moment. Il me parut plus beau que la première fois , & paré avec plus de soin. Ah ! fuyons , me dis-je en moi-même ; je ne démêle que trop ce qui se passe dans mon cœur. J'ai entendu parler de l'amour ; je suis peut-être à la veille d'en ressentir ; j'en dois juger par mon trouble & par mon agitation. L'on dit qu'il déshonore ; gardons-nous d'encourir ce malheur. Cette idée triompha de mon penchant ; je fus me recoucher , & dans la crainte d'être entraînée par cette inclination naissante , & que l'appel continuel qu'on me faisoit ne me portât à changer de résolution , je me mis à chanter un hymne à l'honneur de la Vertu , afin d'engager le Ciel à me secourir dans ce danger pressant , & afin de distraire l'agitation cruelle dont j'étois tourmentée malgré moi.

Je sortis de ce combat victorieuse ; je m'en applaudis : je ne quittai mon lit que plus de quatre heures après. Pour achever de m'ôter de l'esprit l'idée fatale qui le tyrannisoit , ma Tante , que je n'avois vûë de qua-  
tre



tre jours, arriva; elle avoit beau jeu pour satisfaire son humeur grondeuse & emportée. Elle me trouva comme une personne qui vient de se lever à la moitié du jour; point de tâche faite. Deux paires de soufflets la firent entrer en goût & en matière, un grand sermon succéda; & s'étant apperçue, quelques momens après, que plusieurs des carreaux de mes fenêtres étoient cassés, elle revint m'honorer d'une nouvelle correction, & fit tout ce qu'elle put, pour m'obliger à lui apprendre de quelle manière ces fractures s'étoient faites. Toute innocente que j'étois de ce malheur, je n'eus garde de me justifier: un aveu de cette nature m'auroit pour jamais perdu dans son esprit, auroit fait naître de cruels soupçons, & auroit mis le comble aux mauvais traitemens. Je donnai les raisons les plus apparentes. Ma très-aimable Tante étoit de trop bonne humeur pour m'honorer si-tôt de son absence. Elle resta une partie de la journée avec moi, me querella tant qu'elle put, & me promit à la première visite de ne pas oublier

ses

ses heureuses habitudes. Mes pleurs furent ma réponse; jamais ils ne me furent plus nécessaires. Je me trouva si affligée après son départ, que le Jeune-homme ne me vint pas seulement dans l'esprit ; j'avois besoin d'un préservatif aussi puissant pour m'en empêcher, après ce qui étoit arrivé au commencement du jour.

Le lendemain au lever de l'aurore, le même bruit de la veille me reveilla en sursaut. Je fus surprise de cette constance à vouloir me voir & à m'y attirer. Ah, Ciel ! m'écriai-je, quel parti dois-je prendre ? Si je persiste à ne point me montrer, ce trop aimable Jeune-homme cassera toutes mes fenêtres. Que sçais-je, si ma terrible Tante n'a point fait raccommorder les miennes, moins par bonté, que pour avoir le plaisir de trouver matière à me maltraiter de nouveau ? Cette idée fut la plus forte. Je courus avec précipitation à mes croisées ; je les ouvris, je tirai vite les rideaux, & je m'en retournai dans mon lit, sans avoir jetté les yeux du côté où je croyois entrevoir le Jeune-homme.

C'é-

C'étoit avoir beaucoup obtenu sur moi. Je fus tentée mille fois d'aller regarder adroitement à travers les rideaux : Je ne serai point vûë, me disois-je, & je me procurerai un moment de recreation. Croiriez-vous, ma chere Cousine, que je resistai, & que je fus inexorable à toutes les tentatives qui furent faites pour m'attirer où l'on me souhaitoit ?

Cependant la crainte qu'il ne plût à ma Bonne de revenir me voir, me fit lever quelques momens après. Dès que je fus habillée, & que j'eus satisfait à des devoirs de pieté, je me mis à l'ouvrage ; & dans l'idée de m'éviter de mauvais traitemens, je commençai à travailler à une tâche fort longue, ordonnée sans doute tout exprès, pour avoir lieu de m'honorer de nouveaux coups. L'attention avec laquelle je remplissois ce rigoureux devoir, m'empêcha de faire bien des réflexions sur la constance avec laquelle le Jeune-homme cherchoit à me voir ; tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus propre à détruire de certaines idées, qu'une occupation attentive & solide. J'ai

fait depuis l'expérience, que l'indolence est la porte qui ouvre à la plupart des vices.

La journée se passa toute entière à travailler. Je me trouvai dans une situation si tranquille à la fin du jour, que je me scus bon gré de l'avoir si bien employée. Une réflexion aussi sage en attira plusieurs autres: je songeai qu'en tenant cette conduite, je me mettois dans le cas de ne point me faire gronder, ou tout au moins d'adoucir l'humeur de ma Tante. De cet espoir je me flattois d'un autre: il viendra peut-être un tems plus favorable, me disois-je, patientons; je dois être un jour unie à un Epoux, alors je serai ma maîtresse, je ne ferai plus rien, & je me trouverai aussi fortunée que j'ai été malheureuse jusqu'ici.

Je fus me coucher avec ces motifs de consolation. Rien ne tranquillise plus l'ame que de scavoir la bercer d'agréables chimères: je dormis cependant moins bien que ces dispositions devoient probablement l'annoncer. Je fus d'une inquiétude extrême toute la nuit; je l'attribuai, lorsque j'y  
fis

fis réflexion, à mes fenêtres que j'avois laissées ouvertes, dans la crainte que le Jeune-homme, trop constant, ne vînt à son ordinaire y jeter des pierres : l'idée des traitemens que j'avois essuyez de ma Tante m'avoit fait prendre cette précaution, & je la croyois même nécessaire pour mon propre repos.

Comme je n'avois presque point reposé pendant la nuit, je le fis le matin, & je me réveillai fort tard. La première chose que je fis, fut de regarder du côté de mes fenêtres, pour examiner si, malgré mes précautions, il n'y en avoit point de cassée. J'eus lieu d'être contente de ce côté; mais quelle fut ma surprise en jettant par hazard les yeux à terre, d'y remarquer un petit paquet cacheté, dans lequel vraisemblablement il devoit y avoir une lettre! Je (a) frissonnai à cette vûe, & je me levai avec empressement pour la ramasser. Cette raison que vous m'avez vûe jusqu'ici, ô ma chere Cousine, m'abandonna; nulle réflexion ne

(a) 531. Faveur.

B 2

ne s'opposa à ma curiosité , je (a)  
l'ouvris, j'y trouvai une pierre, qu'on  
y avoit mise sans doute pour que  
la pésanteur m'apportât le billet qui  
y étoit inferé. Je le lus en tremblant,  
& j'y trouvai ces mots.

## L E T T R E.

„ Il y après de quatre jours entiers,  
„ Ô Vierge impitoyable, que je cher-  
„ che l'occasion de vous voir. Pour-  
„ quoi donc me privez-vous de ce  
„ plaisir? Le Soleil que nous ado-  
„ rons, n'est pas aussi cruel que vous.  
„ Depuis le jour que mes yeux se  
„ sont arrêtez sur les vôtres, je n'ai  
„ plus de repos. J'ai bien des cho-  
„ ses à vous dire & à vous deman-  
„ der, & je ne sçais ce que c'est.  
„ Montrez-vous, peut-être que vo-  
„ tre vûe m'apprendra tout cela: ne  
„ me refusez point, sans quoi je ne  
„ sçais ce que je vais devenir. Je ne  
„ vais plus au College, on me cher-  
„ che par-tout, on me croit perdu;  
„ je ne doute pas que mon Pere,  
„ qui m'aime tendrement, ne meure  
„ si je ne reparois pas à ses yeux. Je  
„ me



„ me cache pendant le jour derriè-  
 „ re les orangers dans une cave, &  
 „ je vis des fruits du jardin : je passe  
 „ les nuits sur l'arbre touffu où vous  
 „ m'avez vu, dans l'espérance de  
 „ vous voir. Avant le lever du So-  
 „ leil je suis obligé de descendre  
 „ aussi-tôt, dans la crainte que mon  
 „ Pere, qui vient regulierement l'a-  
 „ dorer tous les jours au moment  
 „ qu'il paroît, ne me surprenne, &  
 „ ne me prive, en me retenant à la  
 „ maison, de l'espérance de vous  
 „ revoir encore. Je vous fais ce  
 „ détail, ô Vierge, pour vous  
 „ engager à paroître demain au  
 „ point du jour. Si vous me refu-  
 „ sez cette grace, je me laisserai tom-  
 „ ber de l'arbre en bas. Mon  
 „ Pere en mourra de chagrin, & vous  
 „ en ferez la cause : si vous êtes aussi  
 „ bonne que vous avez de beauté,  
 „ vous empêcherez tous ces mal-  
 „ heurs.

SANISTINVA\*.

La lecture de cette lettre me (a)  
 B 3 pené-

\* Charme des Cœurs,  
 (a) 533. Faveur.

penétra jusqu'au fond de l'ame. Que me veut ce Jeune-homme ? m'écriai-je en pleurant ; (a) & pourquoi s'obstine-t-il à me voir ? Qu'a-t-il à me dire & à me demander ? Il ne sçait ce que c'est, dit-il ; il l'avoue : comment veut-il que je le devine ? Me croit-il donc mieux instruite que lui ? Est-ce de l'amour qu'il ressent ? Qu'est-ce que c'est que l'amour ? Comment pourroit-il me l'apprendre , puisqu'il ne le sçait pas lui-même ? Mais d'où vient donc qu'il souffre tant , & pourquoi ? Pour me voir. Il veut se laisser tomber du haut de l'arbre en bas ; son Pere en mourra , j'en ferai la cause : eh , grand Dieu ! comment empêcher tout cela ? Si je satisfais à ses désirs , que dira ma terrible Tante si elle vient à le sçavoir ? Je relus (b) vingt fois cette lettre ; à chaque ligne je (c) m'arrêtois : elle me jetta dans une agitation que je n'avois jamais ressentie. Tous ces beaux projets de travail , de bienfaisance & de paix , tout cela s'évanouit

(a) 534. Faveur.

(b) 535. Faveur.

(c) 536. Faveur.



me. nouït à la lecture de ce Billet fatal, comme les neiges glacées se fondent à l'ardeur du soleil. Je ne pus m'occuper que de ce qu'il contenoit; tout le reste m'étoit insupportable: ô *Sanistinva*, que vous me caufates de troubles & de pleurs dans cette fatale journée; & que vous trouvotes bientôt l'art, par votre persévérance, de m'amener au but que vous vous étiez proposé!

Tout le jour & une partie de la nuit se passerent à réfléchir sur le parti que j'avois à prendre. Quelquefois je prenois la résolution de frapper à ma porte, d'avertir ma Tante de ce qui se passoit, & de faire annoncer au Pere de *Sanistinva* le danger que couroit son Fils; c'eut été peut-être le parti le plus sage; mais deux raisons me retinrent. Je connoissois les brusqueries de ma Tante; je craignois de m'y exposer, & de me faire resserrer plus que jamais: d'un autre côté, je me reprochois les chagrins que j'allois causer à un Jeune-homme aimable, qui n'étoit devenu malheureux que parce qu'il m'avoit vû. Une idée

plus décisive fit que je me décidai : *Sanistinva* veut mourir, me dis-je, si je refuse ce qu'il me demande ; ma précaution le sauvera-t-elle de son désespoir ? Au contraire, elle l'augmentera, & sa perte en sera plus certaine. Non, non, qu'il me <sup>(a)</sup> voye ; je cede aux événemens, j'ai combattu assez long-tems, le Jeune-homme doit vaincre ; qu'il soit <sup>(b)</sup> triomphant, je ne m'y oppose plus.

La crainte que j'eus que je ne fusse endormie lorsqu'il se présenteroit pour me voir à ma fenêtre, fit que je la fermai, afin que les pierres que j'augurois qu'il jetteroit me réveillaissent : j'aimai mieux risquer d'être encore maltraitée, que de faire perdre la vie à un Jeune-homme si aimable. Ma précaution fut inutile ; je fus en état avant le jour de satisfaire à son impatience. Apprenez, ma chere Cousine, un <sup>(c)</sup> trait de ma vanité. Je me parai, j'eus soin de ma coëffure, & il sem-

(a) 537. Faveur.

(b) 538. Faveur.

(c) 539. Faveur.

sembla que je voulûsse conserver la bonne opinion que j'avois donnée de moi. Que voulez-vous? Je suis d'un sexe à qui l'on doit pardonner de pareilles foiblesses : c'est à vous à qui je les confie, je ne me reproche pas ma sincerité.

Quelque plaisir qu'eût le Roi d'être si près d'une personne pour laquelle il s'intéressoit déjà si tendrement, il ne pouvoit s'empêcher de souffrir de ce que cette belle Fille étoit si long-tems à l'entretenir de choses qui lui paroïssent si étrangères à son égard. Il ne fut pas le maître de son impatience : Le Jeune-homme, s'écria-t-il, sera-t-il encore long-tems perché sur son arbre? Ô Fille de *Crofelivesgol*, peut-on se flatter qu'il en descendra bientôt? L'on désireroit que *Daripella* fût son bonheur sur le champ, & qu'il fût question de l'histoire principale que nous avons nos raisons d'écouter. Encore un peu de patience, reprit la belle *Urgocenie*, en ne pouvant s'empêcher de sourire de la manière dont elle avoit été interrompuë : les faits que je rapporte

ont une telle liaison avec l'histoire qu'on exige de moi , qu'il m'est impossible de les omettre sans y jeter de l'obscurité. Le Prince n'avoit rien à repliquer à cette excuse; il se tut en considérant la jeune Vierge, comme si par cet examen il eût voulu se consoler de son attente: Elle reprit ainsi le fil de son discours.

Je fus pour cette fois plus matinale que le Jeune-homme: quelques instans après que je fus à ma fenêtre , je l'entendis qui grimpoit sur l'arbre; bientôt je l'entrevis: ô Ciel! qu'il me parut changé! Son visage qui m'avoit paru si fleuri , dont les couleurs étoient mêlées de lis & de roses, étoit pâle & plombé; j'en fus bien pénétrée (a) lorsque je me persuadai que j'étois la cause d'un si grand changement. A peine ce pauvre Enfant m'eût-il entrevû, qu'il étendit les bras, & me marqua sa joye par tous les signes qu'il crut pouvoir me la bien exprimer. Je démêlai qu'il me parloit, mais le bruit des airs , l'éloignement & le

(a) 540. Faveur.

le gazonillis des oiseaux d'alentour, ne me permirent pas d'entendre un seul mot de ce qu'il vouloit me dire. Je ne pus refuser à cet aimable Adolescent des témoignages de reconnoissance ; je lui fis à mon tour (a) des signes qui devoient le consoler. Il en fut transporté, & je craignis bien des fois que le plaisir qu'il y prenoit ne lui coutât cher, & ne lui fît oublier qu'il étoit en lieu où la moindre distraction pouvoit lui faire perdre la vie. Je lui fis entendre mes craintes, par des gestes propres à le persuader. Il me comprit, me montra du bout de sa main que ses pieds étoient bien appuyez. Il marquoit dans tous ses gestes bien de l'esprit, & je ne pouvois m'empêcher de les observer avec une sorte de (b) plaisir.

Je le considérois attentivement, & je tâchois de deviner tout ce qu'il pouvoit dire, lorsqu'il me montra de la main le soleil, qui étoit annoncé par de clairs nuages, & il me fit entendre qu'il alloit me quitter.

(a) 541. Faveur.

(b) 542. Faveur.

ter. Je lui fis mes adieux de la tête; le cher Enfant leva la sienne vingt fois, & je conçus par des signes répétez, combien mon absence alloit lui coûter. Pour cette fois je me trouvai véritablement dans une situation qui me persuada que la vûe du Jeune-homme avoit fait une forte impression (a) sur mon ame. Je fus toute la journée occupée (b) de lui, & je me trouvai encore le lendemain la première (c) au rendez-vous. Envain mille réflexions voulurent-elles s'y opposer; le trait étoit porté, des mouvemens plus forts que la décence & la raison me dominoient: (d) je n'écoutois plus rien que le penchant qui s'étoit emparé (e) de mon cœur.

Nous vécumes encore huit jours de cette sorte; le neuvième *Sanistina* manqua à l'assignation: j'en pensai devenir (f) folle. Je me persuadaï

(a) 543. Faveur.

(b) 544. Faveur.

(c) 545. Faveur.

(d) 546. Faveur.

(e) 547. Faveur.

(f) 548. Faveur.



daï qu'il lui étoit arrivé quelque malheur, & je passai ce jour & le suivant à pleurer (a) sans cesse, & à ne m'occuper que de cet aimable Enfant. Le troisième apporta un changement à ma douleur ; il étoit tems qu'elle fût détruite, elle étoit trop grande pour ne pas m'accabler.

Ce fut ma terrible Tante qui me l'annonça. Elle recula deux pas après être entrée dans ma chambre ; elle me trouva (b) plongée dans un chagrin devorant, & absorbée de mes réflexions ; les traces des (c) pleurs que j'avois repandues en me réveillant, & la rougeur de mes yeux, faisoient comprendre à quel point j'étois (d) pénétrée. Votre désespoir, qui se découvre si bien, ne me surprend pas, me dit-elle avec un sourire moqueur ; quand on perd un Amant, il est permis de s'y abandonner. Vous êtes une fort jolie mignonne, ajouta-t-elle ; entretenir un commerce galant, avoir l'art

(a) 549. Faveur.

(b) 550. Faveur.

(c) 551. Faveur.

(d) 552. Faveur.

l'art (malgré tant de précautions pour préserver une Fille) de s'en faire conter par une fenêtre, est un préjugé bien avantageux de votre vertu: vous mériteriez, petite Fille, que je vous traitasse comme je le devrois, continua ma Tante en me présentant une main menaçante; mais je me retiens, afin que je vous châtie plus à mon aise. Je voulus tout nier: Vous êtes une impertinente, ajouta-t-elle; tout est découvert. Le Pere de votre Jeune-homme est venu se plaindre de vous & du dérangement dans lequel vous avez jetté son Fils: il y avoit un mois qu'on ne sçavoit ce que ce petit fripon étoit devenu; on l'a surpris comme il vous parloit, huché sur un arbre comme une Pie. Il a tout avoué, & afin que cela n'arrive plus, on l'a mis dans un lieu où il aura le tems de se repentir des'être laissé séduire à vos affetteries.

Ce reproche me fut bien sensible; j'ai toujours été un peu fiere. Je me mis à pleurer amèrement, & persuadée que le Jeune-homme m'aimoit trop pour avoir rien dit à mon désavantage, je continuai à nier & à assurer ma Tante, que tout ce qu'on m'im-

m'imputoit étoit faux, & que, pour le prouver, on n'avoit qu'à m'amener le Jeune-homme dont on me parloit, & qu'on connoîtroit bientôt la fausseté de ces malignes accusations.

Ma Tante me répondit par deux soufflets, & par Vous êtes une petite impertinente; ensuite elle me fit descendre avec elle, & depuis ce jour ne me perdit pas de vûe. J'étois la plus malheureuse créature du monde, & si cette vie eût duré plus long-tems, il n'auroit pas été possible que je n'y succombasse.

Un jour que je travaillois tristement dans la chambre de ma Persécutrice, on annonça un Prêtre du temple de Phebus le Rayonnant: ma Tante se leva pour aller le recevoir. Vous sçavez le respect que les Dévotes ont pour ces sortes de gens. Je me sentis soulagée de son absence, & je courus aux fenêtres qui donnoient sur la rue, pour me dissiper: c'étoit mon seul amusement; il sembloit que je prévisse ce qui devoit m'y arriver.

Il n'y avoit qu'un instant que je promenois indifféremment mes regards sur les objets qui se présentoient,

toient , lorsque je remarquai une vieille Femme qui fixoit attentivement ses yeux où j'étois. Son attention à me regarder m'étonna , & de mon côté je ne la perdis pas de vûe : il me sembla qu'elle tiroit des lunettes pour me mieux considérer. Après un moment d'examen , elle se laissa tout-à-coup tomber par terre , & se mit à jeter des cris affreux. Que signifie , me disois-je en moi-même , ce qui se passe actuellement ? Cette Femme me regarde avec attention , & puis elle tombe en convulsion ; ferois-je assez malheureuse pour que mes yeux l'eussent mise en cet état ! Cela m'étonnoit à un tel point , que je ne sçavois qu'en conjecturer.

Cependant les cris de la vieille Femme attirèrent aux fenêtres tous les gens de la maison de ma Tante ; & bientôt elle-même elle y parut. Comme elle affectoit beaucoup d'ostentation dans sa piété , elle ordonna qu'on transportât la Vieille chez elle , & dit devant le Prêtre du Soleil , qu'il étoit juste qu'elle quittât tout , pour assister aux devoirs de l'humanité. Le Dévot , qui ne l'étoit peut-être pas autant qu'elle , se retira. La  
bonne

bonne Femme fut amenée , & ma Tante en personne fit tout ce qu'elle put pour la soulager.

Je m'étois remise à mon ouvrage, après avoir été voir, comme les autres, cette Femme; mais ma Tante étant rentrée bientôt après, me reprocha la dureté de mon cœur, mon peu de charité, ma fierté, & m'ordonna avec aigreur, pour m'humilier, disoit-elle, d'aller tenir compagnie à la Vieille malade, qui paroïssoit un peu soulagée. J'obéis, assez triste d'être obligée d'obéir; je n'étois pas assez heureuse pour désirer de me trouver avec des malheureux. J'entrai dans la chambre de la Vieille: il y avoit auprès d'elle une des Femmes de ma Tante. Cette Fille jugea sans doute en me voyant asseoir auprès d'elle, que je venois la relever, & elle sortit avec un air aussi content que je l'étois peu de me trouver employée à un état aussi humiliant.

A peine la porte fut-elle fermée, que la bonne-Femme, qui étoit étendue sur un lit, comme une personne extrêmement oppressée, se mit sur son séant, & me demanda  
en

en souffrant, si je me piquois de discrétion, & si elle pouvoit me parler en sûreté? Je rougis à ce discours; je ne pouvois m'imaginer ce qu'il pouvoit signifier. Remettez-vous, ô la plus charmante de toutes les Vierges; je vous apporte de bonnes nouvelles. Eh! quelles sont-elles? repris-je avec un trouble extraordinaire: d'où vient tardez-vous donc tant à me les apprendre? J'aime à vous voir cette impatience, reprit l'adroite Femme; c'est une preuve de la bonté de votre esprit, & de la beauté de votre caractère: tenez, ce papier vous en dira plus que toutes les paroles que je pourrois proférer; il est de *Sanistiva*, qui est enfin libre, & qui a souffert cruellement dans sa prison. En achevant ces derniers mots, qui me firent tressaillir, elle tira de son antique sein une lettre, me la remit, & fut fermer la porte, afin que je ne fusse pas surprise en la lisant. Je l'ouvris (a) en rougissant, & j'y trouvai ces mots,

(a) 553. Faveur.



L E T T R E  
DE SANISTINVA,  
A LA VIERGE  
D A R I P E L L A.

„ A quoi me serviroit d'être li-  
„ bre, si je ne vous vois pas, ô  
„ Vierge aimable, & sans laquelle  
„ je ne puis vivre ! Mon Pere, en  
„ m'arrachant d'un séjour cruel &  
„ ténébreux, exige que je ne son-  
„ ge plus à vous : je l'ai promis, mais  
„ je ne puis lui garder ma parole.  
„ Mon premier soin en sortant, a été  
„ de m'informer de ma Vierge ; j'ai  
„ appris qu'elle avoit partagé ma  
„ disgrâce. Une sainte Femme que je  
„ connois du college, me promet  
„ son secours, & de me procurer  
„ la douceur de voir en face celle  
„ dont je suis occupé jour & nuit :  
„ fasse le Ciel qu'elle me tienne pa-  
„ role ! Je me suis échapé une se-  
„ conde fois de chez mon Pere,  
„ afin

„ afin d'être entièrement libre , &  
„ prêt à jouir du bonheur qu'on me  
„ fait espérer : j'attens chez elle mon  
„ sort. Si j'ai bien compris les signes  
„ que vous avez bien voulu me faire  
„ sur l'arbre où je jouissois du plaisir  
„ de vous admirer, vous ne vous op-  
„ poserez pas à ce que la sainte Fem-  
„ me ose entreprendre pour moi.  
„ J'attens ce moment avec autant  
„ d'impatience que j'ai attendu ma  
„ liberté. ô Vierge , comment  
„ vous expliquerai-je tout ce que je  
„ ressens ?

## SANISTINVA.

La Vieille, qui m'observoit pen-  
dant que je faisois la lecture de cet-  
te lettre, & qui démêla par les lar-  
mes (a) qui s'ouvroient malgré  
moi le passage, combien j'étois pe-  
nétrée de ce qu'elle contenoit ; me  
saisit par les mains & m'embrassa :  
Que le Soleil vous éclaire long-tems  
de ses rayons divins, me dit-elle en  
me mettant un pruneau dans la bou-  
che;

(a) 554. Faveur.

che; vous êtes plus belle que les astres qui président à la nuit; vous serez la plus heureuse de toutes les Vierges. Eh pourquoi? Parce que vous avez le cœur bon, & que vous sçavez pleurer à propos. Allez, laissez-moi conduire vos petites affaires, avant que la nuit soit passée, je veux que vous soyez face à face du bel Enfant que je protege. Ah! que vous êtes heureuse d'avoir triomphé du cœur de ce bel Adolescent! Si vous sçaviez combien il est aimable, combien il vous aime, vous me baiseriez mille fois de m'être intéressée pour lui. Sçavez-vous bien, ô Fleur de la beauté, que ce petit mutin ne m'a pas laissé de repos depuis qu'il s'est réfugié chez moi? Partez donc, me disoit-il, ma sacrée Mere, en baisant mes mamelles friandes & veloutées; je meurs si vous n'apprenez pas à la jeune *Daripella* que je suis libre, & que je l'aime plus que jamais. Enfin il a fallu le servir; il est trop aimable pour le refuser: je suis sortie de chez moi, je me suis informée de vos voisins de l'humeur de votre

Tan-

Tante; eile est dévote ; cela m'a suffi pour lui en donner à garder. Soyez tranquille, ne vous couchez pas cette nuit, & dès que vous entendrez un coup de sifflet qu'on donnera dans la rue, descendez ici. Je ne vous dis rien de plus, de crainte qu'on ne nous surprenne ensemble ; je vais prier le Ciel d'être favorable à mes desseins : soyez discrete, & je conduirai votre vaisseau à bon port.

Il étoit tems que la bonne Mere terminât son discours, & qu'on fût ouvrir la porte ; ma Tante entra comme elle le finissoit. Elle venoit s'informer de la santé de la Vieille : Hélas ! s'écria-t-elle en roulant les yeux, & en essuyant son visage de sa langue, je sens que je ne reviendrai pas de cette cruelle attaque, j'en bénis tous les astres , sans en oublier un seul ; mais j'ai quelque chose sur la conscience que je voudrois bien communiquer à quelque ame pieuse, sans quoi je mourrai la plus désespérée de toutes les créatures. Hélas ! Pourquoi me chargerois-je de ce précieux dépôt ; que sçais-je

je si les voleurs avides ne profiteront pas de ce qui m'arrive aujourd'hui pour s'en emparer? ô Très-sainte & pieuse Dame, continua la sacrée Vieille en se fouettant les fesses, soulagez-moi de vos conseils : j'ai de l'argent qui n'est pas à moi, & en cas que je meure, il vaudroit mieux que vous en profitassiez . . . . . Sortez, petite impertinente, me dit ma Tante à ces mots : faut-il vous le dire? Vous êtes toujours curieuse à votre ordinaire. Je me doutai bien que ma Parente ne vouloit pas que je fusse instruite de ce secret prétendu; je me doutai bien aussi que la Vieille alloit lui jouer un tour; mais je ne pouvois concevoir à quoi ce qu'elle avoit dit pouvoit aboutir. J'étois si étonnée de tout ce qui venoit de se passer, que je ne sçavois qu'en penser. Si la proposition de voir le Jeune-homme que j'aimois toujours de plus en plus me flattoit secretement, (a) la manœuvre à laquelle il falloit me prêter pour jouir de cette douceur m'effrayoit; je

(a) 555. Faveur.

je ne pouvois me résoudre à faire ce qu'on exigeoit de moi : malgré mon peu d'expérience , je sentoís bien que l'on me menoit trop loin. Voilà les réflexions que je fis d'abord. Elles auroient été poussées plus loin, sans un autre mouvement qui m'agitait dès que je fus sortie ; ce fut celui de la curiosité. Je sçavois qu'il y avoit un petit cabinet où l'on mettoit du bois , qui avoit une porte qui communiquoit autrefois avec la chambre de la Vieille , & qui avoit été condamnée depuis. Je courus m'y jeter , & collai mon oreille à une petite fente , par laquelle je pouvois tout entendre. Je me sçus bon gré de mon imagination ; je ne perdis pas un mot de l'entretien ; mais quelques réflexions que je fisse après avoir tout entendu , je ne pus comprendre à quoi le dessein de la Vieille devoit la mener. Je n'étois pas assez habile pour pénétrer l'énigme , mais elle ne fut pas longtemps sans être expliquée.

La sacrée Vieille débuta avec ma Tante par se vanter d'avoir été une des Femmes de la ville la plus accréditée.



créditée, & en qui on avoit eu plus de confiance: elle fit une longue histoire & assez vraisemblable, par laquelle on concevoit que sa naissance étoit illustre, & que ses biens avoient été immenses; elle avoua saintement qu'elle en avoit dissipé une partie avec les hommes, & que s'étant vû obligée par son âge de renoncer aux plaisirs, elle avoit réparé sa vie passée, en donnant tout le reste aux Prêtres du Soleil. Elle fit entendre que ses bienfaits avoient gagné la confiance de ces pieux faîneans, & qu'elle avoit été par-là initiée à tous leurs mystères: Ils n'ont pas eu lieu jusqu'aujourd'hui de se plaindre de ma discrétion, continua-t-elle en se grattant les pieds; je mourrois plutôt que d'apprendre à personne leurs rapines, leur peu de Religion & les lazis perpetuels qu'ils jouent pour escroquer le bien des familles: non, je leur garderai la foi que je leur ai promise; mais dans l'occasion où je me trouve, & où il s'agit du salut de mon ame, il faut prendre des arrangemens pour que tout se fasse saintement.

La sacrée Vieille, qui débitoit avec un art qui n'a point de pareil son histoire, crut devoir l'intéresser sans doute par quelque événement, ou peut-être que l'imagination lui manquant, elle fut bien aise de se donner le tems de la réflexion. Quoi qu'il en soit, elle se laissa tout d'un coup retomber sur son chevet, comme une personne qui suffoque, & qui va rendre le dernier soupir. En apparence la parole lui manquoit, elle ne put que proférer des mots entrecoupez. Ô Phébus ! disoit-elle, prens pitié de moi. . . . Et puis : A qui remettrai-je mon trésor ? . . . Est-il possible que je meure sans le déposer en de saintes mains ! . . . . . Ne suis-je pas la maîtresse d'en faire un don ? . . . . En un mot, ma Tante, qui aimoit l'argent, & que toutes ces choses intéressoient vivement, se donnoit mille soins pour apprendre la suite d'une histoire, dont le dénouement devoit, pensoit-elle sans doute, lui être favorable. La bonne Femme lui laissa un tems honnête pour s'inquiéter de ces choses, après quoi elle acheva son discours.

Elle

Elle avoua à ma Tante avec un air embarrassé, qu'elle avoit été jufques-là Receleufe des Prêtres du Soleil, & que c'étoit chez elle qu'ils portoient, à la mort des Riches qu'ils veilloient pendant leur maladie, tout ce qu'ils pouvoient leur attraper, ou par infinuation, ou par adrefse. Elle conta qu'il y avoit quatre jours, qu'un des plus célèbres Banquiers de la ville leur étoit mort entre les bras, & que pendant qu'un d'eux confoloit fa Femme qui fe défefpéroit, l'autre emportoit de la caiffe des fommef immenfes en or, ayant eu le fecret d'en attraper la clef au Malade, pendant le tems qu'il l'exhortoit à la mort. Ils ont apporté cet argent chez moi, continua la bonne Mere, afin que fi ce vol faifoit du bruit, qu'on les en foupçonnât & qu'on obtînt un ordre pour aller fouiller chez ceux qui avoient veillé le mort, on ne leur trouvât rien, & qu'ils puffent demander une reparation & de gros dommages & intérêts, afin d'intimider les premiers héritiers qui oseroient à l'avenir les accufer, com-

me cela étoit déjà arrivé plusieurs fois. Voilà le cas où je me trouve, ajouta la Vieille, j'ai un grand coffre chez moi, où tout l'argent qui a été enlevé chez plusieurs Citoyens de la ville, est déposé. A présent que je puis mourir d'un moment à l'autre, mon intention est de faire enlever le coffre de chez moi, & de le déposer chez une bonne ame, qui en fasse après moi tout ce qu'il lui plaira.

Le dénouement de cette histoire étoit bien intéressant pour une personne aussi avare que ma bonne Tante. Elle s'offrit d'abord de la meilleure grace du monde, & promit d'exécuter à la lettre les dernières volontez de la Vieille prétendue mourante. On en convint; on prit des arrangemens, & on pensa qu'il falloit attendre la nuit pour enlever ce coffre précieux de sa maison, après lui avoir indiqué son adresse, afin qu'elle se donnât la peine elle-même de se transporter chez elle. Deux inconnus furent louez pour enlever le dépôt: elle le trouva dans la chambre de la prétendue Malade,

cou-

couvert d'un tapis. On le chargea enfin, & malgré sa pésanteur il arriva à la maison quelques heures après.

Ma Tante, qui ne vouloit point de témoin, & qui avoit de petites raisons pour n'en point avoir, avoit envoyé coucher tout son monde, & affecta, par dévotion, de vouloir passer la nuit auprès de la Vieille. Je fus renvoyée dans ma chambre, comme les autres. Je ne vous parlerai point de l'état où j'étois ; vous devez, ma Cousine, le présupposer. Une Fille qui a de la pudeur, qui doit voir pendant la nuit un Amant, qui ne s'est point décidée sur sa résolution, & qui est à la veille d'un événement hardi, auquel elle n'a qu'une part indirecte, se trouve dans de furieux embarras. Je les laisse, pour venir à quelque chose de plus intéressant.

Vous sçavez que je suis vive ; je ne pus attendre tranquillement. Je résolu de profiter de l'obscurité, pour m'éclaircir des brigues que j'occasionnois. Ce coffre m'intéressoit, sans que j'en devinasse la raison.

son. Ce précieux dépôt avoit été porté dans sa chambre, & j'eus une curiosité infinie de le voir. Il y avoit des lumieres toutes les nuits dans l'appartement de ma Tante: je descendis doucement pour m'y glisser; je ne fus pas peu surprise d'en trouver la porte fermée. Je jugeai que le coffre en étoit la cause. Je descendis dans le cabinet où j'avois entendu l'histoire de la Vieille: fort étonnée encore de n'y pas voir ma Tante, après nous avoir tous renvoyez pour y rester.

La curiosité d'apprendre ce qu'elle étoit devenuë me fit remonter à sa chambre. J'eus toutes les peines du monde à trouver un moyen pour sçavoir ce qu'elle y faisoit: les portes étoient exactement fermées, & il n'y avoit pas d'apparence que je pusse réussir.

Mais à quoi l'imagination ne porte-t-elle pas, quand elle est montée sur le ton de la curiosité! Je me souvins que dans l'appartement voisin de celui de ma Tante, il y avoit une porte qui donnoit dans la sienne: cet appartement avoit été habité par  
feu



feu mon Oncle , & n'étoit point meublé ; il servoit de garde-meuble , & comme on y avoit besoin à tout moment , on ne le fermoit jamais. Je m'y rendis par un escalier qui donnoit sur le derriere de la maison , & j'arrivai à cette porte : le trou de la serrure me servit , on ne peut pas mieux , & me découvrit ce que je désirois sçavoir.

J'entrevis ma Tante avec un gros troussseau de clefs à la main ; elle essayoit d'ouvrir le coffre , qui étoit au milieu de sa chambre : elle fut si long-tems dans cette occupation , que je fus vingt fois à la veille de me retirer. Cependant le désir de voir si elle réüffiroit dans son entreprise , me retint ; elle essaya toutes ses clefs , les unes après les autres , sans que pas une la servît comme elle le désiroit. Je ne pouvois m'empêcher de rire de son impatience , & de la pieté avec laquelle elle juroit ; je n'aurois jamais pensé qu'une Dévote pût le faire de si bonne grace , & si je n'avois pas été retenuë par la crainte , j'en aurois éclaté de tout mon cœur.

Ma charitable Tante ayant connu par des preuves réitérées qu'elle ne pouvoit pas venir a bout de son dessein, se releva & se mit à rêver profondement. Je la perdis de vûë quelques instans ; mais bientôt après, je la vis revenir avec d'autres clefs, & comme elles n'étoient point en trouffieau, comme les autres, je jugeai que c'étoient celles de son appartement qu'elle vouloit encore essayer. En effet, elle les présenta les unes après les autres : les unes étoient trop petites, celles-ci trop grosses, une troisième entre & fait un tour ; on crie déjà victoire, on remercie déjà le Ciel, mais elle fait son tour & n'ouvre point. De sacrez sermens s'ensuivent, la bonne Parente en colere, jette les clefs de rage, marche dessus, les foule & les traite, ces pauvres clefs, comme elle me traitoit ordinairement ; mais elle se fit plus de mal qu'à ces instrumens durs & inanimez. Elle se mit les mains en sang, & elle se releva en jurant comme une désespérée.

Après ces vains efforts & après s'être bien demenée, elle parut plus tran-

tranquille & se mit à rêver ; ensuite elle fut fouiller dans un cabinet d'ivoire, & tira d'un petit tiroir une boîte très-petite, dans laquelle elle ôta un petit paquet de je ne sçais quoi qu'elle cacha dans son sein, & un instant après je ne la revis plus.

J'attendis encore quelques minutes ; mais jugeant qu'elle étoit sortie de l'appartement, je regagnai le corridor, dans l'intention d'aller épier ce que la Vieille faisoit. Mais quelle fut ma frayeur ! je pensai me trouver nez à nez de ma Tante, qui sortoit de son appartement, & qui prenoit le chemin de la chambre de la bonne Femme : sans une heureuse toux qui lui étoit ordinaire, & qui m'arrêta tout court, j'étois prise sur le fait : le Ciel sçait ce qui m'en seroit arrivé.

Je me cachai derrière une porte, & j'y restai pour observer d'une fente ce qu'elle alloit devenir. Apparemment qu'elle changea de sentiment ; elle retourna sur ses pas, & reprit le chemin de son appartement. La curiosité de sçavoir le dessein qui l'y ramenoit si vite, me fit prendre de mon

côté, la résolution d'aller l'épier une seconde fois. Je remontai l'escalier en tâtonnant, afin de ne point me blesser, lorsque le fatal coup de sifflet, dont j'avois été prévenue me frappa les oreilles. Je pensai m'évanouir; un tremblement involontaire s'empara de mes sens, mes jambes tremblèrent sous moi, je fus près d'un quart d'heure sans pouvoir me remuer: je ne sçavois que faire; je me trouvai dans un état à faire pitié.

Le chaste (a) désir de voir un homme qui m'étoit aussi cher, qui avoit tant souffert pour moi, l'emporta sur toutes mes réflexions: je me traînai, car je ne pouvois marcher, tant j'étois saisie, chez la Vieille. Dès qu'elle m'entrevit, elle me fit signe d'approcher d'elle: Je suis dans un embarras horrible, me dit-elle, je ne sçais quel parti prendre: c'est moi qui, par la fenêtre, vous ai donné le signal. *Sanctinva* est ici, belle Vierge; mais c'est comme s'il n'y étoit point: il y est enfermé, & quel-

qu'ef-

(a) 556. Faveur.

qu'effort que je fasse pour trouver dans mon imagination les moyens de le tirer d'esclavage, rien d'un peu raisonnable ne me vient. Voyons, ô *Daripella*, ce que nous pouvons faire dans cette délicate occasion. Nous sommes toutes perduës si nous n'avons pas l'adresse de nous tirer de l'état épineux où nous nous trouvons actuellement.

Je tremblai à ce discours : toutes les rigueurs de ma Tante me revinrent à l'esprit. Si je parois dans cette fatale aventure, me dis-je sur le champ en moi-même, je suis la victime infortunée de l'aventure ; je ne répondis point. Il ne s'agit point de rêver, continua la terrible Vieille, il faut opérer. Votre Amant est dans le coffre que j'ai fait apporter ici : en voilà la clef : mon dessein, quand j'avois imaginé cet expédient, étoit qu'on remît le coffre dans la chambre où je suis ; par-là nous triomphions ; mais votre forcieri de Tante n'a voulu entendre aucune raison, & malgré tout ce que j'ai pu lui dire, n'a pas voulu m'écouter. Je m'étois fait trop malade

pour le prendre sur un certain ton ; tout ce que j'ai pu faire, quoique je ne connoisse pas les êtres de chez vous, a été de la suivre lorsqu'elle est sortie de cette chambre, de tenter d'ouvrir au malheureux *Sanistiva*. Ma temérité m'auroit réüffi, si j'étois parvenuë à entrer dans son appartement ; mais j'en ai trouvé les portes fermées : jugez de mon chagrin & de mon inquiétude. Je tremble que ce malheureux Jeune-homme n'étouffe dans ce cachot obscur, malgré les précautions que j'ai prises de faire trouver le coffre par les côtes dans des endroits qu'on ne peut apercevoir. Si vous êtes sensible, comme je n'en doute pas, belle *Daripella*, au danger que court un aimable Enfant qui vous adore, prenez votre parti : voilà cette clef ; courez ouvrir, & par cette action généreuse vous nous mettrez à l'abri de tous les événemens.

Ces connoissances, au lieu de me rassurer, augmentèrent mes frayeurs ; il n'y avoit plus à dissimuler, le danger étoit trop pressant. Je fis part à la Vieille des efforts que j'avois



vû faire à ma Tante, & des précautions qu'elle avoit prises en s'enfermant chez elle pour ne pas être surprise dans ses desseins. Vous m'assommez, me dit la Vieille; je ne vois qu'un parti pour sortir de ce pas: il faut que vous alliez crier à sa porte que je me meurs; elle sortira; prenez la clef du coffre, vous saisirez ce moment pour l'ouvrir, vous cacherez le Jeune-homme quelque part; & nous ferons tirez de l'embarras, qui peut vous en arriver. Si votre Tante veut vous gronder d'être descenduë, vous lui direz que vous avez entendu mes cris, & que vous êtes accouruë pour me secourir. Allez, ajouta la Vieille, il n'y a que ce seul moyen pour sauver la vie à votre Amant, & pour éviter un éclat qui nous plongeroit tous dans les plus cruels embarras.

Il n'y avoit rien à repliquer à tout cela, le tems étoit trop précieux pour le perdre en vaines réflexions. J'allois sortir de la chambre, & me prêter à ces conseils, lorsque nous entendimes du bruit à la porte: Ah Ciel! m'écriai-je, c'est ma Tante,

je la reconnois à sa toux sèche & gluante ; que vais-je devenir ? La sacrée Vieille , pour réponse , leva la couverture , & me fit signe de me jetter dans la ruelle. La porte s'ouvrit ; & afin qu'on ne s'aperçût de rien , elle fit des soubresauts , comme une personne en convulsion , jusqu'à ce que je fusse cachée : ma Tante en fut la dupe & ne s'aperçut point de ce qui venoit d'arriver.

Le tems auroit été bien favorable pour delivrer le malheureux *Sanistiva* , si je fusse sortie un moment plutôt , mais il n'y falloit plus songer : vous devez juger , *Urgocenie* , si j'étois à mon aise ; mais je me trouvois encore trop heureuse d'être échapée aux regards terribles d'une Tante que je craignois presque autant que la mort. La bonne Femme , qui jouoit son rôle au mieux , contrefit une personne malade à l'extrémité , avec un naturel qui m'auroit séduit moi-même , si je n'eusse pas été au fait de la supposition ; afin même de se delivrer plutôt de ma Tante , elle feignit de

tom-

tomber en foiblesse, dans l'espérance que, sortant pour aller la secourir, je profiterois de ce moment pour ouvrir le malheureux coffre. Mais, hélas ! la malheureuse Vieille ne prévoyoit pas qu'elle seroit prise dans son propre piège, & qu'elle alloit devenir elle-même la victime de ses odieux projets.

J'attendois avec une impatience horrible le moment de me tirer de l'affreuse contrainte où je me trouvois, lorsque la Vieille fit des bonds dans le lit, qui me firent craindre que le rôle que je croyois qu'elle jouoit, ne me décelât. Deux fois la couverture me découvrit, & deux fois je fus au moment d'être reconnuë par ma Tante. Cette crainte fit une telle impression sur mon esprit, que je me fourrai par la ruelle sous le lit, dans le risque d'étouffer en y passant. Dès que j'y fus, je commençai à respirer, je n'en pouvois plus, & si cet état pressant eût duré une minute de plus, il n'étoit pas possible que j'y pusse résister.

Cependant la Vieille continuoit à faire des hauts-le-corps terribles; la  
sup-

supposition me paroïssoit trop forte, & je ne pouvois concevoir à quoi elle pouvoit nous mener : ma Tante ne proféroit pas un mot, & ne s'en alloit point. Je craignois à chaque instant que cette Vieille ne m'écra-sât par ses violens soubresauts : jamais de la vie on ne s'est trouvé dans de si terribles embarras.

Les convulsions que je croyois prétenduës cessèrent enfin ; j'entendis que ma Tante parloit, & j'écoutai avec beaucoup d'attention. *Passé de cette vie dans l'autre*, disoit-elle d'une voix basse, sans doute à la Vieille ; *n'as-tu pas assez vécu ? N'est-il pas juste que je profite du trésor que tu as eu la sottise de déposer chez moi. Tu meurs . . . . . Sois heureuse, si tu le peux ; je ne te l'envie pas ; mais quoi qu'il en soit, je vais tâcher, avec les biens que tu me laisses, de sacrifier secrètement à mes plaisirs les plus doux.*

J'eus horreur de ce discours ; je soupçonnai avec quelque raison, mon indigne Tante d'avoir empoisonnée la Vieille, sous prétexte de la soulager : je me rappelai cette petite

tite boëtte dont elle avoit tiré un papier. Je frémis à cette idée , mais je n'osois remuer ; plus elle devenoit méchante , & plus elle m'étoit redoutable. Hélas ! n'avois-je pas bien lieu de trembler , & de craindre les suites d'un aussi terrible événement ?

Dès que la Vieille ne donna plus aucun signe de vie , ma cruelle Tante sortit. Je me pressai de me tirer de l'état contraint où j'étois : je ne sçavois quel parti prendre ; je fus vingt fois à la veille d'ouvrir les portes de la maison & de m'enfuir ; mais je n'osai : la nuit obscure qui regnoit me fit peur ; d'ailleurs je ne pouvois me résoudre à abandonner le malheureux *Sanistiva*. J'avois la clef du coffre , il ne s'agissoit que de trouver l'instant heureux pour l'ouvrir. Ma Tante , qui devoit être agitée par l'indigne action qu'elle avoit faite , pouvoit m'en fournir l'occasion : il me parut prudent de la guetter , il n'y avoit pas d'autre parti à prendre alors. A l'égard de l'avenir , j'étois trop troublée pour y songer.

Je

Je montai sur la pointe de mes pieds à l'appartement de ma Tante ; pour cette fois il étoit ouvert. Je fus plus hardie que je ne me le ferois persuadée, je me cachai dans un cabinet de toilette, & j'épiaï le moment favorable que je méditois. Elle fit quelques tours dans sa chambre, ensuite elle en ressortit, & ferma tout après elle ; je fus écouter ce qu'elle deviendrait. Il me sembla qu'elle fut fermer toutes les portes, & ayant entendu ouvrir celle par où l'on sortoit de la maison, je courus à la fenêtre, & je la vis tourner le coin de la rue avec une lanterne à la main. Je ne sçavois que penser de cette conduite, mais je ne fus pas long-tems sans en apprendre la raison.

Dès que je fus certaine que je ne serois point troublée dans mon projet, je revins dans la chambre où étoit le coffre précieux ; je frems en approchant ; je tremblai (a) que mon malheureux Amant ne fût suffoqué, & cette idée me saisissoit de douleur (b) & d'effroi. Je fis  
tous

(a) 557. Faveur.

(b) 558. Faveur.



tous mes efforts pour ranimer mon courage : *Sanistinva*, m'écriai-je en m'approchant du coffre, répondez-moi ; je viens vous délivrer du cruel esclavage où vous vous êtes mis imprudemment. Ô Rigueur sans pareille ! Ô triste *Daripella* ! il ne répond point : ah ! Sans doute, poursuivis-je en donnant un libre cours à mes larmes , (a) il n'est plus ; la Parque cruelle a tranché ses beaux jours, & j'en suis la cause ! Ma douleur me fit proférer les choses les plus touchantes , (b) & persuadée que cet aimable Enfant n'étoit plus, j'adressois à ses Mânes des discours qui dénotoient assez combien je l'avois aimé (c), & combien je souffrois de sa perte. Je ne me rappelle point tout ce que je dis alors, sans (d) rougir ; mais je ne prévoyois pas ce qui en devoit arriver.

*Sanistinva* n'étoit pas mort, *Urgocenie* ; il avoit voulu ne rien risquer avant que de me répondre , & s'assurer que c'étoit moi qui lui parlois. Un peu de curiosité s'étoit mêlé en-  
sui-

(a) 559. Faveur.

(b) 560. Faveur.

(c) 561. Faveur.

(d) 562. Faveur.

suite à sa prudence, & il avoit voulu profiter de la frayeur que je mon-  
trois, pour sonder mes plus secrets  
sentimens, l'occasion lui paroissoit  
trop favorable pour la manquer : cela  
n'est-il pas pardonnable à un Amant ?  
Il me laissa encore quelque tems  
lui donner des preuves de ma ten-  
dre amitié ; enfin, touché des lar-  
mes (a) qu'il me laissoit verser si  
cruellement, il me parla : Ouvrez,  
ouvrez, aimable *Daripella*, s'écria-  
t-il enfin, ouvrez ; que je vous mar-  
que en me jettant à vos genoux, ma  
reconnoissance & mon amour.  
Quand je serois morte, des plaintes  
aussi précieuses m'auroient rappel-  
lée (b) à la vie. Je tressaillis à ce  
discours, & je me trouvai émue  
(c) de honte & de joye. Je n'osois  
lui répondre, mais je le mis en li-  
berté, sans que je pusse proférer une  
seule parole, tant j'étois saisie (d) &  
troublée.

Il se jetta à mes pieds dès qu'il  
fut sorti de son cruel étui : Ma vie  
est

(a) 563. Faveur.

(b) 564. Faveur.

(c) 565. Faveur.

(d) 566. Faveur.

est à vous, me dit-il avec un air & un son de voix si touchant que je me rassurai; je vous l'ai consacrée dès le premier instant que j'ai eu le bonheur de vous voir; je ne vous fais pas un présent nouveau. J'étois trop (a) allarmée pour me ressouvenir de ce que je lui répondis: ce qui est de certain, c'est que je me (b) plus aux transports naïfs de joye qu'il me témoignoit. Je ne pus lui (c) nier que je ne partageasse cette joye; mais agitée de toutes les choses qui venoient de se passer, & qu'il ignoroit, craintive aussi du retour de ma Tante, je lui fis part de mes inquiétudes & des raisons qui me les occasionnoient. *Sanistinva* sembla avoir le meilleur cœur du monde; il me témoigna les regrets les plus touchans en apprenant la mort de la Vieille, il en pleura, & la regretta comme une tendre Mere: c'est à elle à qui je dois le bonheur dont je jouis, s'écria-t-il; c'est elle qui avoit imaginé l'expédient du coffre, & tout le reste; faut-il que je sois la cause innocen-

(a) 567. Faveur.

(b) 568. Faveur.

(c) 569. Faveur.

nocente de sa mort ! Je connus par ses regrets la bonté de son ame , & comme il me devenoit (a) cher de plus en plus , je ne pus m'empêcher de l'admirer , & de m'en applaudir.

Cependant il falloit prendre un parti ; il n'étoit pas question de perdre un tems précieux en vains discours. *Sanistinva* , à qui ma vûë avoit rendu tout son jugement , me prouva encore par ce qu'il décida , qu'il avoit autant d'esprit que de beauté. Il conclut , pour mon honneur , qui lui étoit aussi cher , m'assuroit-il , que le sein propre , qu'il étoit de notre prudence d'empêcher que tout ce qui venoit de se passer éclatât : Que sçait-on si la mort de cette bonne Vieille ne fera pas soupçonnée ? continua le Jeune-homme ; si cela arrivoit , on l'ouvreroit ; votre Tante cruelle seroit obligée d'avouer tout , & elle seroit punie comme elle le mérite. Vous êtes sa Nièce ; l'affront rejailliroit sur vous. J' imagine un expédient qui peut la faire rentrer en elle-même , qui l'effraye-

ra,

(a) 570. Faveur.

ra, & qui ne peut avoir aucune mauvaise suite. Quelque peu disposée que je fusse à me rejouir après de si terribles circonstances, je ne pus m'empêcher de rire de cet expédient. Le Jeune-homme qui le démêla, & qui étoit vif, en rit comme moi : en effet, on n'a peut-être jamais imaginé en pareil cas de moyens aussi fols, aussi singuliers & à la fois aussi intéressans.

Les jeunes gens sont trop vifs pour prévoir tout ; quand nous voulumes sortir de l'appartement pour exécuter le dessein auquel nous nous étions arrêtés, nous nous trouvâmes enfermez. Quoique je le sçusse bien, & que je dusse m'y attendre, je n'en fus pas moins allarmée ; mais le Jeune-homme ne s'en étonna point. Je me souviens, dit-il, d'avoir plusieurs fois ouvert le cabinet de mon Pere, pour lui attraper de quoi me divertir avec mes camarades les jours de congé ; peut-être parviendrai-je à nous tirer de cet embarras. Une idée en fait naître une autre ; pendant qu'il essayoit à venir à bout de son dessein, je me souvins de ce troufseau

seau de clefs que j'avois vû à ma Tante; je le trouvai dans une garde-robe, attaché à un clou: je l'apportai à *Sanistinva*; il essaya plusieurs clefs, il s'en trouva une qui ouvrit, & nous fumes en état de poursuivre notre projet.

Il nous donna bien de la peine à l'exécuter. Quoique le Jeune-homme fût très-fort pour son âge, ce ne fut pas sans de grands efforts que nous parvinmes à porter dans une couverture la sacrée Vieille dans l'appartement de ma Tante: soit agitation, repugnance, ou tout ce que vous voudrez, nous nous reposâmes plus de vingt fois avant que de venir à bout de notre ouvrage. Je tremblois à chaque instant que ma Tante ne rentrât. *Sanistinva*, qui apprit ma frayeur, s'en moqua, & pour me tranquilliser il fut mettre les verrouils à la porte d'entrée. Elle attendra, dit-il plaisamment, que nous soyons venus à bout de notre tâche, après cela nous serons toujours assez à tems de lui laisser la liberté de rentrer quand il lui plaira.

— Quelque peu jouissant que fût  
le



le spectacle que j'avois devant les yeux, je ne pouvois m'empêcher de rire des faillies de *Sanistiva*. Tantôt il proposoit de coucher la Vieille dans le lit de ma Tante: jugez de sa frayeur, disoit-il, quand elle ira se coucher, & qu'elle trouvera cette Vieille ragoûtante. Une autre fois il vouloit aller ouvrir la porte d'entrée & l'asseoir sur le seuil; enfin chacune de ces idées étoit renduë avec des expressions qui m'empêchoient de sentir l'inquiétude de mon état présent. Si vous connoissiez, *Urgocenie*, celui dont je vous parle, vous conviendriez bientôt que je ne vous en ai pas imposé.

Après bien des efforts la Vieille fut enfin montée dans l'appartement; nous la mimes dans le coffre, nous le fermâmes, & nous en ôtâmes la clef. Nous ne doutions pas qu'au retour de ma Tante elle ne vînt pour l'ouvrir. J'avois appris au Jeune-homme toutes les tentatives qu'elle avoit faites pour y parvenir; & c'est ce qui avoit fait imaginer de mettre la Vieille à la place des trésors qu'elle espéroit y trouver. Nous conjec-

turions même qu'elle étoit sortie pour amener un Serrurier, ou pour chercher quelque instrument propre à forcer ce coffre. Nous nous faisions une idée charmante de l'étonnement où elle se trouveroit, lorsqu'elle verroit la Vieille: en effet, le trait étoit trop singulier pour ne pas être intéressant.

Quand nous fumes parvenus à ce que nous désirions, je voulus exiger de *Sanistiva* de se retirer de la maison pendant qu'il le pouvoit, & mon dessein étoit de regagner ma chambre, & de faire l'étonnée dans l'occasion future, comme si je n'avois eu aucune part à tous ces événemens. A peine eus-je fait sentir mes raisons de décence & de crainte, que le Jeune-homme se jeta à mes pieds: Pourquoi me forcer à m'éloigner de vous? me dit-il; est-il défendu à un frere d'être auprès de sa sœur, & de la consoler dans le tems où elle en a besoin? Je vous aime du moins autant qu'un frere: laissez-moi ici, je vous promets que je ne vous occasionnerai aucun chagrin. Je grimpe comme un chat, vous

vous le sçavez ; quelque clairvoyante que soit votre Tante, j'assure bien qu'elle ne me verra pas. Je voulus absolument qu'il m'obéît : il me le promit ; mais me demanda avec tant de larmes qu'il me tint compagnie, du moins jusqu'à ce que la Parente fût revenue, afin que je n'eusse pas peur de la morte, & afin qu'il fût instruit de tout ce qui alloit se passer, que je ne pus le refuser. C'est un petit mutin, (a) qui sçait demander avec tant de grace ce qu'il désire, qu'il est presque impossible de prendre sur soi de le refuser.

Nous étions encore en contestation sur ce point, lorsque nous entendîmes ouvrir la porte de la maison ; nous étions près du cabinet qui étoit à côté de la chambre où étoit morte la Vieille, & nous nous y jetâmes.

Je démelai à travers la porte, à la lueur de la lanterne, que ma Tante étoit suivie d'un homme. Elle entra dans la chambre de la morte avec lui : Tâtez, dit-elle, c'est dans

(a) 571. Faveur.

dans ce lit qu'est le cadavre dont je vous ai parlé. Je remarquai que celui à qui elle disoit ces mots avoit les yeux bandez, & qu'elle le conduisoit par la main. Je ne trouve rien, reprit cet homme, je sens des draps, des couvertures, & quelque chose de mouillé. Attendez, lui dit ma Tante, je vais vous aider. Elle présenta la lanterne au lit, regarda dans la ruelle, visita par-tout le cabinet, & puis elle frappa les mains de frayeur: Ah! je me suis trompée, s'écria-t-elle, cet homme n'étoit pas mort; il étoit sans doute en létargie; il est sorti, ou le diable l'a emporté. Si cela est, reprit le Porte-faix, je n'ai donc plus rien à faire ici? Non, reprit ma trop cruelle Tante, mais il est juste de vous payer & de vous récompenser, comme si vous aviez exécuté ce que j'attendois de vous; je suis bien aise de vous donner des arrs pour une autre occasion. En achevant ces mots elle fouilla dans sa poche, & lui mit dans la main une poignée d'or, & elle le conduisit comme elle l'avoit amené.

Nous

Nous étions prêts à sortir de notre cachette, *Sanistinva* & moi, croyant qu'elle étoit à la porte, & qu'elle en alloit sortir; mais nous apperçûmes qu'elle étoit arrêtée, & nous entendîmes qu'elle proféroit quelques discours. Dispensez-moi, ma chere Cousine, de vous les rapporter; vous êtes trop décente pour les entendre: qu'il vous suffise d'apprendre, que ma bonne Tante mitonnoit cet homme pour des consolations secretes, & qu'elle l'assuroit qu'elle le recompenseroit bien de ses complaisances, & qu'elle l'iroit chercher au premier jour; à quoi le saiat homme parut s'accorder de bon cœur.

Après ces sages complot, la portel s'ouvrit, & se referma; j'étois si honteuse & si rouge de ce que je venois d'entendre, que je ne songeois plus à sortir du cabinet. *Sanistinva*, qui étoit simple, & qui n'avoit pas apparemment aussi-bien compris que moi de quoi il s'agissoit, (car vous sçavez bien, *Urgocenie*, qu'une Fille entend à un certain âge bien des choses qu'un homme du

sien ignore quelquefois;) *Sanistinva*, dis-je, me demanda ce que j'avois, & ce qui m'empêchoit d'aller nous rendre dans l'endroit où je lui avois dit que nous verrions ce que feroit ma Tante à son retour, ne doutant point que son premier soin ne fût d'ouvrir le coffre où nous avions enfermé la Vieille? Je sortis sans répondre; je n'avois garde de lui faire confidence de ce que je pensois: je croyois être trop heureuse de ce qu'il étoit si simple, & je ne voulois pas lui donner occasion de cesser de l'être, dans l'occurrence délicate où je me trouvois.

Je crus devoir remonter dans ma chambre, afin que s'il prenoit fantaisie à ma Tante en rentrant, de s'y rendre, elle m'y trouvât. *Sanistinva* applaudit à mon idée: pour lui, je le conduisis au garde-meuble dont j'ai parlé, où je devois venir le rejoindre, dès que je serois tranquille du côté de la visite à laquelle je m'attendois.

Un instant après que tout cela fut fait, j'entendis ma Tante qui rentroit, qui ouvroit & refermoit  
bien



bien des portes. Apparemment que l'inquiétude où elle étoit, de n'avoir point retrouvé la Vieille dans son lit, lui faisoit faire une revûë générale. Elle vint à ma chambre, comme je l'avois prévu : j'ai oublié de dire que, dans la crainte qu'il ne lui prît fantaisie de m'enfermer, comme cela lui arrivoit quelquefois, j'en avois ôté la clef. La terrible Parente vint jusqu'à mon lit, où je m'étois fourrée, & où je contrefaisois un profond sommeil. Pour reconnoître sans doute si je dormois réellement, elle me toucha, & je ne remuai point. Si tu avois mes inquiétudes, petite Fille, s'écria-t-elle en s'en retournant, tu ne reposerois pas si tranquillement. Ô Jeunesse, que j'envie ton sort & tes plaisirs ! Je n'en entendis pas davantage ; elle grommeloit entre ses dents, & elle étoit trop éloignée pour que je pusse comprendre le reste de ses discours.

Je laissai passer un tems raisonnable, pour n'avoir pas à craindre de la rencontrer ; ensuite je sortis de ma chambre, & je fus me rendre

où étoit *Sanistinva*. Il me tendit la main; me la ferra, & me dit que ma Tante venoit de rentrer, & qu'elle travailloit vigoureusement avec des ferremens & un marteau à ouvrir le coffre. J'avois entendu effectivement le bruit, & je me pressai de regarder à travers la serrure. Elle suoit à grosses gouttes, & elle attaquoit le trésor prétendu, avec une vigueur dont je ne l'aurois pas cru capable. Un mouchoir qu'elle avoit sur le col qui l'embarassoit, fut jetté en jurant. Je pensai éclater de rire à la vûë des beautés antiques & pendantes qu'elle offrit à la vûë: je les jugeai bien capables de faire frémir de honte le jeune *Sanistinva*. Mais à quoi m'arrêtai-je, ô ma Cousine? Le coffre va s'ouvrir: déjà l'un des côtez des charnières est arraché; l'autre ne tient presque à rien; un dernier effort enlève le dessus. O Ciel! comment exprimer ce qui suit.

Mon avide Tante leva d'abord cette couverture; & comme elle ne distingua pas d'abord les objets, elle présenta d'une main son flambeau,  
&

& l'autre étoit prête à se jeter sur les trésors que le coffre devoit contenir. Mais que devint-elle en reconnoissant un visage ! Elle fut si prodigieusement effrayée de ce spectacle inouï, qu'il lui prit un frisson général ; ses mains , sa tête , ses bras , tout trembloit ; sa bouche , qui étoit prête à s'écrier , resta ouverte , sa parole mourut au passage. Elle s'étoit mise à genoux pour être plus à son aise afin d'examiner les biens auxquels elle s'attendoit , sans quoi elle tomboit par terre : sa foiblesse cependant ne lui permit pas de se soutenir ; elle se laissa aller sur le coffre , & sa tête fut s'appuyer naturellement sur le visage de la Morte. Je ne me rappelle jamais cette vision , que je n'en frissonne encore , & que je n'en sois aussi effrayée que si la chose venoit d'arriver.

Je ne pus soutenir ce spectacle , je me retirai ; *Sanistinva* me suivit : Fuyez , lui dis-je , toutes ces horreurs , & laissez-moi le tems de respirer. Je vais m'enfermer dans ma chambre , & y attendre ma destinée. Vous êtes la cause innocente de ce

qui vient d'arriver; sans vous, toute malheureuse que je l'étois je le ferois moins. Ces paroles attendrirent l'aimable Jeune-homme; il me saisit les mains, & les mouilla de ses larmes: Je vais donc mourir, me dit-il, puisque vous me chassez de votre présence; Sans vous que voulez-vous que je devienne? Mon Pere me fait chercher par-tout: que pensez-vous qu'il fasse de moi s'il peut me faire rattraper? J'ai tout perdu en perdant ma Vieille; elle me donnoit un azile. Où me mettrai-je à l'abri de la colere d'un Pere justement irrité? Comment pourrai-je me consoler de ne plus vous revoir? Ah! je vais mourir; il n'y a que la fin de mes jours qui puisse m'arracher aux maux que je prévois!

Ce que venoit de me dire le jeune *Sanstiva* (a) m'émut jusqu'au fond du cœur: Mais, lui dis-je en pleurant plus fort que jamais, que voulez-vous donc que je fasse? Je suis au pouvoir d'une Tante qui me perdra,

(a) 572. Faveur.

dra, si elle a jamais lieu de soupçonner que je sçache tout ce qui s'est passé. Je sçais, reprit-il en me pressant la main, que vous en avez une autre dont le caractère est bien plus doux, & chez laquelle vous seriez bien plus heureuse : que ne vous réfugiez-vous chez elle ? & que ne lui apprenez-vous les raisons qui vous obligent de la quitter ? Quand elle seroit moins bonne qu'on ne la dit, elle vous ouvrira les bras avec tendresse, & applaudira à votre conduite. Si je vous voyois à l'abri des maux que je prévois justement, & que j'ai bien lieu de craindre, je serois plus tranquille. Je trouverois les moyens de rentrer en grace, ou de pendre le parti des armes, & peut-être qu'avec le tems je me rendrai digne de pouvoir vous approcher, sans que nos familles s'opposent à un bonheur pour la jouissance duquel je perdrois mille vies si je les avois.

Le parti que me proposoit *Sanistiva* me parut fort convenable, d'autant plus qu'il y avoit plusieurs mois que ma Tante *Necoglé* avoit offert

à celle chez laquelle, j'étois & qui méditoit un voyage, de me prendre chez elle. C'est-ce que je pouvois faire assurément de mieux dans l'occasion délicate où je me trouvois. J'en convins de bonne-foi, & j'avouai à *Sanistinva* que je goûtois fort son avis, & que je croyois que je devois l'embrasser. Il me dit tout ce qu'il crut propre à me déterminer, & la fin de notre entretien fut de mettre sur le champ ce projet en exécution.

Je vins ici, *Urgocenie*, conduite par *Sanistinva*, qui me quitta à la porte. J'étois si émue du pas que je faisois, qu'à peine reçus-je ses adieux. Je ne pus cependant m'empêcher de (a) pleurer en le voyant s'éloigner : il tourna la tête cent fois avant que la distance des lieux me derobât à ses regards. Il m'avoit demandé la permission de tenter à me voir ; je n'avois pû la lui refuser, (b) en exigeant de lui qu'il ne se serviroit jamais de moyens qui eussent

(a) 573. Faveur

(b) 574. Faveux,



sent rapport à ceux qui nous avoient été si malheureux.

Je fus reçue à bras ouverts. Ma Tante *Necoglé*, me sçut un gré infini de ma confiance en elle, & du parti que j'avois pris de me jeter entre ses bras. Elle m'assura que je n'avois rien à craindre & qu'elle me traiteroit comme sa propre fille. Elle m'apprit ensuite que vous étiez avec elle, & me prévint sur votre humeur mélancolique, & sur le peu de cas que vous faisiez de ses bons avis. Quelques jours après, elle m'engagea à vous porter à être plus complaisante à ses leçons. J'étois trop reconnoissante de ses bontez, pour ne pas lui promettre tout ce qui dépendoit de moi. Les bontez de cette Tante, qui en comparaison de la mienne est un Ange, me rendirent bientôt une gayeté qui est née avec moi, & que mille mauvais traitemens avoient absolument éclipsée. Je me trouve si heureuse, que je ne changerois pas mon sort, contre tous les avantages qu'on voudroit me proposer.

J'appris deux jours après par ma

Tante *Necoglé*, que celle que je venois de quitter s'étant persuadée que l'apparition dont je viens de parler étoit un prodige enfanté par le Ciel, pour la punir de ses mauvaises actions, avoit cru devoir prendre un parti qui pût la mettre à l'abri de la vengeance céleste qu'elle craignoit. Cet effroi l'avoit portée à vendre tout ce qu'elle avoit, & à se retirer dans une maison de Vestales, où elle alloit tâcher, affuroit-elle, par une vie pénitente & exemplaire, d'adoucir le Ciel irrité contre elle, & de reparer ses offenses. Elle m'a fait héritière d'une partie de ses biens, & a donné l'autre aux pauvres : voilà comme le Ciel tôt au tard se sert de moyens incroyables pour nous convertir. Je n'en dis pas davantage sur cet article : je ne suis pas assez habile pour en parler avec la dignité qu'il convient.

J'ai été huit jours entiers sans entendre parler du jeune *Sanistinva*. Je vous avouerai, ma chere *Urgocenie*, que j'en ai été d'une inquiétude (a)

ex-

extrême ; ce n'est que depuis hier que je l'ai vû en allant au temple avec ma Tante. Je l'ai reconnu qui me suivoit ; je lui ai fait un signe sévère pour qu'il ne m'abordât pas , en lui faisant entendre qu'il me perdrait dans l'esprit de ma Tante. Toujours soumis à son ordinaire, il s'est retiré timidement. Après de tels procedez , & un respect si constamment prouvé , est-il donc si criminel , ma chere Cousine , de donner (a) à ce Jeune-homme des marques innocentes de ma bienveillance ? Non , sans doute ; & je vous avouerai même que je ne pourrois me contraindre à ce point. Il vient de passer ; il n'a osé , comme vous l'avez pû remarquer , s'arrêter près de nous : je n'ai pas crû qu'une révérence rendue , ou quelques signes obligeans , fussent contraires à la décence & à la pudeur : Je me piquerai toujours de l'un & de l'autre toute ma vie ; mais en cette occasion , comme je ne crois pas y manquer , je ne ferai point grimaciere & hy-

(a) 576. Faveur.

hypocrite au point de me donner du chagrin, & de désespérer (a) un Enfant aimable, qui n'est malheureux que parce qu'il m'aime & qu'il m'a trop aimée. En un mot, sa vénération & son amitié pour moi sont si pures, que la personne la plus scrupuleuse ne pourroit s'en offenser, sans vouloir passer pour être ridicule & sottise à l'excès.

*Daripella* ne put proférer ces derniers mots sans une petite (a) aigreur dont je souffris intérieurement. Quelque décidée qu'elle me parût pour le Jeune-homme, je ne laissai pas de lui faire remarquer, combien la continuité d'une pareille affection pourroit lui causer d'embarras. Afin de mieux la persuader, je lui rappelai les malheurs que ce penchant, tout innocent qu'il étoit, avoit déjà occasionnés. Ma Morale ne fut pas bien reçue; ma Cousine non seulement s'en moqua, mais même poussa la plaisanterie jusqu'au point de me dire, que si jamais on trouvoit le secret de me plaire, je serois peut-être

(a) 577. Faveur.

être moins circonspecte qu'elle l'avoit été. Je ne pus m'empêcher d'être sensible à ce discours; ma vanité s'en émut: Je ne puis répondre de l'avenir, lui dis-je, & encore moins des impressions que pourra recevoir un jour mon cœur; mais ce que j'ose assurer, c'est que si j'étois assez folle pour me laisser prévenir pour un Amant, non seulement je ne manquerois pas à la retenue dont vous venez de parler, mais même il ignoreroit long-tems les mouvemens qu'il m'inspireroit. Je dis plus; je serois si fort en garde contre ma foiblesse, que je ne lui donnerois jamais occasion de me parler de son amour, & encore moins de pénétrer dans les secrets de mon cœur.

Ce discours, qui fut prononcé avec une certaine fermeté, & qui sembloit condamner la conduite de *Daripella*, me vengea du trait malin qu'elle m'avoit porté, & la piqua jusqu'au vif: elle n'en témoigna cependant rien. Elle tourna avec son ironie ordinaire le tout en plaisanterie, mais elle résolut en elle-même.

même de prendre sa revanche, en m'obligeant par ma propre expérience de convenir, que quand on aime, on est moins circonspecte que j'avois voulu le prétendre.

Je m'attendois si peu à son ressentiment, & j'étois si éloignée de penser qu'elle pût songer à se venger, que depuis cette légère discussion nous étions plus intimes que jamais; nous ne nous quittions presque plus. A son inclination près, que je désapprouvois, & dont je ne voulois jamais entendre parler, nous vivions de la meilleure intelligence du monde. Elle voyoit presque tous les jours *Sanistiva*: il avoit trouvé le moyen d'entrer dans le service du Roi, & la liberté que cet état lui donnoit, étoit employée à chercher toutes les occasions de voir sa Maîtresse. Comme elle ne s'en éloignoit pas, elles étoient fréquentes. Les fenêtres étoient à rez-de-chauffée, & à moins qu'il ne fût dans l'appartement, il ne pouvoit pas être plus près. Quand ma Tante étoit à la maison, ce qui lui arrivoit rarement, car elle étoit joueuse, & toujours dans le monde, ils s'écri-

voient



voient ou se voyoient autre part : en un mot , l'intelligence devenoit de jour en jour plus familiere. Je voyois tout , & je ne disois mot. Que pouvois-je faire à tout cela ? Je me contentois de faire mon devoir , & de ne pas m'en mêler. Nous avions une Gouvernante qui étoit faite pour avoir l'œil sur notre conduite : quoiqu'elle se fût apperçue plusieurs fois du commerce de ma Cousine , elle n'en avoit jamais parlé ; c'étoit à moi de me taire , & je m'imaginois que je prenois le meilleur parti.

Cependant ma Cousine , qui avoit à cœur ce que je lui avois dit sur son amourette , & qui vouloit , à quelque prix que ce fût , humilier ce que son amour propre en elle appelloit dans moi vanité , chercha long-tems les moyens par lesquels elle m'obligeroit à penser comme elle me l'avoit prédit. Elle n'en trouva point de meilleur , que de porter son Amant , qui étoit à la vérité fait comme l'amour , de me faire sa cour , de seindre de la sacrifier en apparence , & de faire tous ses efforts

forts pour me plaire & pour en obtenir de moi l'aveu. Elle espéroit après ces avantages, avoir celui de se trouver secrètement à quelqu'un de nos tendres entretiens, & c'étoit-là où elle s'attendoit à triompher, en paroissant tout-à-coup, & à me reprocher ma fausse sagesse. Le tour étoit assez bien concerté, il n'y manquoit que de la vraisemblance & de la réalité.

J'ai sçu depuis, qu'elle avoit eu besoin de tout l'empire qu'elle avoit sur le cœur du jeune *Sanistiva*, pour le porter à essayer de me jouer un tour si cruel. Il paroissoit avoir de la probité, & il fut long-tems sans pouvoir mettre la main à cet indigne artifice. Ils se brouillèrent deux fois à ce sujet; enfin, comme il aimoit dans ce tems-la éperduëment ma Cousine, & qu'elle le menaçoit de ne plus le revoir, à moins qu'il ne fléchît à ses volontez, il prit à regret son parti, mais il le prit. On fixa le jour où il devoit commencer à jouer son rôle; & afin qu'il pût me faire sa cour sans être gêné par ma Cousine, elle usa  
d'un

d'un autre artifice près de ma Tante *Necoglé*, pour qu'elle lui permît d'aller passer quelques jours à la campagne. Elle gagna le *Tanocpen-devir* \* de ma Tante; ces sortes de gens sont quelquefois complaisans : sous prétexte d'avoir besoin de changer d'air, elle obtint ce qu'elle désiroit.

Bien loin de soupçonner toutes ces choses, j'eus un vrai chagrin du départ de *Daripella*. Je le lui témoignai même avec une bonne-foi qui auroit dû la toucher : elle m'assura qu'elle feroit à la campagne le moins qu'il lui seroit possible, & que si j'étois réellement touchée de cette petite separation, elle me rendoit le réciproque, & qu'elle auroit toute l'impatience possible de me revoir.

Je fus assez sotte de pleurer son départ. Cette fille avoit des parties qui la faisoient aimer : outre une gaieté adorable, elle avoit l'esprit liant & si intéressant, qu'il étoit difficile de s'ennuyer un moment avec elle.

A

\* Médecin.

A peine fut-elle montée dans son tombereau pour se rendre à la campagne, que je me reprochai les petits chagrins que je lui avois pu causer; je me rappelai pendant la journée tout ce que j'avois pu lui dire de désobligeant, & je prenois la résolution en moi-même, après son retour, de réparer ces petites mortifications, par tant d'amitié, que je l'obligerois à n'y jamais songer.

J'étois dans ces favorables dispositions pour ma Cousine, lorsque son Amant parut. Je m'en étonnai; elle l'avoit encore vû deux jours auparavant. Je jugeai qu'il y avoit quelque petite brouillerie en campagne, & que *Daripella*, vive comme je la connoissois, pour punir *Sanistinva*, étoit partie sans lui en parler. Je plains en moi-même le Jeune-homme: je concevois combien il alloit être inquiet, lorsqu'il s'apercevroit que ma Cousine ne paroîtroit pas à son ordinaire. Je n'avois garde de prévoir que le tout étoit concerté, & que j'étois la dupe de ma simplicité.

*Sanistinva*, qui avoit paru d'abord fort

fort embarrassé en me voyant, s'ap-  
 procha insensiblement de la fenêtre  
 où je travaillois, & me fixa long-  
 tems avec attention. Je pensai d'a-  
 bord qu'il cherchoit des yeux ma  
 Cousine, & je fus deux fois à la  
 veille de lui faire signe qu'il la cher-  
 choit envain. Je ne sçais si mes re-  
 gards l'enhardirent, mais il s'appro-  
 cha plus près, me regarda encore  
 avec un air timide & respectueux; &  
 ayant surpris un de mes regards, il  
 me fit une inclination profonde, &  
 un geste que je ne compris pas. Je  
 ne sçavois ce que cela vouloit signi-  
 fier: Me prendroit il, me dis-je, pour  
 ma Cousine? Cependant il fait grand  
 jour, & il est aisé, quand cela ne  
 seroit pas, d'en faire la différence:  
 je suis beaucoup plus grande que  
*Deripella*, & mon teint est un peu plus  
 éclatant. Je me persuadai si bien  
 que la raison que je viens de dire avoit  
 occasionné les signes de *Sanistinva*,  
 que je me levai, afin qu'il revînt de  
 son erreur, mais il n'en continua pas  
 moins à me faire des signes obligeans;  
 au contraire il s'approcha de plus  
 près, & me considéra comme une per-

personne qu'on trouve à son gré, qu'on voit avec un certain plaisir, & à qui l'on veut beaucoup de bien.

Cette constance à me regarder me fit rougir, & me donna lieu de prendre le parti, ou de m'éloigner, ou d'avertir le Jeune-homme qu'il se trompoit : je pris le dernier. À peine eus-je ouvert la bouche, pour lui apprendre le départ de ma Cousine en lui marquant la surprise de ce qu'il l'ignoroit, qu'il leva les yeux au Ciel, & qu'il le remercia d'être parvenu enfin au plaisir délicieux, disoit-il, de me voir & de m'entendre parler. Je fus extrêmement surprise de ce discours : Vous avez oublié sans doute ce que je viens de vous apprendre, lui dis-je ; ce n'est point à *Daripella* à laquelle vous parlez, elle est partie pour la campagne, & je m'étonne que vous ne le sçachiez pas. Loin que ce discours lui fût changer de conduite, il continua sur le même ton, & sans plus de détour, me dit, qu'il y avoit long-tems qu'il ne voyoit plus ma Cousine avec les sentimens que je pouvois penser ; que j'étois la seule cause de ses affiduitez, que dès le  
pre-



premier jour qu'il m'avoit entrevû, il n'avoit pû s'empêcher d'être infidèle, & de sacrifier à ma beauté; qu'il s'en étoit défendu autant qu'il lui avoit été possible, mais que connoissant par une expérience continue, qu'il ne pouvoit vivre sans m'aimer & sans me le declarer, il avoit pris le parti de feindre, & d'attendre une occasion favorable pour m'annoncer un amour qui, à ce qu'il supposoit, ne devoit finir qu'au tombeau.

Je fus si étonnée de ce discours imprévû, que je lui laissai dire tout ce qu'il voulut : il profita de mon silence, & ajouta tous les discours les plus propres à me persuader. Je ne trouvai point qu'il fût aussi simple que ma Cousine me l'avoit annoncé, ou il falloit que l'état qu'il venoit d'embrasser eût apporté des changemens bien considerables dans sa façon de s'exprimer. Quoi qu'il en soit, je ne sçus ce que je devois répondre. De deux partis que j'avois à prendre, ou de marquer mon dépit, ou de le plaisanter, je pris le plus mauvais. Il crut sans doute que

la douceur que j'opposai à ses fleurettes, lui devoit donner lieu d'espérer : il me le laissa entrevoir. Cette sottise prévention me fit rire, & je lui répondis en badinant, qu'il étoit trop prompt à s'enflammer, pour que je pusse ajouter foi à ses discours. Cette réplique m'attira une foule de sermens. Je n'avois jamais entendu parler d'amour, & je ne trouvais pas que ce fût une chose aussi agréable que ma Cousine avoit voulu me le persuader. Je me laissai enfin des protestations de *Sanistiva*, & pour y couper court, je me levai brusquement, sans l'écouter davantage, avec une ferme résolution de ne plus m'exposer à de pareils propos.

Dès que je fus seule, je fis réflexion à ce qui venoit de m'arriver. L'inconstance prétendue de *Sanistiva* me donna des Hommes l'opinion la plus désagréable. Je résolus de préserver mon cœur de leurs pièges, & de ne me mettre jamais dans le cas d'avoir à me plaindre de leur légèreté & de leur ingratitude. Je plaignis ma chère Cousine;

elle me devint mille fois plus chere. Je conçus combien l'infidélité de son Amant lui seroit sensible dès qu'elle en auroit la connoissance ; & pour qu'elle n'eût pas à me reprocher d'y avoir donné lieu, je résolus plus que jamais , de lui ôter tous les moyens de me voir , de me parler , & de me roidir contre tous ceux qu'il pourroit imaginer & mettre en usage pour y réussir.

Dès la même nuit j'eus lieu de penser qu'il m'avoit dit vrai au sujet de son amour : qui auroit pû me donner des serenades que lui ? Je n'avois jamais vû d'Homme en face, & jen'en connoissois par consequent aucun. Quelque goût que j'eusse pour la Musique, que j'ai toujours aimée, je ne pris aucun plaisir à celle de *Sanistinva*. Les cornets à bouquin étoient mélodieux, & les fiflets argentins, mais ils venoient d'un parjure, d'un infidèle ; cela me suffisoit pour les trouver odieux.

Je me tins si bien sur mes gardes les jours suivans, que je n'entendis point parler de *Sanistinva* : les concerts continuoient toutes les nuits,

mais rien n'étoit capable de me faire changer de résolution. J'évitois avec soin toutes les occasions dont il auroit pu profiter. Je trouvai des billets sur ma toilette; je les remis à ma Tante sans les décacheter: ce fut d'elle que j'appris qu'on se plaignoit de mes rigueurs, qu'on alloit tout tenter pour les vaincre, & qu'il n'y avoit rien qu'on ne fût capable d'imaginer pour y parvenir.

Un des domestiques de la maison fut gagné, & osa me présenter un nouveau billet de la part de *Sanistiva*: je m'en plaignis sur le champ, & il eut son congé; cela servit d'exemple aux autres, & me persuada que je serois à la fin en repos.

Mais j'avois affaire à un Jeune-homme trop vif & trop bouillant, pour que les difficultez le rebutassent aussi aisément. Il trouva le secret de s'introduire dans la maison sous plusieurs déguisemens; j'étois montée sur un ton trop défiant pour qu'ils pussent lui réussir. Toutes ses entreprises échouerent; je m'enfermois dans ma chambre dès que ma Tante étoit allé jouer, & je  
n'ou-

n'ouvrais à personne pendant son absence. Cette conduite me préserva de tous les pièges; il n'étoit pas possible de m'en tendre de nouveaux. J'étois sans cesse en garde, je me défiois en général & en particulier de tous ceux qui vouloient m'approcher.

Cependant ma Cousine, qui se laissa de vivre à la campagne, & qui étoit d'ailleurs inquiète de ce qu'avoit opéré son Amant pendant son absence, arriva quinze jours après son départ. Je fus enchantée de son retour par plusieurs raisons: son absence m'avoit fort ennuyée, & par sa présence j'allois être délivrée des importunités de son Amant. Elle me fit beaucoup de questions sur la manière dont j'avois passé mon tems pendant son séjour à la campagne: je lui répondis vaguement, je la payai de défaites; je n'osois lui donner le sensible chagrin de lui apprendre l'infidélité de son Amant, j'aurois cru lui porter le coup de la mort. Elle feignit le premier jour de ne rien sçavoir; mais comme l'amour de *Sanistinva* étoit sçû, de tou-

te la maison, à cause de la punition du domestique, & des tentatives qu'il avoit faites pour surprendre les autres tour-à-tour, elle prit ce prétexte pour m'en parler, soit pour me sonder, ou qu'elle eût, comme elle m'a avoué depuis, d'autres raisons. Elle commença par me reprocher ma dissimulation & mon peu d'amitié, & me dit qu'en pareil cas elle en auroit usé avec plus de franchise que moi, & qu'elle ne sçavoit que penser du mystère que je lui avois fait de l'infidélité de son perfide Amant. J'avois de trop bonnes excuses à lui donner pour qu'elle ne s'en payât pas en apparence; & d'ailleurs, elle étoit encore dans la bonne-foi, & tout ce que je pouvois lui dire dans ce tems à ce sujet, lui devoit être assez indifférent pour qu'elle ne dût pas se rendre à des raisons qui auroient dû me justifier, quand même elle se seroit cru dans le cas de la perfidie & du parjure. Elle en étoit bien éloignée; elle se croyoit plus aimée que jamais, & loin de croire d'avoir sujet de se plaindre de *Sanistiva*, elle se



se persuadoit que sa complaisance , en faisant ses efforts pour me plaire , étoient de nouvelles preuves de son amour.

Elle m'examina pendant quelques jours avec tout le soin & toute l'exactitude que sa malignité exigeoit ; afin d'attraper ma confiance , elle affectoit de m'aimer plus que jamais. J'ai perdu un Amant , me disoit-elle quelquefois ; cette perte m'a été sensible d'abord , parce que ma petite vanité en a souffert un peu : mais je retrouve une Amie fidèle , pourquoi ne m'en consolerois-je pas aisément ? Après cela elle revenoit à *Sanistinva* : Je ne puis lui sçavoir mauvais gré , ajouta-t-elle , de son changement ; est-on le maître de son cœur ? Non , sans doute : il vous l'a donné , il vous aime à l'excès ; son ingratitude n'est pas une raison pour ne pas espérer du retour : au contraire , c'est une preuve de la force de son amour , & une marque positive de sa délicatesse. Il sembloit par ces discours , que *Daripella* cherchoit à me séduire en faveur de son Amant. Je ne pouvois compren-

dre comment une Maîtresse outragée pouvoit être auffi infensible à la perfidie d'un Ingrat, & se charger de pareils soins. Cette conduite extraordinaire ne dura pas long-tems ; elle étoit apprêtée, la nature ne tarda pas à reprendre le dessus & à se montrer avec ses propres couleurs.

Un soir que je me retirois dans ma chambre pour me coucher, je remarquai un Pot de fleurs sur la cheminée qui n'avoit pas coûtume d'y être. Je m'en défiai, & j'appellai ma Cousine, dont l'appartement étoit à côté du mien. Une preuve, lui dis-je, que je ne veux rien vous cacher, c'est que voilà des fleurs qui viennent à coup sûr de votre Infidèle, & qui renferment un mystère ; emportez-les dans votre chambre & faites-en l'examen. *Daripella* me dit en souriant, qu'elle vouloit absolument que je l'aidasse à dévoiler l'énigme, si c'en étoit effectivement une. Faites tout ce qu'il vous plaira, lui dis-je, mais cela m'est indifférent : il n'y a qu'une chose qui me pique, c'est la témérité de celui qui s'est chargé de cette commission.

mission ; demain ma Tante en sera avertie , & je me donnerai tant de soin de découvrir le domestique , qu'il recevra la juste punition dûë à sa trahison.

Pendant que je disois ces mots , *Daripella* feignoit d'ôter les fleurs les unes après les autres , & de chercher le mystère dont je lui avois parlé. Je me coëffois , en regardant son action avec assez d'indifférence : tout d'un coup le vase s'ouvrit. par le bas , & fit voir une lettre. Vous aviez raison, me dit-elle en me la présentant , de soupçonner un dessein secret ; le voici , lisez pour vous en amuser. Lisez vous-même , lui dis-je ; il m'est venu plusieurs billets de cette espece , & je n'ai jamais voulu sçavoir ce qu'ils contenoient : ils m'intéressent trop peu pour me porter à enfreindre la loi que je me suis faite de n'en lire jamais. Je jetai les yeux en achevant ces mots sur ma Cousine ; je la vis pâlir (a) & puis rougir en lisant la lettre : Ah ! ah ! m'écriai-je en souriant , ce billet vous

(a) 578. Faveur.

vous étonne donc bien , & il faut  
assurement qu'il porte en soi des ca-  
ractères bien vifs , pour faire de telles  
impressions en vous. Non , reprit  
*Daripella* en repliant la lettre , & en  
la remettant sur les fleurs ; ce ne  
sont que des protestations d'amour  
qui peuvent tout au plus faire l'effet  
que vous dites , sur un cœur suscepti-  
ble d'impression. L'émotion que vous  
m'avez remarquée est naturelle.  
Malgré l'indifférence que m'a causé  
le changement de *Sanistiva* , je ne  
puis pas lire les expressions & les ser-  
mens dont il se servoit jadis avec  
moi , dont ce billet est rempli , sans  
ressentir de l'aigreur , & sans être  
honteuse de les avoir crus sinceres  
autrefois : on ne peut voir de sens  
froid de telles perfidies , & je vous  
aime trop pour ne pas vous exhorter  
à ne point être la dupe de pareilles  
protestations ; mon exemple doit  
vous porter à une indifférence affreu-  
se pour tous ces monstres. Si j'en  
avois eu un égal , je ne me serois  
jamais abaissée à écouter de pareils  
Impositeurs.

Ce discours me surprit : ma Cou-  
sine

fine ne m'en avoit jamais tenu de semblables ; au contraire , depuis son retour elle n'avoit point cessé de me prôner , que rien n'étoit plus engageant que l'inclination d'un Homme qui sçavoit aimer. Loin de déchirer son Parjure , elle l'avoit toujours excusé : que pouvois - je penser d'un pareil retour ?

Je me proposai à lui répondre dans cet esprit , & je tournois la tête pour lui adresser la parole , lorsque je m'apperçus qu'elle se (a) trouvoit mal. Je la délaçai sur le champ : une lettre tomba de son sein , à laquelle je ne fis pas attention alors ; j'étois trop occupée de la secourir. La crainte que j'eus de n'en pas venir aisément à bout , fit que j'appellai du monde. Une Esclave parut ; j'aidai à la conduire dans son lit , je demurai auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût revenue , & croyant que dans l'état où elle se trouvoit , le repos lui étoit plus utile que toute autre chose , je retournai dans ma chambre , en faisant quelques re-

( a ) 379. Faveur.

réflexions sur ce qui venoit de se passer.

La première chose que je trouvai en entrant, fut cette lettre qui étoit tombée du sein de ma Cousine. Un mouvement de curiosité, plutôt occasionné par ce qui venoit d'arriver, que par aucun désir particulier d'apprendre ses secrets, me fit ouvrir le billet : qu'on juge de ma surprise, en reconnoissant qu'il étoit question de moi. Il contenoit des choses qui m'expliquerent une partie du mystère, & qui me donnèrent autant d'aversion pour les Femmes, que j'en concevois dans mon cœur pour les Hommes en général. Les termes de cette lettre ne sont jamais sortis de ma mémoire; les voici.





## L E T T R E

D E

S A N I S T I N V A

A

D A R I P E L L A,

„ **M** On Esclave est chargé de  
 „ vous remettre le Pot de fleurs  
 „ dont nous sommes convenus à no-  
 „ tre dernière entrevûë. Vous le met-  
 „ trez sur la cheminée d'*Urgocenie*,  
 „ comme vous l'avez fort bien ima-  
 „ giné. Il est construit avec tant  
 „ d'art, que si elle y touche d'une  
 „ certaine façon, le Vase s'ouvrira  
 „ de lui-même, & le billet que je  
 „ vous ai montré en sortira. Soyez  
 „ attentive à ne prendre le Vase  
 „ que par le bas, car si vous tou-  
 „ chez à l'une des fleurs, le secret  
 „ partiroit, & il faudroit le ren-  
 „ voyer à l'Ouvrier pour le raccom-  
 „ moder, ce qui ne pourroit pas é-

„ tre fait si-tôt. J'ai bonne opinion  
„ du succès de cet artifice : le billet  
„ que vous avez dicté vous-même,  
„ s'il tombe entre les mains de vo-  
„ tre Cousine, sera sûrement ré-  
„ pondue. La crainte est un grand  
„ point sur le cœur d'une jeune  
„ Personne : elle conduit quel-  
„ quefois à l'amour. Me tiendrez-  
„ vous compte, ô Vierge, de tou-  
„ tes les peines que je me donne  
„ pour humilier *Urgocenie*? Je  
„ vous avouë qu'il faut que vous  
„ ayiez un grand empire sur mon  
„ cœur, pour que je puisse me ré-  
„ soudre à vous donner de telles  
„ preuves de mon amour : ne de-  
„ vriez-vous pas être persuadée de-  
„ puis le tems que je vous aime,  
„ de la sincérité de mon amour?  
„ En falloit-il davantage? Mais je  
„ me tais. Vous voulez que jeme  
„ fasse aimer de cette Vierge, que  
„ j'use de tous les moyens pour y  
„ réussir, & tout cela, dites-vous,  
„ pour lui apprendre à être sensi-  
„ ble aux foiblesses des autres :  
„ eh bien, il faut vous satisfaire; il  
„ n'y a rien que je ne mette en usa-  
„ ge

ET UNE FAVEURS. III

„ ge pour vous servir, & peut-être  
 „ à la fin imaginerai-je tant de dé-  
 „ tours que vous parviendrez au but  
 „ que vous vous êtes proposé.

SANISTINVA.

Je fus si interdite après la lecture de cette lettre, que mes bras en tombèrent, & que je fus pendant long-tems comme un terme. J'apprenois par cet heureux hazard la trame la plus odieuse & la plus méchante. Mais pourquoi, me disois-je, la Scélérate a-t-elle rougi en lisant la lettre qui est sortie du vase, puisqu'elle sçait de quoi il est question, & qu'elle l'a dicté elle-même? Je ne vois pas ce qui auroit pu occasionner un pareil changement. Cette réflexion me rendit curieuse: la lettre étoit encore au même endroit où elle l'avoit remise; on se flattoit sans doute que je ne la verrois pas, ou l'on ne vouloit pas, en la serrant à mes yeux, me donner lieu de soupçonner la perfidie. Je la lus cette lettre: autre sujet d'étonnement; que j'étois bien vengée, & que je l'étois agréablement!

La

La lettre étoit de *Sanistinva*, & contenoit quatre pages. Elle m'apprenoit la fourberie de ma Cousine, & les raisons qu'elle avoit eu pour l'engager à feindre d'être amoureux de moi; mais ce qui étoit charmant, c'est que celui qui avoit feint de l'amour, en avoit pris véritablement. Les difficultez, plutôt que ma beauté, l'avoient sans doute rendu infidèle. *Sanistinva* confessoit son crime, m'en demandoit pardon à genoux, m'offrant sa vie pour me venger de sa trahison, & pour me porter à l'écouter avec plus de pitié, il rapportoit les tourmens que mes cruautés lui avoient fait endurer. Il finissoit sa grande lettre par me faire sentir, que le moyen de me venger de la malignité de ma Cousine, étoit de me laisser toucher en sa faveur, ou du moins de feindre que je me rendois à son amour; il finissoit par ces mots: „ La feinte a fait un crime, elle est la cause de mon amour; que je serois heureux si celle que je vous conseille produisoit le même effet!

Je ne fus pas surprise après la lecture  
de

de la lettre, de l'état où ma très-ai-  
ble & ma très-sincere Cousine avoit  
été jettée en lisant cette lettre. El-  
le ne s'attendoit pas sûrement à une  
pareille perfidie: elle devoit lui être  
sensible; & je la trouvois bien à plain-  
dre, de se trouver ainsi la dupe d'un  
piège dans lequel elle vouloit me  
précipiter.

Il ne falloit plus que la lecture de  
cette lettre dont il étoit question dans  
la première qui j'avois lue, & dont  
les impressions devoient faire de si  
grands efforts sur moi, pour être  
parfaitement instruite de la trahison.  
Je la cherchai dans le Vase, je ne la  
trouvai point; *Sanistinna* n'avoit eu  
garde de l'y mettre. Mais la chose  
étoit trop peu importante d'elle-mê-  
me, en comparaison de tout ce que  
le hazard m'avoit fait apprendre,  
pour m'en embarrasser davantage.  
Je me couchai, fort agitée de  
toutes ces choses; j'étois irritée,  
& je fis mille projets pour me  
venger à la fois de ceux qui avoient  
voulu si cruellement me jouer.

Le parti qui me sembla le plus  
convenable dans cette occasion, fut  
de

de feindre d'ignorer parfaitement ce que je venois d'apprendre ; c'étoit le moyen infailible de me venger, & de jouir toute seule du plaisir des peines que j'allois causer à la perfide *Daripella*. Pour la conduite que je devois tenir avec son Amant, je ne me décidai point d'abord ; & il me sembloit assez puni de sa folie , par la passion dont il s'étoit laissé surprendre. Je ne l'envisageai dans cette occasion que comme un instrument dont j'étois obligée de me servir , pour humilier celle qui avoit tenté si cruellement à le faire : je m'endormis dans ces sentimens.

Je ne changeai rien le lendemain à ces dispositions. La première chose que je fis en sortant de mon lit, fut de passer chez ma Cousine, afin de jouir de son trouble, & de commencer à en user avec elle comme elle en avoit usé avec moi. Elle ne put s'empêcher de rougir en me voyant entrer dans sa chambre , mais elle se remit, lorsqu'elle crut reconnoître à mon air que j'étois tranquille, & que je ne venois pas  
chez



chez elle pour lui rien reprocher. Elle feignit à son tour la même tranquillité, & me demanda avec un sourire que je trouvai forcé, si j'avois pris la peine de lire les jolies lettres de la veille ? Je répondis à cette question avec tant d'indifférence, qu'elle ne douta point que je ne lui parlasse sincèrement. Elle crut que je m'étois couchée sans avoir eu la curiosité de les lire ; & se trouvant par cette idée absolument tranquille, elle reprit le ton ordinaire, & badina la première sur la foiblesse qu'elle avoit eu. Je m'étois persuadée, dit-elle, que j'étois absolument revenue de *Sanistinva* ; je commence à m'appercevoir qu'on ne sçauroit trop se défier de soi-même, & qu'on ne peut jamais répondre de rien, elle se leva en tenant de semblables propos, & afin, sans doute, de trouver l'occasion de reprendre les lettres, afin qu'il ne me prît pas envie de les voir. Elle me pria de lui rendre un petit service qui m'obligeoit à descendre près de ma Tante : je soupçonnai son dessein, & je voulus avoir le plaisir de me convaincre que je ne me trompois pas. Je  
 fei-

feignis de sortir, mais au lieu d'aller chez ma Tante, je me cachai dans un coin de mon alcove. A peine m'y étois-je rendue, que *Daripella* entra dans ma chambre, fut tout droit au Pot de fleurs, & ramassa la lettre qui étoit tombée de son sein, que j'avois exprès jetée par terre, afin qu'elle ne se défiât de rien. Elle fouilla ensuite, je ne sçais pour quoi, dans mes poches, que j'avois laissées sur une table, & puis elle se retira, avec un air qui me persuada qu'elle étoit fort contente de ce qu'elle venoit d'opérer.

Cependant *Sanistinva*, qui désiroit ardemment de sçavoir si son artifice avoit réussi, & de quelle manière j'avois reçu sa lettre, imaginoit toutes sortes de moyens pour en être instruit. Il s'étoit flatté qu'il pourroit, du côté de *Daripella*, en apprendre quelque chose, & il se trouva pour cet effet, comme il avoit de coutume, au temple, où, sans que je m'en fusse jamais apperçue, il lui donnoit ses lettres & recevoit les siennes. Il y vint le matin: Je marchois ordinairement immédiatement

ment après ma Tante, & *Daripella*, qui avoit ses raisons pour me ceder le pas, demeuroid toujours derriere nous; il en fut différemment dans cette rencontre. L'agitation où elle étoit lui fit oublier sa coutume, elle passa même devant ma Tante, & je me trouvai à sa place. Cela me donna lieu de remarquer ce que je n'avois jamais remarqué. *Sanistinva* se trouva sur notre passage, je lui vis un papier dans la main, & je m'apperçus qu'il tentoit de le couler dans la main de ma Cousine, mais que celle-ci l'avoit évité. Je ne pus m'empêcher de sourire de la manière brusque dont elle s'étoit tournée; & quoique je ne fusse gueres distraite ordinairement dans le lieu saint, je ne pus m'empêcher d'examiner le dépit de ma Cousine, & l'inquiétude de son Amant ingrat: au fait, comme je l'étois, de l'intrigue, cela ne pouvoit que beaucoup m'amuser.

A la sortie du temple *Sanistinva* fit encore un effort pour approcher de ma Cousine, mais elle lui jetta un coup d'œil si terrible, qu'il le fit  
ap-

apparemment trembler. Elle fut fort triste toute la journée, & sous prétexte d'être incommodée, elle en passa une partie dans sa chambre; il ne me fut pas, comme on le présume, bien difficile d'en deviner les raisons.

Il n'étoit jamais arrivé à ma Tante de recevoir personne chez elle; sa maison n'étoit ouverte qu'à des Femmes, elle avoit toujours montré de l'antipathie pour les Hommes, & elle pouffoit même si loin cette antipathie, qu'elle alloit à la campagne, lorsqu'on étoit obligé de faire de certaines reparations qui exigeoient que les Ouvriers y mîssent les pieds: mais son humeur changea du tout au tout. Elle nous fit un jour appeler à son lever, ma Cousine & moi, & après un long préliminaire, par lequel elle nous faisoit entendre qu'il y a des situations dans la vie qui obligent souvent à faire des choses qui répugnent infiniment, elle nous dit, que ses affaires se trouvant dérangées, & ne trouvant aucun expédient pour les remettre en meilleur ordre, une Amie de la Cour avoit

exi-

exigé d'elle qu'elle donneroit à jouer, l'assurant que le Jeu rétabliroit bientôt ses affaires, & la rendroit même opulente. Après s'être expliquée avec fermeté sur cet article, elle nous dit, qu'elle souhaitoit que nous nous rendissions fort aimables pour tous ceux qui viendroient chez elle, afin que tout le monde, attiré par nos politesses, accourût en foule chez elle, & y fît regner l'abondance. Je vous ai acheté moi-même tout ce qu'il y a de plus superbe en robes, nous dit-elle; que vous soyiez, je vous prie, toujours parées, & d'une complaisance étudiée: je vous donnerai un autre jour quelques leçons essentielles sur ce sujet; pour le présent, retournez dans votre appartement, j'ai des arrangemens à prendre, afin que ma maison change de face, & qu'elle soit mieux ornée. J'ai été bien-aïse de vous faire part de mes desseins, afin de vous faire connoître que je vous aime, que je n'ai rien de caché pour vous, & que je vous regarde comme si vous étiez mes propres enfans.

*Daripella*, qui étoit vive & qui aimoit

moit la nouveauté, me parut fort aise de ce changement : pour moi, je ne m'en rejouis ni ne m'en affligeai. Je continuai jusqu'au jour que le Jeu fut ouvert, mon train de vie ordinaire ; j'aimois à m'occuper, & cela suffisoit pour me faire passer des jours tranquilles & se-reins.

Je commençois à me persuader que ma Cousine avoit pris son parti sur le changement de son Amant, & que *Sanistiva*, qui ne trouvoit aucun moyen de m'aborder, se désistoit de ses poursuites : il y avoit déjà plus d'une semaine que rien ne m'avoit donné lieu de présumer que je me trompois, lorsqu'un soir, en entrant dans ma chambre, je trouvai ma Cousine qui y pleuroit (a) amèrement. Je ne suis pas née méchante ; je m'approchai d'elle avec émotion, & je lui demandai ce qui pouvoit occasionner l'état où je la trouvois ? Elle se jetta à ce discours à mes pieds, & me dit qu'elle étoit la plus malheureuse (b) personne de la

(a) 580. Faveur.

(b) 581. Faveur.



la terre & la plus coupable envers moi. Je ne voulus pas l'écouter qu'elle ne se relevât, & je lui pardonnai de bon cœur les tours qu'elle avoit voulu me jouer. Il me suffisoit qu'elle me les avouât, & qu'elle me marquât le repentir qu'elle en avoit. Elle m'apprit tout ce que je sçavois aussi-bien qu'elle, avec une franchise qui me prouva combien elle en étoit touchée : je lui fis à mon tour, l'aveu de la manière dont j'en avois été instruite, & je lui promis que je ne m'en ressentirois jamais.

Elle parut comblée du retour de mon amitié, & m'instruisit de la cause de sa douleur. Elle aimoit plus que jamais *Sanistinva* : elle avoit fait toutes (a) choses au monde pour le rappeler à elle, mais inutilement ; afin même d'avoir lieu de s'expliquer plus à l'aise avec lui, elle lui avoit menagé un rendez-vous (b) pendant la nuit, & après mille re-  
pro-

(a) 582. Faveur.

(b) 583. Faveur.

proches sensibles & tendres, elle lui avoit offert un pardon général de son infidélité, pourvû qu'il reprît les chaînes qu'il avoit brisées. Rien n'avoit pu le toucher; il avoit poussé la cruauté jusqu'à lui dire qu'il n'aimeroit jamais que moi: quel aveu pour une Femme qui aime avec emportement! Elle s'étoit répandue (a) d'abord en reproches & en injures, ensuite (b) radoucie, elle avoit été jusqu'aux prières (c); en un mot, jamais une Vierge ne s'est tant humiliée. (d) L'Ingrat avoit été inébranlable; & pour lui ôter tout lieu d'espérer, lui avoit signifié résolument, qu'il ne la reverroit jamais, à moins qu'elle ne lui accordât une grace, qu'il pensoit bien qu'elle ne devoit jamais lui accorder. Elle avoit voulu savoir la nature de ce plaisir; mais il avoit remis au lendemain à la lui expliquer. C'étoit cette terrible grace dont elle venoit d'être instruite, qui

(a) 584. Faveur.

(b) 585. Faveur.

(c) 586. Faveur.

(d) 587. Faveur.

qui la mettoit au désespoir, (a) & qui la pénétoit (b) de douleur.

Le cruel *Sanistinva*, qui connoissoit l'empire qu'il avoit sur le cœur trop foible de la tendre *Daripella*, en usoit avec une tyrannie qui n'a peut-être pas d'exemple : il exigeoit qu'elle devînt sa Confidente, & qu'elle fît tous ses efforts pour me porter à être sensible à son amour ; à ce prix le Perfide lui promettoit de continuer à la voir, & de suppléer par une amitié vive, à l'amour qu'il ne pouvoit plus ressentir pour elle. Il ajoutoit un égard bien adroit : Peut-être, disoit-il dans sa lettre, que cet effort généreux me fera reprendre les fers que le caprice m'a fait quitter : que dis-je ? Je ne doute pas, si vous parvenez à me faire aimer, que devenu heureux par vos soins, ce même caprice qui m'a fait changer, ne me rende un amour que je vous dois, & que méritent assurément vos charmes. Voilà comme le Monstre s'expliquoit.

Après

(a) 588. Faveur.

(b) 589. Faveur.

Après des traits auffi positifs de la mauvaife foi des Hommes , une Vierge qui fçait penser , doit-elle jamais ofer en écouter aucun ?

*Urgocenie* prononça ces mots avec une telle fierté , & une averfion fi bien exprimée , que le Roi en trembla. Il fut à la veille de fe lever , bien perfuadé , après tout ce qu'il avoit déjà entendu de l'Histoire de cette belle Fille , qu'elle étoit le Phénix de fon fexe , & que fon premier Ministre avoit eu raifon de foutenir , qu'il trouveroit des Femmes dignes de fa vénération. Il fe retint cependant ; le charme d'être auprès d'une perfonne auffi adorable , la douceur de fa voix , le plaifir d'apprendre jufqu'aux moindres circonftances de fa vie , l'arrêterent : il prêta en foupirant une nouvelle attention.

Je me fervis de toute la perfuafion dont j'étois capable , continua *Urgocenie* , pour faire penser *Daripella* comme elle devoit ; elle m'avoua qu'il falloit , ou mourir ou rappeler (a) un Infidèle qu'elle aimoit (b)

plus

(a) 590. Faveur.

(b) 591. Faveur.

plus que jamais. Je la plaignis; c'est tout ce que je pus faire. Elle tenta à me porter à feindre avec *Sanistiva*, afin que son Amant jugeât de la grandeur de son amour, par (a) l'excès de sa complaisance. Je ne pus me résoudre à lui donner cette preuve de mon amitié; je la trouvois trop délicate, & elle pouvoit avoir des suites auxquelles je ne voulois pas m'exposer.

Mais que ne fait pas la persévérance & la pitié? Ma Cousine (b) versant de pleurs les jours suivans, & me toucha d'une telle compassion, que je lui promis de faire ce qui dépendroit de moi. Ce n'étoit pas grand' chose; je me contrains difficilement, mais ma condescendance lui suffit pour calmer le ennui: elle me parut si reconnoissante & si soulagée, que je ne pus me reprocher d'y avoir donné lieu.

La veille du jour qu'on devoit ouvrir le Jeu chez ma Tante, *Daripella* vint me trouver avec une  
joye

(a) 592. Faveur.

(b) 593. Faveur.

joye dont il me fut impossible de conjecturer la raison : Ah ! ma Cousine , me dit-elle en entrant , que viens-je d'apprendre ? *Sanistinva* vient d'hériter d'un Oncle , qui le rend le Particulier le plus à son aise du Royaume ; il vient de m'en faire part , j'en suis comblée ; il est en situation de paroître par-tout ; jugez s'il manquera de venir jouer tous les jours ici. Je vais avoir la douceur (a) de le voir ; vous le dirai-je même ? depuis que je lui ai appris que je vous avois tant dit de choses avantageuses de lui que vous paroissiez changée à son égard , il m'a dit les choses les plus flatteuses & les plus obligeantes : vous m'en voyez (b) comblée. Ah ! ma Cousine , ma Cousine , qu'est-ce que c'est que l'amour ! Un rien de sa part vous accable ; un rien de favorable vous fait jouir du bonheur le plus doux.

Je ne pus m'empêcher de rougir de la vivacité d'aussi blâmables transports. Ma Cousine qui s'en aperçut,

(a) 594. Faveur.

(b) 595. Faveur.



cut, m'en demanda mille pardons : Ayez pitié de moi, me disoit-elle souvent; je sçais que je suis folle à l'excès, (a) mais c'est un mal incurable, & qui est plus fort que moi. Si vous refusez de compâtrir aux tourmens que j'endure, (b) parlez, ô sage *Urgocenie*; je m'abandonnerai à la fureur (c) & au désespoir, & vous ferez par ma mort délivrée d'une Amie qui ne vous déplaît que parce qu'elle est obsédée le plus cruellement.

De semblables discours me cau-  
soient une pitié qui me touchoit  
jusqu'au vif: la fin de tous nos en-  
tretiens se terminoit par mêler mes  
pleurs avec les siens. J'espérai que  
la dissipation occasionnée par le grand  
monde qui alloit aborder à la mai-  
son, distrairoit ces noires idées,  
& que les douceurs de quelque Ca-  
valier moins cruel que *Sanistinva*,  
feroient finir un égarement si mar-  
qué. Moi, qui haïssois le monde,  
je souhaitai de le voir, dans l'espé-  
rance

(a) 596. Faveur.

(b) 597. Faveur.

(c) 598. Faveur.

rance qu'il me délivreroit d'un rôle que j'avois promis de jouer, & que j'augurois qui me coûteroit beaucoup.

Le Jeu fut ouvert par un Concert superbe, où tout ce qu'il y avoit de plus habile brilla; il fut suivi d'un souper le plus délicat. La compagnie, tant les Hommes que les Femmes, étoit choisie & de la première distinction.

Je remarquai avec plaisir, que ce grand fracas dissipa la mélancolie de ma Cousine; le plaisir qu'elle eut à s'entendre louer d'une Jeunesse vive & semillante, lui donna une certaine satisfaction dans la physionomie dont je tirai un heureux augure. En effet, je trouvai, comme tout le monde, ma Cousine adorable. Je ne l'avois jamais vûe parée; elle étoit droite comme un cedre; elle a de grands yeux bleus, & un tein d'une blancheur & d'une finesse admirables. Sa gorge, ses bras, sembloient avoir été moulez par l'amour; une main d'une petitesse charmante qui enchante & séduit. J'examinois toutes les beautés les  
unes

unes après les autres, & plus je la trouvois brillante, & plus j'étois surprise de l'infidélité de son volage Amant.

Il n'arriva qu'à la fin du Souper. Je le trouvai moins aimable que je ne l'avois cru, & cela parce que *Daripella* m'en avoit fait un portrait trop séduisant. Il entra de bonne grace, & fut parfaitement reçu de tout le monde, & particulièrement des Femmes. Ma Tante se distingua de toutes par la faveur qu'elle lui fit de se pencher vers lui, & de lui faire baiser (a) sa flasque gorge: j'en fus extrêmement surprise, je ne la croyois pas aussi polie; mais depuis quelque tems elle voyoit le grand monde. La réflexion fit cesser mon étonnement.

*Sanistinva* me parut triste; il sembloit chercher des yeux quelque chose. J'observois ses regards, dans l'espérance que tombant sur ma belle Cousine, il rougiroit en la voyant si adorable, de lui avoir été infidèle. Il ne l'avoit peut-être jamais

vû

(a) 599. Faveur.

vû parée; l'ajustement fait souvent beaucoup. Ma curiosité fut satisfaite: ses yeux se tournèrent sur *Daripella*; ils parurent surpris, & cette surprise fut suivie d'un sourire, j'en augurai bien. Je m'étois mise exprès à l'autre bout de la table, afin de ne point distraire l'attention que je me persuadois qu'il avoit pour elle; en effet, elle fut grande, il ne pouvoit se laisser de la considérer.

Ma Tante, qui étoit la plus grande jaseuse du monde, causoit perpétuellement; elle faisoit le panegyrique de ses plats, & vouloit que les Conviez se recriassent sans cesse sur l'excellence de tous les mets qu'ils offroient. On se tuoit par complaisance d'élever jusqu'au ciel sa magnificence & sa profusion: cela la mettoit de la meilleure humeur du monde. Je ne disois mot, & j'examinois tout.

*Sanistinva* parcourut toutes les Femmes, ne s'arrêta sur aucune, & m'honora enfin de ses regards. Je m'y étois attenduë, & dans la crainte qu'il ne les arrêtât trop long-tems  
sur

sur moi, prévenue du goût que j'en avois malheureusement inspiré, & que trop d'attention de sa part ne fût peine à la malheureuse *Daripella*, je fronçai le sourcil, tâchai de me rendre louche, tournai un peu la bouche de côté, & fis tout ce qu'il me fut possible pour me rendre désagréable. Cet artifice me réussit à ce qu'il me parut. *Sanistinva* s'approcha de l'oreille d'un Seigneur qui étoit à ses côtes, & lui demanda qui j'étois? L'autre lui rit au nez, & satisfit sans doute à sa curiosité. L'Amant de ma Cousine rejeta une seconde fois les yeux sur moi, & me fixa plus que jamais. *Daripella*, qui observoit son Infidèle, me regarda de même, & jugeant au ton de ma physionomie de mon dessein, & me trouvant l'air risible & bouffon, comme elle me l'avoua bientôt, son humeur naturellement enjouée reprit le dessus; elle éclata de rire, & le fit avec un si grand excès, que tout le monde en fut embarrassé. Chacun s'examina en particulier, par la crainte d'avoir donné lieu à cette boutade. Pour moi, qui me

contrefaisois avec peine, & qui jugeai de mon ridicule par les ris immoderés de ma Cousine, je ne pus m'empêcher de l'imiter, & d'en rire aussi de tout mon cœur. Qu'on juge de l'inquiétude que ce nouvel incident causa. A force d'examiner ce qui pouvoit y avoir donné lieu, on arrêta les yeux sur un Barbon, dont la chevelure ébouriffée menaçoit le plafond. Chacun se persuada que c'étoit-là l'objet du rire, & le trouvant par réflexion plaisant, on fit chœur à ce rire, & il dura si longtemps, qu'il devint à la fin à charge & ennuieux.

Je ne parlerai point de la colère du Vieillard : cela me meneroit trop loin ; d'ailleurs cet événement n'a aucun rapport à mon histoire. Il me suffira de dire qu'il se leva de table, traita ma Tante de vieille Catacreze, & sortit en jurant de ne pas revenir avant le lendemain.

*Sanistiva*, qui avoit surpris le ton de ma physionomie ordinaire, pensa bien que j'avois eu mes raisons pour m'offrir à ses regards sur ce ton désagréable ; il s'en prit à ma malheureuse



reuse Cousine, & je m'apperçus au sortir de table, qu'il lui en faisoit de fort aigres reproches. A l'égard de ma Cousine, je remarquai par les gestes qu'elle s'excusoit (a) le plus sincèrement du monde: j'avois une pitié extrême de sa foiblesse.

On passa dans un appartement destiné pour le Jeu. *Sanistinva*, qui vouloit donner bonne opinion de lui, & se rendre nécessaire à ma Tante, joua le plus noblement du monde: mais son dessein ne lui réussit que trop bien; la bonne *Negoclé* le prit dans une si grande affection, qu'elle ne lui laissa pas un moment de liberté; elle avoit toujours quelque chose à lui dire, le traitoit de bel Enfant & de Mignon. Quoique je ne fusse pas fâchée de l'embarras du Jeune-homme, & qu'il me divertît beaucoup, je ne pouvois m'empêcher de rougir des complaisances de ma Tante; aussi les pouffoit-elle à l'excès. Elle lui mettoit (b) sans cesse des pruneaux dans la bouche,

(a) 600. Faveur.

(b) 601. Faveur.

che; il n'étoit pas difficile de concevoir que ces attentions polies le peinoient extrêmement.

La partie fut belle; ce n'étoit pas sans raison que ma Parente étoit de bonne humeur, elle y gagna beaucoup. Pendant qu'on jouoit, deux pontes qui m'avoient trouvée fort à leur gré, me disoient mille douceurs. Malgré cette politesse attirante qui m'avoit été tant recommandée, j'étois de fort mauvaise humeur, & je répondois très-mal à ce que ma Tante attendoit de moi, & à toutes les fleurettes dont on m'honoroit impitoyablement. *Negoclé*, qui s'apperçut des empressements qu'on avoit pour moi & de la froideur avec laquelle j'en ufois avec ceux qui m'obsédoient, se leva, & me dit de prendre garde à être plus complaisante aux bontez dont on me distinguoit; ensuite elle se tourna vers les jeunes gens, leur fit beaucoup d'excuses de ma décence, qu'elle avoit la bonté de nommer stupidité & pour la reparer en quelque sorte elle leur fit entendre que je n'avois jamais vu le monde, mais qu'el-

qu'elle ne tarderoit pas à m'instruire, & que dans peu elle me mettroit sur un ton dont ils seroient plus contents.

*Sanistiva* profita de ce moment pour venir grossir le nombre de mes adorateurs ; en faveur de ma Cousine je le reçus mieux que les autres , mais ce qu'il y eut de charmant , c'est que cette admirable Fille m'en fit des reproches un moment après. La jalousie lui avoit fait oublier les prières qu'elle m'avoit faites de bien traiter son Amant. Je haussai les épaules à son discours, & pour ne me plus mettre dans le cas d'en essuyer de semblables, je me levai, & ne voulus plus rien écouter.

Le Jeu fini, j'eus à essuyer une scene bien désagréable : ma Tante monta dans ma chambre, & me fit, devant ma Cousine, une cruelle mercuriale sur mes réserves, qu'elle traitoit d'impertinences ; il fallut, pour avoir la paix, que je lui promisse d'être plus docile à ses volontez. . . . Eh ! lui tintes-vous parole ? interrompit le Roi avec un air in-

inquiet. Vous l'apprendrez dans un moment, reprit *Urgocenie*, surprise de cette question; mais je désire qu'on me laisse achever, & qu'on ne m'interrompe plus.

Ces mots furent prononcez avec une si noble fierté, que le Roi conçut que cette belle-Fille n'étoit pas accoutumée à plier. Il se tut, & lui prêta une nouvelle attention.

Le lendemain la partie fut encore plus belle que la veille; ma Cousine & moi vivmes de moment à autre augmenter le nombre de nos admirateurs: je remarquai avec une sorte de plaisir, qu'elle étoit moins inquiète de *Sanistinva* que le jour précédent: elle écoutoit ce qu'on lui disoit, & j'augurai que son désespoir s'évanouiroit peu-à-peu: mes conjectures furent justes. Quatre ou cinq jours après elle se laissa toucher par un Cavalier fort aimable; je lui en fis mon compliment, & elle le reçut avec un air assez badin, pour me persuader qu'il ne lui étoit point désagréable. Elle me dit, que le dépit pouvoit bien être la cause de son changement; qu'el-

qu'elle alloit tâcher d'oublier entièrement le perfide *Sanistinva*, & que comme elle commençoit à s'en moins foucier, elle me rendoit ma parole, afin que j'en pusse user avec lui comme il me plairoit.

J'admirai dans ce discours le caprice des Femmes. Je profitai de la liberté qui m'étoit rendue, & je traitai *Sanistinva* avec la dernière rigueur. Il m'en parut outré; je lus dans son dépit la grandeur de sa passion; mais loin que cette observation lui fût favorable, elle ne fit que me confirmer dans la résolution où j'étois, de ne répondre jamais à aucun de ses discours.

Afin même de m'en débarrasser tout-à-fait, j'affectai des distinctions pour ses rivaux qui le désespérèrent. Il en donna des preuves bien réelles: il se battit le lendemain contre un de ceux qu'il crut le mieux traité. Cette affaire fit un si grand bruit, que la Cour s'étant informée de ce qui y avoit donné lieu, ma Tante fut priée de cesser son jeu, & de s'observer de manière qu'on n'en-  
ten-

tendît jamais parler de pareils accidens. Elle en fut au désespoir, & fit tout ce qu'elle put pour faire révoquer un ordre si cruel; mais ce fut envain. Ayant appris que j'en étois la cause innocente, elle me traita avec tant de rigueur, que s'il m'avoit été permis décemment de m'enfuir de chez elle, j'aurois pris ce parti indubitablement.

Ma Cousine s'embarassa peu de ce qui étoit arrivé. Le Jeune-homme dont elle avoit fait la conquête, la voyoit tous les jours; elle triomphoit de plusieurs côtez. *Sanistinva*, qui croyoit avoir ses raisons pour la regagner, paroissoit aussi vouloir lui plaire & mériter son pardon. *Daripella*, qui crut que ce changement procedoit de la jalousie, pensa qu'elle devoit affecter le plus long-tems qu'il lui seroit possible de lui en donner. Pour cet effet elle continuoit à avoir toutes les distinctions possibles pour le Rival prétendu. Ma Tante, qui voyoit toutes ces choses, s'en amusoit. Elle avoit pris du goût pour le jeune *Sanistinva*; & comme il étoit depuis le matin jusqu'au



qu'au soir chez elle, & qu'il étoit com-  
plaisant & poli, elle se consolait de  
la perte de son jeu, par le plaisir  
de le voir. Ma Cousine devint  
bientôt après sa favorite & sa confi-  
dente; leurs humeurs sympathisoient:  
pour moi, qui pensois bien différem-  
ment, & que ce train de vie fâchoit  
beaucoup, je fus regardée de ma  
Tante & de ma Cousine, comme  
une personne dont le caractère étoit  
dangereux, & dont on ne pouvoit  
trop se défier. Pour *Sanistinva* &  
le nouvel Amant de *Daripella*; il  
n'en fut pas de même; ils avoient l'un  
& l'autre leurs desseins; ils dissimu-  
loient, mais ils étoient trop vifs pour  
se contraindre long-tems.

Le nouvel Amant de ma Cousine se  
nommoit *Cousurtoc*; il étoit grand &  
bien fait; il s'étoit distingué dans sa pre-  
mière jeunesse à l'armée, & sa valeur,  
jointe à sa naissance, en faisoit un hom-  
me que tout le monde considéroit.  
J'en faisois beaucoup plus de cas  
que de *Sanistinva*, & cela parce que  
je ne me connoissois pas en hommes, &  
qu'il avoit l'air circonspect & prudent;  
qu'il parloit peu, & qu'il n'affectoit  
point ces airs d'étourderie, dont presque  
tous

tous les jeunes gens se décorent comme d'une qualité essentielle , & dont il seroit nécessaire de se piquer : d'ailleurs il avoit paru qu'il s'étoit déclaré en faveur de *Daripella*. Cette conduite ne me le rendoit point suspect ; & lorsque les occasions s'offroient , je ne refusois point son entretien. Il avoit beaucoup d'esprit ; & comme on me rendoit la vie fort dure , & qu'il compâtissoit en apparence à mes peines , je me trouvois agréablement distraite par son entretien.

Un jour que ma Tante m'avoit querellée avec beaucoup plus d'aigreur qu'à l'ordinaire , & que je pleurois amèrement , *Consurtoc* , qui avoit été témoin de la manière dont j'avois été traitée , vint me trouver un moment après dans le cabinet de ma Tante où je m'étois retirée , & me dit tout ce qui pouvoit contribuer à me consoler. Je fus sensible à son attention , & je l'en remerciai avec assez de bonté. Souffrez , me dit-il , belle *Urgocénie* , en se jettant à mes pieds , que je profite d'un moment précieux que j'attens depuis long-tems ; votre Tante & voir

votre Cousine viennent de sortir ;  
 j'ai des secrets de la dernière conséquence à vous apprendre. Je vous aime depuis le premier moment où je vous ai vûë ; je vous suis tout dévoué : ce discours vous surprend , & paroît vous irriter ; je le lis dans vos yeux. J'avois résolu de vous cacher long-tems ce secret , mais il est tems de me déclarer. L'on vous maltraite trop cruellement , pour que tôt ou tard je ne prenne votre parti , de manière à me faire éloigner d'ici pour jamais. Souffrez , avant que ce malheur m'arrive , que vous en appreniez la cause , & pardonnez à ma dissimulation. J'ai été obligé de feindre d'aimer *Daripella* , afin de me procurer la douceur de vous voir ; j'ai tenté plusieurs fois d'adoucir vos peines ; je vois avec douleur qu'on s'est uni pour vous rendre malheureuse : je me déclare , je le repète , ô belle *Urgocenie* , parce qu'il est tems pour vos intérêts de me déclarer. On conspire contre votre repos : votre Cousine , jalouse de votre beauté , profite de l'empire qu'elle a sur l'esprit de votre Tante , pour  
 vous

vous faire enfermer dans une maison de Prêtresses pour le reste de vos jours. On a écrit à votre Pere; on le prévient; on lui mande des choses . . . . . Dispensez-moi de vous les répéter. J'ai diffimulé, pour être en état de vous servir; ordonnez, je vous suis consacré; je puis anéantir ces trames odieuses: il ne faut qu'un mot de votre bouche pour décider de votre sort & du mien.

Ce discours, auquel je n'étois point préparée, me jetta dans une surprise extrême; je me levai: Tous les hommes sont des imposteurs, m'écriai-je, & j'aime mieux essuyer toutes les cruautés qu'on me prépare, que de jamais les écouter. Laissez-moi, Seigneur, en proie à mes malheurs; il ne vous serviroit de rien de prétendre à mon cœur; je suis dans la résolution de le garder toute ma vie: du reste, je suis sensible, comme je le dois, à vos attentions, & je ne puis mieux les reconnoître qu'en vous déclarant avec toute la sincérité dont je me pique, que tous les pas que vous feriez pour me faire changer de résolution, seroient inutiles, & ne pourroient

roient tout au plus que vous porter à regretter de les avoir fait pour une Ingrate, qui ne répondra jamais à vos désirs.

Je ne voulus pas attendre la réponse de *Confurtoc*; je me sauvai; dans ma chambre, & dès que j'y fus je m'y enfermai. Le Jeune-homme me suivit, & avec les discours les plus séduisans, il tâchoit de m'adoucir & de m'engager à l'écouter encore quelques momens. Il continua ses instances afin que je lui ouvrisse ma porte; je fus sourde à sa voix; & las sans doute de mon opiniâtreté, il cessa enfin de me persécuter.

Je sortois d'un danger pour entrer dans un autre; je m'étois mise à écrire dès que je m'étois cru seule: je le faisois à mon Pere, à qui je demandois, avec tout le respect que je lui dois, qu'il lui plût de me mettre dans une maison de Vestales, jusqu'à ce que je pusse avoir la douceur de me trouver près de lui. Je tâchois de le prévenir contre tout ce qu'on pouvoit lui écrire contre moi, en lui rendant un compte naturel & vrai

vrai de la situation où je me trouvois, & de la conduite de ma Tante, qu'il ignoroit sans doute, & qui depuis quelque tems se dérangeoit à l'excès. J'étois profondément occupée de cette Lettre, lorsqu'il me sembla que j'entendois du bruit dans ma chambre; je crus d'abord que c'étoit *Cousfuroc* qui revenoit à la charge me prier de l'écouter, & je tournai la tête vers la porte: mais quel fut mon effroi! *Sanistinva* sortoit de la ruelle de mon lit, & venoit à moi sur la pointe de ses pieds. Je pensai m'évanouir de frayeur; je me laissai retomber sur mon siège, & il eut tout le tems de m'expliquer qu'il m'adoroit toujours, & que s'il avoit feint de vouloir plaire encore à *Daripella*, il y avoit été obligé pour jouir du plaisir de me voir.

Pendant qu'il exaltoit la grandeur de sa passion, je me remis de mon étonnement; je me levai, en lui ordonnant impérieusement de se taire & de sortir sur le champ de ma chambre. Loin que ma fierté lui imposât, il me dit, que puisqu'il avoit trouvé le moment favorable, il vou-

loit



loit absolument en profiter : Quand il m'en devoit coûter la vie, s'écria-t-il, & que le supplice m'attendroit en sortant d'ici, je ne m'éloignerais point que vous ne m'ayiez traité plus favorablement. Je tremblai à ce discours; je lus dans ses yeux, & je prévis sa rage. Je me mis à crier de toutes mes forces, en lui disant qu'il m'arracherait plutôt la vie que de m'obliger à m'adoucir en sa faveur.

Il fut heureux pour moi que *Coufartoc* ne fût point encore retiré; il s'étoit caché près de ma chambre, dans l'espérance que je ressortirois bientôt de mon appartement, & qu'il ferait encore de nouveaux efforts pour me persuader. Au premier cri il fut à ma porte, & malgré tous les efforts que faisoit *Sanistiva* pour l'empêcher de la forcer, il la jeta en bas. Le bruit que tout cela fit, attira tous les domestiques. Pour comble de malheur, ma Tante & ma Cousine survinrent : j'étois toute en pleurs, & comme une personne qui s'est défendue d'une violence; je voulus

parler, & leur apprendre ce qui s'étoit passé; mais quel fut mon désespoir ! Le traître de *Sanistiva* ne me laissa pas le tems de me justifier. Au désespoir d'avoir manqué son coup, le lâche eut la bassesse de dire à ma Tante, que s'étant apperçu que je voyois de bon œil depuis quelque tems *Confurtoc*, il avoit cru devoir, à cause de l'intérêt qu'il prenoit à l'honneur de la maison, observer si l'intelligence dont il parloit ne pouvoit pas avoir des suites désagréables; que pour cet effet il nous avoit guettez l'un & l'autre, après que ma Tante & ma Cousine étoient parties, se doutant bien que je profiterois de cette occasion pour entretenir mon Amant: qu'en effet je m'étois retirée dans ma chambre; que *Confurtoc* m'y avoit suivi; qu'il étoit venu y écouter, & qu'ayant entendu des cris que je jettois, comme si on m'eût fait violence, il avoit jetté la porte en bas, afin de m'arracher au malheur qui me menaçoit. Le Traître, après cette monstrueuse rélation, dit à ma Tante en lui présentant les mains: Au moins que votre colere ne tombe pas sur *Urgo-*  
ce-

cenie ; je suis très-persuadé de son innocence ; c'est une jeune personne, qui tout au plus avoit de la bonne volonté pour le Séducteur, & qui ne se persuadoit pas qu'il fût capable de porter les choses à cet excès. Ce dernier trait du plus scélérat de tous les hommes, me fit frémir jusqu'au fond de l'ame. *Confurtoc* en fut lui-même si surpris, qu'il en étoit devenu comme un Terme. Ma Tante rouloit les yeux de fureur ; ma Cousine la regardoit malignement, & les Esclaves, armés de bâtons, de fourches & d'autres instrumens, n'attendoient qu'un ordre de leur Maîtresse, pour faire tomber leurs coups sur le criminel qui leur seroit abandonné.

Il y a des situations dans la vie qui étonnent tellement, que l'homme le plus intrépide & le plus philosophe ressemble au plus lâche & au plus stupide : *Confurtoc* se trouva dans ce cas. La noirceur de la trahison le rendit muet. Ma Tante, qui se persuada que le silence qu'il gardoit, aussi bien que moi, étoit l'aveu tacite du crime, ordonna à *Confurtoc* de sortir

tir de chez elle, de garder un silence profond sur ce qui venoit de se passer, & de ne remettre jamais les pieds dans aucun endroit où elle pourroit se trouver, en lui jurant avec un serment qui me fit frémir, que s'il n'obéissoit pas exactement à ces ordres, elle le feroit repentir d'avoir été assez scélérat pour oser se jouer à une personne de sa qualité.

Ce discours fit changer la scène. *Confurtoc*, qui avoit enfin repris l'usage de ses sens, se transporta de fureur : Quoi ! l'on me prend ici, s'écria-t-il avec une voix qui fit trembler la maison, pour un Suborneur, un monstre & un scélérat ! Quoi ! je souffrirai qu'un lâche triomphe, & qu'il ose me braver ! En achevant ces mots il tira son sabre, & fondit sur *Sanistinva*. Les scélérats sont ordinairement poltrons ; *Sanistinva* ne l'étoit pas : il reçut son ennemi en brave homme ; son sens froid lui fit parer les coups, & donna le tems aux Esclaves de se jeter sur *Confurtoc* : on le désarma ; on l'assomma de coups, & après l'avoir mis hors  
d'é-

d'état de pouvoir nuire à personne, on le transporta dans la rue, avec menace que s'il étoit assez hardi pour oser tenter la moindre violence, on lui arracheroit une vie dont il n'étoit pas digne de jouir.

Me voilà donc abandonnée au pouvoir de mes ennemis, convaincue d'une faute que je n'avois pas faite, & déshonorée publiquement devant un domestique nombreux : que pouvois-je attendre alors de ma destinée ? Tout ce qui m'arriva. J'eus beau vouloir me justifier, & rapporter les choses telles qu'elles étoient arrivées, rien ne me réussit. Ma scélérate de Cousine, qui étoit plus irritée que jamais, dans la confiance où elle étoit, que je lui avois encore enlevé son nouvel Amant, fut la première à se déchaîner contre moi. *Sanistinva*, qui pensa bien qu'après ce qui venoit de se passer, il n'avoit rien à espérer de moi, prit une route nouvelle pour m'obliger à répondre à ses désirs ; il se ligua avec ma Tante & avec *Daripella*. Pour augmenter de plus en plus mes humiliations, on me renferma dans

une chambre, & on prenoit le cruel plaisir de venir plusieurs fois par jour, pour me reprocher une honte que je n'avois pas. Mon innocence & ma Religion me soutinrent dans ces traverses cruelles; je pris le parti d'offrir au Ciel mes malheurs, & au lieu de me laisser mourir, comme toute autre auroit fait à ma place, je crus devoir vivre au contraire, afin de laisser au Ciel & au tems à me laver de l'affront horrible dont on m'avoit couvert si injustement.

Il y avoit déjà trois mois que je vivois dans ces douleurs, sans que jusques-là le Ciel semblât touché des pleurs que je versois continuellement, lorsqu'on vint au point du jour m'avertir de descendre. Je tressaillis, sans en sçavoir la raison; je crus d'abord qu'on alloit m'enlever & me mettre dans une maison de Prêtresses, & j'en fus consolée : je ne pouvois pas assurément être pis que chez ma Tante ; je descendis avec cette idée.

Mais quelle fut ma surprise ! Ma Tante, ma Cousine, toute la maison étoient en pleurs : j'en demandai  
avec



avec empressement la cause. On m'apprit, avec les sanglots les plus pitoyables, l'ordre rigoureux du Roi, qui proscrivoit toutes les Femmes du Royaume, & qui les obligeoit de se rendre dans une Ville qu'on avoit fait bâtir exprès pour les sequestrer de la société des hommes. Ma Cousine jettoit les hauts cris; il n'y avoit que ma Tante qui paroissoit plus tranquille : je n'en pouvois démêler la raison, mais je ne tardai pas à l'apprendre, & à me persuader que lorsqu'une fois on a tant fait de faire un pas vers le désordre, il est bien difficile de s'en pouvoir tirer.

Tout ce qui m'affligea dans cette conjoncture, fut de me voir obligée de suivre des Parentes que j'avois tant lieu de craindre & de hair. Je partis avec ces réflexions. Je fus assez surprise pendant la route, de la conduite qu'on tint à mon égard. On ne me dit que des choses obligeantes; on ne me parla point du passé; je ne sçavois que conjecturer d'une aménité si peu attendüe, après la manière cruelle

dont on m'avoit traitée jusques-là.

Nous étions huit dans la voiture, ma Tante, ma Cousine, une Femme qui se voiloit, quatre Esclaves & moi. Il faisoit encore si sombre, que je ne démêlai les objets qu'une heure après; mes yeux étoient toujours fixés sur cette Fille qui se cachoit si soigneusement. Elle ne parloit pas; ma curiosité me faisoit désirer ardemment de sçavoir qui elle étoit, mais mes efforts furent vains: je ne l'appris que lorsque nous fumes à *Lodeorbarli*. Il y avoit des Officiers à la porte qui enregistroient toutes celles qui entroient, & qu'ils faisoient signer sur leur registre. Les précautions étoient exactes: il n'étoit pas possible en apparence de pouvoir en donner à garder: cela arriva cependant, comme on le verra dans un moment.

La qualité de Sœur du premier Ministre étoit trop grande, pour que ma Tante fût méconnuë en se nommant; elle déclara trois Nièces à l'Officier, qui les inscrivit sur son registre avec beaucoup de respect. Cette déclaration me surprit; je sçavois

vois bien qu'elle n'en avoit que deux. Après cette cérémonie, il nous fit passer dans une salle, & nous demanda à chacune en particulier, si nous nous connoissions, & s'il étoit vrai que nous fûssions parentes ? Ma Tante, qui ignoroit qu'on dût nous faire cette question, ne m'avoit pas prévenuë : elle pensa être la dupe de son artifice. Mais lui ayant entendu déclarer trois Nièces, & me persuadant qu'elle avoit eu ses raisons pour le faire, je répondis heureusement dans cet esprit. Comme cette question n'étoit que pour la forme, on ne m'en demanda pas davantage, & ce fut un surcroît de bonheur pour *Negoclé*.

Mais quelle fut ma surprise, en reconnoissant dans la personne voilée dont j'ai parlé, que ma Tante avoit déclarée pour Nièce ; quel fut, dis-je, mon étonnement lorsqu'on lui fit lever son voile, de trouver dans ses traits, ceux du scélérat *Sannistinva* ! Je fus si effrayée à cette apparition, & si scandalisée de me voir encore à la veille de vivre avec ce monstre, que j'ouvris la bouche

pour le declarer. Mais ma Tante qui s'en apperçut, me pressa la main, & me dit à l'oreille de me contem-  
 nir. Nonobstant cette priere j'allois parler : heureusement pour le perfide *Sanistinva*, d'autres gens vinrent nous prendre & nous conduire dans les logemens qui nous étoient destinez. Ma Tante *Negoclé*, qui avoit ses raisons pour me garder, supplia l'Officier commis à nous separer, de permettre que ses Nieces restassent avec elle jusqu'à nouvel ordre. Le respect qu'on avoit pour la Sœur du premier Ministre, fit qu'on lui accorda sa priere jusqu'à ce qu'on en eût parlé au Roi ; & ce Prince, qui dans le fond est d'une bonté extrême, voulut bien, malgré son propre reglement qui s'opposoit à cette grace, ne lui point faire ce chagrin.

*Tanitbudan* se contint à peine dans ce moment. Il apprenoit qu'il y avoit un homme à *Lodeorbarli*, & que ce téméraire étoit un Amant déclaré d'*Urgocenie* ; il en frémit de fureur. Son premier mouvement pensa l'emporter ; il auroit envoyé chercher l'audacieux *Sanistinva*, & l'auroit fait mourir sur le champ,  
 sans

fans une inquiétude naturelle & curieuse qui le retint. Il est en ma puissance, dit-il en lui-même; il ne peut échaper; attendons à le punir comme il le mérite, que nous sçachions le reste de tous ses crimes. Le Roi trembloit qu'*Urgocenie* par des assauts nouveaux, n'eût perdu quelque chose de cette vertu qu'elle avoit annoncée jusques-là; & *Crofelivesgol*, son pere, qui apprenoit cent choses qui n'étoient pas venues à sa connoissance, frémissoit à son tour des dangers qu'avoit couru sa Fille, & écoutoit avec un tremblement universel une histoire dont la fin decidoit de son honneur, & du sort de sa Fille, & de la tranquillité du Royaume.

Ma Tante *Negoclé* me parut si changée à mon égard, & ma Cousine & elle, étoient si attentives à me plaire, que j'en étois humiliée moi-même. La bonté de mon cœur, & des manières si opposées à celles qu'on avoit eu pour moi, me firent bientôt oublier les justes sujets que j'avois de ne pas être contente de leurs procedez. *Sanistinva*, à qui je ne

pouvois me résoudre de pardonner, paroïssoit lui-même humilié, & avoit une retenue si grande, que je perdis l'envie de le perdre, comme je l'avois résolu.

Trois mois se passerent, sans que j'eusse à me plaindre des égards de cet Homme travesti ; mais un jour s'étant jetté à mes genoux, & m'ayant de nouveau déclaré ses sentimens, je m'enfuis en colere vers ma Tante, & je la priai de me faire donner un logement séparé, comme en avoient toutes celles qui étoient à *Lodeorbarli*, en la menaçant de déclarer *Sanistinva*, si elle me refusoit ma priere. Elle me vit si résoluë & si déterminée dans ce moment, qu'elle me flatta beaucoup, en me disant que si j'avois pris mon parti de la quitter, elle alloit dans le moment obtenir ce que je lui demandois, pourvû que je lui jurasse que je ne la decélerois jamais. Comme elle étoit une des premières du Conseil des Vieilles, sa requête lui fut octroyée sur le champ. Avant que de me quitter, elle me renouvela la priere qu'elle m'avoit faite ; je lui pro-



promis tout ce qu'elle voulut, & je me rendis au quartier qui m'avoit été destiné, en conseillant à ma Cousine de se défier du Scelérat qu'elle protégeoit ! Mais à quoi servoient toutes les exhortations que je lui avois fait à ce sujet ? Elle étoit folle de ce Perfide ; & quoiqu'elle sçût qu'il ne la menageoit qu'à cause de l'espoir qu'il conservoit toujours de se faire un jour aimer de moi, elle passoit par dessus tout, dans la crainte d'être privée du frivole plaisir de le voir.

Je me trouvai la plus heureuse personne du monde dans ma retraite ; je m'occupois à travailler, à me promener, ou à causer avec des Compagnes aimables, & dont la façon de penser avoit rapport à la mienne. Il y en avoit une entr'autres qui recherchoit depuis long-tems mon amitié ; elle se nommoit *Noctorie*, étoit douce, complaisante, aimable, & avoit toutes les qualitez pour se faire désirer : je la distinguois de toutes les autres ; c'étoit elle qui avoit ma confiance, & je ne lui

cacheois aucun des mouvemens de mon cœur.

Cette aimable Fille avoit vécu à la Cour avec une Mere qui en sçavoit toutes les anecdotes ; elle m'en amusoit le plus souvent : nous raisonnions presque à toutes nos promenades des grands événemens dont l'Etat avoit été agité, & de l'héroïsme avec lequel le Roi regnant étoit venu à bout de tous les monstres qui avoient combattu contre lui ; *Nocturie* ne finissoit point lorsqu'il étoit question de ce Prince. Elle m'apprit l'histoire de ses amours avec la belle *Necalbolane*, & les chagrins affreux qu'il avoit essuyez à ce sujet ; elle ne pouvoit assez s'étonner de l'aversion qu'il avoit fait paroître depuis pour les Femmes : elle m'assuroit qu'il étoit né pour les aimer, & que le dépit plutôt que le goût, l'avoit porté à les proscrire. Ensuite de ces observations, elle passoit au portrait de ce Prince : elle m'en faisoit un de son caractère le plus séduisant : lorsqu'elle étoit sur cet article, je la voyois rêveuse, & comme une per-

son-

sonne enchantée & prévenue : je lui en faisois la guerre. Eh bien, me dit-elle un jour, j'avouë que j'aime cet aimable Prince ; il n'y a que vous qui le sçait, & celan'ira jamais plus loin : pourquoi faire un mystère de ses sentimens quand on est aimé d'une Amie, au point où je crois l'être de vous ? Je lui répondis, lorsqu'elle m'eut fait cette confidence, qu'il n'étoit pas juste qu'elle aimât toute seule, & que si jamais l'antipathie du Roi pour le Sexe cessoit, & que l'occasion s'offrît de lui apprendre la manière dont elle pensoit pour lui, je trahirois ses secrets, afin de faire rougir ce Prince des peines qu'il avoit occasionnées à une personne aussi aimable & aussi digne d'être estimée.

Un jour que nous étions assises sous un arbre touffu, au bord d'un petit ruisseau qui passoit au travers du jardin, j'entrevis à quelques pas de nous, une jeune Personne qui sembloit soupirer amèrement. Je gage, dis-je à *Noctorie*, que voici quelqu'une de ces filles trop tendres qui se désolent de l'absence d'un

d'un Amant. *Noctorie* tourna les yeux alors, & me dit à l'oreille: Votre conjecture n'est pas éloignée de la vérité; c'est un secret dont je suis instruite: il y a même long-tems que je cherche le moment de vous en faire part; mais vous avez une façon de penser si cruelle pour tout ce qui a rapport aux tendres sentimens, que j'éloigne sans cesse les occasions d'en parler. Je lui répondis qu'elle avoit tort d'avoir cette réserve avec moi; que je m'amusois au contraire de toutes les folies qu'occasionnoit l'amour, & que, pourvû que je n'y entraisse jamais pour rien, je ne m'éloignerois jamais d'en entendre parler. Et c'est justement ce que vous m'annoncez, reprit mon Amie, qui sera cause que vous ne sçauvez point le secret. Eh! pourquoi? interrompis-je avec étonnement. Parce que je ne puis vous ouvrir la bouche à ce sujet, repartit *Noctorie*, que vous n'entriez dans la confidence pour quelque chose. Oh! pour le coup, ajoutai-je, je ne vous entens pas; cela s'appelle irriter la curiosité au dernier point.

point. Je fis ce que je pus, pour que *Noctorie* parlât plus clairement; mais plus je marquai d'impatience pour l'y engager, & plus elle se tint sur la réserve: je m'en fâchai tout debon, & je me levai en lui disant, que puisqu'elle ne me revéloit point ce secret, & qu'elle se défoit de moi, je ne la reverrois de mes jours.

Vous le voulez, *Urgocenie*, reprit-elle; eh bien, je vais vous satisfaire; mais souvenez-vous bien que c'est vous qui l'avez voulu. Après ce préliminaire elle m'apprit, qu'elle avoit un Frere qu'elle aimoit tendrement: vous le connoissez, continua-t-elle, & vous sçavez mieux que personne s'il a mérité le sort cruel dont il est accablé. Ce discours me donna de la curiosité: je ne me souvenois point que j'eusse été en liaison avec aucun homme; mais quand elle m'eut nommé *Confurtac*, je me remis: Quoi! ce Cavalier est votre Frere? dis-je à *Noctorie*; & par quel hazard m'en parlez-vous aujourd'hui pour la première fois? Parce-que je craignois de vous déplaire,  
con-

continua mon Amie , & de vous rappeler un événement qu'il m'a conté cent fois , & que je sçais qui vous a occasionné bien des peines. Je suis obligée à vos attentions , pour-suivis-je , mais je suis assez juste pour ne point confondre les objets. J'ai toujours fort estimé *Confurtoc* , & s'il lui est arrivé quelque aventure qui le rende malheureux , j'en suis fâchée , & j'y prens encore plus de part puisqu'il vous appartient de si près.

Vous me ravissez , reprit la jeune *Noctorie* ; un tel discours me prouve la bonté de votre cœur ; je ne doute pas après cela que vous ne vous affligiez avec moi de ce qui est arrivé à ce malheureux Frere : j'en suis inconsolable , & si vous ne m'aidez à l'arracher au sort affreux qui le menace , vous me verrez mourir à vos pieds de désespoir.

Ce discours m'étonna autant que les larmes de mon Amie me touchèrent : je ne pouvois comprendre à quoi tout cela devoit aboutir. J'embrassai cette aimable Fille , & je lui promis , sans trop sçavoir ce qu'elle



le exigeoit de moi, que tout ce que je pourrois faire pour l'obliger, je m'y prêteroïs avec plaisir. Ces promesses me rassurent, s'écria-t-elle; ce Frere dont je vous parle, veut ou vous voir, ou mourir, il n'y a pas de milieu.

Eh! grand Dieu! repris-je, surprise & alarmée d'un pareil propos, comment pouvez-vous me parler de cette sorte? Quand même je serois fille à me prêter à vos idées, pourriez-vous mettre votre Frere dans le cas de percer jusques dans cette ville? Oubliez-vous que les précautions de notre Souverain sont si bonnes, qu'à moins d'un miracle il n'est pas possible de pénétrer dans ce séjour? L'amour peut tout, interrompit *Noc-torie*; dites un mot, & le miracle est opéré.

Jé regardai fixement mon Amie: Je ne vous entens pas, lui dis-je; se passeroit-il dans cette ville des choses contraires à la soumission qu'on doit au Souverain? Ce que vous me laissez entrevoir me fait frémir. Seriez-vous assez malheureuse pour entrer dans les projets pernicioeux  
que

que forment des rebelles ? Projets contraires aux devoirs de sujets, & qui ne peuvent être suivis que des plus grands malheurs. Oubliez-vous, ô *Noctorie*, que la Religion nous prescrit un respect inviolable pour celui que le Ciel nous a choisi pour nous gouverner ; que c'est son image en terre ; & que de se prêter à la faction & à la revolte, c'est manquer à la fois aux Loix divines & humaines ? Rappelez-vous ce que j'ai représenté au dernier Conseil assemblé, à l'occasion des factions de *Regutimar* & de la Grande-Prêtresse *Oneefa*. Vous avez vû que je n'ai pas craint de résister en face à tout ce que nous avons de plus respectable dans cette ville : en un mot, je pense que tout projet qui tend à avilir l'autorité Royale, est odieux, injuste, exécrationnable, & mérite non seulement la punition chez les hommes, mais même que la vengeance céleste en poursuive les auteurs, & qu'elle les écrase impitoyablement.

J'étois si émuë, en prononçant ces pa-

paroles, que *Noctorie*, qui avoit ouvert la bouche plusieurs fois pour m'interrompre, fut obligée de me laisser achever. Eh! qui vous parle, me dit-elle, de brigues & de conspirations? Je pense assurément comme vous sur cet article; je sçais que nos Rois sont nos Dieux sur la terre: & au Ciel ne plaise que je pense jamais différemment! Non, non, *Urgocenie*, les affaires de l'Etat n'entrent pour rien en ce que je veux vous dire: Il s'agit purement de mon malheureux Frere, qui languit & se meurt pour vos appas; son désespoir le porte à se perdre, je vous le repète, si vous lui refusez l'avantage précieux de vous voir: ma vie est attachée à la sienne; si vous m'aimez, comme vous m'en avez flattée si souvent, que j'obtienne cette grace, ou que je meure à vos pieds.

Je m'empressai à relever ma chere *Noctorie*; j'étois honteuse de la voir dans un état si humble & qui lui convenoit si peu, & je voulois absolument qu'elle en sortît, lorsque cette Fille dont j'ai parlé plus haut,

haut, que j'avois vû soupîrer, accourut où nous étions, &, comme mon Amie, se prosterna à mes genoux. Surprise d'une aventure aussi particuliere, je ne pouvois que faire de nouveaux efforts pour engager les suppliantes à se relever. Mais *Noctorie* me jura qu'elles ne sortiroient, ni l'une ni l'autre, de leur état humiliant, jusqu'à ce que j'eusse accordé la grace dont on venoit de me parler. Afin de faire cesser un événement qui m'embarassoit, je consentis à ce qu'on me demandoit : mais qu'on juge de ma surprise, en apprenant & en reconnoissant que cette Fille que j'avois vû soupîrer étoit *Confurtoc*, le Frere de *Noctorie* ! Juste Ciel ! m'écriai-je, ma vie sera-t-elle sans cesse un tissu de prodiges, de traverses & d'embarras ! Que voulez-vous d'*Urgocenie*, cruelle Amie ? Et vous, ô *Confurtoc*, que pouvez-vous attendre d'une entreprise aussi téméraire qu'inutile ? N'avez-vous pas prévû ce que vous risquiez ? Pensez-vous, même après l'idée que vous devez avoir de moi, que je sois propre à partager des desseins

seins aussi extravagans ? Si vous vous en êtes flattez, revenez de votre erreur : *Noctorie* m'est chère ; le Ciel sçait le cas précieux que je fais de son amitié ; mais qu'elle sçache, aussi-bien que vous, que j'aimerois mieux me priver pour jamais de son aimable compagnie, que de participer en la moindre façon à ce qu'un vain espoir vous a fait entreprendre ridiculement.

Un coup de foudre n'auroit pas fait un effet plus redoutable, que ces paroles en firent sur *Noctorie* & son Frere. Ils baissèrent l'un & l'autre la tête, & me laisserent jeter tout mon feu. Dès qu'ils me virent un peu plus calmée, ils voulurent se justifier, & me prouver que rien n'étoit plus naturel que de chercher à plaire à un objet qui a sçu captiver. Je ne voulus entendre à aucun de ces égards ; je me levai, en assurant *Noctorie*, que tant que son Frere seroit à *Lodeorbarli*, ou qu'elle me parleroit de lui, je n'aurois aucun commerce avec elle. Tout ce que je crus pouvoir faire pour une Amie qui m'étoit si chère,

fut

fut de lui promettre que je garderois un profond secret sur la temerité de *Confurtoc*, & de lui conseiller de menager un secret aussi important, afin qu'il ne fût jamais découvert. Il y alloit de la vie, selon l'Ordonnance du Roi, & j'aurois été réellement fâchée que j'eusse été la cause de la perte de celle d'un homme qui n'étoit criminel que pour m'avoir trop aimée.

Le Roi, que ce discours émut, & qui ne pouvoit plus contenir la colere qu'il avoit, en connoissant que toutes ses précautions avoient si peu réussi; persuadé d'ailleurs que, puisque deux hommes avoient trouvé le secret de pénétrer dans la ville de *Lodeorbarli*, il pouvoit y en avoir bien d'autres, interrompit encore *Urgocenie*. Pardonnez, ô Vierge, s'écria-t-il, en adoucissant autant qu'il le put, le ton impatient; pardonnez si je coupe tant de fois une narration aussi intéressante: mais il est question d'un point pour lequel nous sommes positivement envoyez ici. Le Roi a soupçonné qu'il y avoit eu des sujets assez hardis pour con-



contrevenir à ses ordres ; il veut que nous sçachions par quelle voye ils ont pû s'introduire ici : c'est un article important sur lequel vous êtes priée de vous étendre ; apprenez-nous ce que vous sçavez à ce sujet. Le Prince, auquel nous rendrons compte de votre soumission, vous sçaura gré , sans doute , de l'obéissance que vous ferez paroître dans cette occasion.

Je sçais tout le respect que je dois au Souverain , reprit *Urgocenie*, mais il est trop juste pour exiger l'impossible ; j'étois trop inquiète de me voir exposée à un nouvel amour, pour entrer avec *Noctorie* ou son Frere, dans aucun détail. Après l'avis que je leur donnai à l'un & à l'autre, & que je viens de rapporter, je pris le chemin de mon quartier, avec une résolution décidée de ne plus m'exposer à de semblables événemens : mais je ne suis pas faite pour être tranquille. A peine le jour suivant fut-il passé, que je fus en proie à de nouvelles persécutions.

La Grande-Prêtresse, qui couvoit des desseins criminels contre la Ma-

jesté Royale , ayant connu dans un Conseil , comme je l'ai rapporté autre-part , que je soutenois en bonne sujette les droits du Souverain , jugea nécessaire de s'assurer de moi ; elle m'envoya chercher , & après quelques politesses froides , elle me demanda avec l'autorité dont le Ciel l'avoit revêtuë , que j'eusse à lui dire les raisons qui m'obligeoient à soutenir les intérêts du Prince que ses actions cruelles faisoient proscrire par le Ciel. Je me prosternai la face contre terre à cet ordre ; il falloit parler vrai ; c'étoit comme si Diane elle-même m'eût parlé : la bouche de la Grande-Prêtresse n'est-elle pas l'interprête sacrée des Loix de la Déesse ? Je ne pouvois pas en douter. Je promis donc à *Onc-fa* d'ouvrir les replis de mon cœur : cette vénération soumise aux décrets éternels fut bien reçue : la Grande-Prêtresse me permit de m'asseoir sur mes genoux ; & après avoir reçu ordre de m'expliquer , je parlai en ces termes.

Depuis que j'ai l'âge de raison , j'ai entendu parler du grand *Tanitbudan* ; je sçais l'histoire de son  
Regne

Regne par cœur, & il n'y a pas de jour que je ne médite ses grandes qualitez. En perdant ma Mere, j'ai été élevée chez une Tante, où de vieilles Esclaves m'entretenoient sans cesse de la grandeur du Roi; en augmentant en âge, les grandes idées que j'avois de ce Prince ont germé dans mon cœur; je lui suis attachée avec un respect & une vénération qui ne cesseront qu'au tombeau. Dans les occasions même, ô Prêtresse, où ma vie pourroit conserver la sienne, je la sacrifierois: ce sont mes sentimens, & je suis prête à les sceller du plus pur de mon sang.

*Onesca* parut surprise de ces mots. Elle me dit tout ce qui pouvoit naturellement me faire changer de sentiment; rien ne m'ébranla. Je ne sçais quelles étoient ses raisons pour me menager; mais malgré l'opposition continuelle que j'apportoïs toutes les fois qu'il s'agissoit de l'intérêt du Roi, elle continua à me traiter avec une bienveillance & une distinction que je ne croyois pas mériter. Quelques jours après ce que

je viens de rapporter, on vint chercher la Grande-Prêtresse de la part de la Gouvernante, pour lui communiquer des ordres du Roi qui venoient de survenir. Je tremblai qu'ils n'eussent rapport à *Sanistinva* & à *Consurtoc*, mes Amans, & que le Prince, informé de leur séjour à *Lodeorbarli*, ne voulût faire un exemple de leur temérité, & que je ne fusse compromise pour leur imprudence: J'en fus bien plus persuadée, lorsque la Grande-Prêtresse me fit avertir pour la suivre. Je frémis de honte: on me croira sans doute complice, me dis-je en moi-même, de ce qui est arrivé; le Roi & mon Pere me condamneront sans m'entendre. Cette idée me jetta dans le trouble & dans la douleur; j'aurois dans le moment désiré que la terre m'eût engloutie. Jen'avois de consolation que dans l'espérance de me justifier; mais devois-je m'en flatter? Tout n'étoit-il pas contre moi?

La belle *Urgocenie* apprit ensuite au Roi tout ce qui a été rapporté à son sujet dans la troisième Partie de cette vénérable Histoire; elle n'oublia pas

pas les tentatives de cet Inconnu pour l'engager à conspirer contre son Souverain. *Tanitbudan* jugea par la fidélité de ce récit, dont il ne pouvoit pas douter, puisqu'il avoit été lui-même ce Séducteur inconnu, de l'exaëtitude extrême de cette belle Fille; & pensa avec raison, que puisqu'elle avoit été aussi sincere dans une occasion si peu importante & dont il ne pouvoit douter, il étoit à présumer de la vérité du cours de son Histoire: cette idée lui fit un plaisir singulier, & le porta à prêter une nouvelle attention à ce qui suivoit.

Je fus extrêmement surprise, continua *Urgocenie*, de la chaleur avec laquelle on travailloit à perdre le Roi. S'il m'avoit été possible de le faire avertir des dangers qu'il couroit, je me serois fait un devoir de lui prouver combien je lui suis attachée. J'eus d'une inquiétude extrême de ce que m'avoit dit l'Inconnu; & quoique je ne pusse pas me persuader que mon Pere fût capable de cabaler contre un Maître si bon, & qu'il avoit toujours si bien servi, je

ne laissois pas, dans le doute où j'étois, de m'allarmer sur le sort du Monarque, & de désirer ardemment qu'il me fût possible de veiller moi-même à sa conservation & à la tranquillité deses jours. J'aurois bien voulu m'instruire de tous les mouvemens dont je m'appercevois, mais la Grande-Prêtresse me faisoit observer de si près, qu'il n'étoit pas possible de parvenir aux connoissances que je désirois.

Un jour que je rêvois profondément à ces choses, on vint m'avertir qu'une des Vestales étoit à la porte de ma chambre, & qu'elle désiroit de me parler. Je me levai pour aller la recevoir : je fus assez surprise de ce qu'elle étoit couverte d'un voile ; ce n'étoit pas l'usage dans l'intérieur du temple. Je n'en dis rien : je me persuadai que n'étant pas ancienne, il étoit possible qu'elle les ignorât, ou qu'il y avoit des occasions où l'on en usoit ainsi, & que je pouvois bien moi-même ne les pas tous sçavoir.

Lorsque la prétendue Vestale fut entrée, elle ferma la porte en dedans,



dans, leva son voile, & parut à mes yeux un poignard à la main. J'avois été si intimidée de son premier mouvement, que je ne l'avois pas reconnu d'abord. Mais, Ciel! que devins-je en retrouvant dans les traits de cette Fille, ceux du scélérat *Saminiva*! Je voulus m'écrier, mais j'en le pus; ma voix mourut au passage: j'étois trop interdite. Il est inutile de vouloir se défendre, s'écria le Perfide, tu es en ma puissance, *Urgocenie*: apprens pour te le persuader, qu'il y a deux mois que je suis dans ce temple; que la Grande-Prêtresse est instruite de mon sexe; que je suis son favori, & que c'est elle qui te livre à mon amour: invoque toutes les Puissances du Ciel & de la terre; supplie, fais tout ce que tu voudras, mon amour furieux n'écoute rien; tu es à moi: subi le joug de bonne grace, je t'en sçaurai gré, & je ne m'attacherai pour lors qu'à faire ton bonheur.

Pendant que le Monstre proféroit ce discours, je songeois en moi-même à ce que j'avois à faire dans une occasion aussi délicate, & où

il s'agissoit de mon honneur, préférable à ma vie. Ma résistance ne pouvoit servir qu'à me déshonorer avec plus d'éclat. La perfide Prêtresse m'avoit livrée : les ordres étoient donnez sans doute pour que je ne fusse pas secourüe. Je crus que la dissimulation étoit ma seule ressource ; j'y eus recours. *Sanistiva*, dis-je au scélérat en me possédant, écoute : je ne suis point assez ennemie de moi-même pour me refuser à des biens que la Grande-Prêtresse me permet ; sçache, puisqu'il est tems de te l'avouer , que je ne hais pas les plaisirs ; j'en ai jouï avec le Rival que tu sçais. ( je lui rappellois *Confartoc* pour donner plus de vraisemblance à mon discours. ) Ma fierté m'en a sevré jusqu'ici avec toi , par la crainte de tomber en des mains que j'ai cru indiscrettes ; je me figurois que tu me sacrifierois tôt ou tard à une Rivale , & ma fierté me portoit à ne pas risquer un tel affront. Mais parle ; si tu te crois capable de te taire & de faire mon bonheur, sans que jamais personne puisse le soupçonner ; oui , si tu oses m'en faire  
fer-

ferment sur la tête sacrée de la grande Déesse, je suis prête à te satisfaire : Mais sans ce serment que j'exige, n'attens rien de moi. Je sçaurai me défendre, te résister, & mourir plutôt mille fois de ta main, que de partager des desirs dont tu pourrois te vanter tôt ou tard.

Ce discours fut tenu avec un si grand sens froid, je me possédai si bien, & je l'affaisonnai d'un air si tendre & si doux, que le scélérat de *Sanistiva* en fut la dupe. Je te jure, s'écria-t-il en levant ses perfides mains au Ciel, & en laissant son poignard sur la table, que la Prêtresse elle-même qui te livre, & qui exige que je lui fasse part de ma félicité prochaine, ne sçaura jamais rien de ce que tu vas faire pour moi. Je suis contente, m'écriai-je en m'efforçant de sourire, en m'avancant vers lui, & en étendant les bras comme pour l'embrasser ; mon honneur est à couvert ; je me livre à toi ; jouis d'un bien après lequel tu as tant soupiré. J'accours à lui en proférant ces paroles ; je le reçois dans un de mes bras, mais de l'autre je saisis

brusquement le poignard, & de trois coups consécutifs & furieux j'étais le Scélérat à mes pieds. Il ne jeta qu'un cri; son ame criminelle s'enfuit avec son sang qui bouillonne; mais je m'étais trop contenue, & l'action étoit trop au dessus de mes forces, pour que l'effort prodigieux que je venois de faire ne m'eût pas faisie. En frappant le dernier coup, mes jambes plierent sous moi, & je tombai, sans m'évanouir, dans le ruisseau de sang que je venois de verser si heureusement.

Les réflexions les plus inquiétantes suivirent une action dont je bénirai sans cesse le Ciel. Je ne devois pas douter que la Prêtresse qui l'avoit tolérée, ne se portât contre moi aux extrémités les plus cruelles: sa politique devoit me sacrifier à sa réputation, ou il étoit vraisemblable que je dusse être enfermée pour le reste de mes jours dans un lieu où je n'aurois jamais pu communiquer avec personne. Plus j'approfondissois les suites de cet événement prodigieux, & plus je me persuadois que j'étois perdue:

due : ô Diane , protectrice de l'innocence , m'écriai-je , ne permets pas que je périsse ! Toi qui sçais lire dans les cœurs , tu sçais si ma cruauté doit son principe au seul plaisir barbare d'être inhumaine ! Et toi , Soleil , qui penètres dans les ténèbres les plus obscures , prens pitié de ma jeunesse ! J'ai tâché jusqu'ici de t'adorer dignement , ne souffre pas que la Vertu soit la victime de l'aveuglement ; décide entre ta Prêtresse & moi , ou du moins soustrais ta créature à des rigueurs trop cruelles , & dont la seule idée est l'avant-coureur dumartyre qu'elle prévoit.

J'achevois à peine cette invocation , que je m'entendis appeller à haute voix : je me levai en tremblant. Je crus que la Grande-Prêtresse , déjà informée de l'action fatale à laquelle j'avois été obligée de recourir , me faisoit chercher partout , pour me punir d'un assassinat si cruel. On fraploit à la porte à grands coups redoublez : je fus ouvrir. Suivez-moi de la part du Roi , me dit un homme qui me présenta

la main, sans attendre ma réponse. A ce discours je me trouvai tranquille ; je crus avec raison que mes prieres étoient exaucées , & que la Puissance souveraine, inspirée par un mouvement du Ciel, alloit me délivrer des cruautéz que j'avois raison de prévoir. Je me hâtai d'obéir , & je fus amenée en ce lieu. En finissant la première partie de mon Histoire, je me préparois à vous demander, ô Seigneurs qui m'écoutez, que je ne fusse pas reconduite au Temple, & à vous en apprendre les raisons ; mais ayant entendu qu'on alloit me conduire chez la Gouvernante, & sçachant que j'y ferois en sûreté, j'ai cru devoir remettre la narration de ce terrible événement en son lieu. Je n'ai plus rien à dire, & je finis en jurant sur ce qu'il y a de plus sacré, & sur le Talisman même, que je ne me suis écartée en rien pendant le cours de ce récit de la plus exacte vérité.

Le Roi, surpris & charmé de la vertu d'*Urgocenie*, fut à la vielle de le faire éclater par des transports ; mais sa politique ordinaire reprit sur le



le champ le dessus. Retournez , ô Vierge sacrée , s'écria-t-il , chez la Gouvernante ; elle aura des ordres pour vous traiter avec la distinction que vous méritez , en attendant que le Prince soit informé de votre vertu , & qu'il décide de votre sort. Il seroit à désirer que toutes celles dont nous avons ordre d'entendre les Aventures , fussent aussi dignes que vous de les égards ; on pourroit se flatter que l'antipathie dont il est frappé contre votre Sexe ne subsisteroit pas long-tems. Après ces paroles favorables , dont *Crofelivesgol* & *Dearchealb* furent prodigieusement surpris , le Roi passa dans un appartement voisin , qui étoit éclairé , & ordonna à son premier Ecuyer de reconduire *Urgocenie* , & de lui amener la Gouvernante de *Lodeorbarli* : Je veux lui donner mes ordres moi-même , s'écria-t-il en souriant ; je suis trop enchanté de tout ce que je viens d'entendre , pour ne pas m'écarter des usages ordinaires. *Dearchealb* partit , ou pour mieux dire , vola. Je suis content , *Crofelivesgol* , continua *Tanitbudan* ; vous avez une

Fille bien sage & bien prudente pour son âge ; je ne doute pas , outre cela , qu'elle n'ait beaucoup d'esprit , & il seroit heureux que toutes les personnes de son Sexe lui ressemblassent.

Le premier Ministre , qui avoit tant de sujets de satisfaction à la fois , & qui ne s'attendoit pas si-tôt à un pareil retour , ne répondit au Roi qu'en se jettant à ses pieds : Je vais mourir le plus heureux des hommes , Seigneur , s'écria-t-il , puisque mon Prince veut bien faire grace à ma Fille ; je conjecture qu'elle sera suivie de celle de son sexe. Ô Pere de la lumière , que tu sois glorifié ! tu daignes exaucer mes vœux ; déjà je vois les peuples de mon Souverain à ses genoux ; tout pleure de joye ; le Trône est affermi pour toujours : Que le grand *Taxitbudan* vive , regne sur l'univers , & qu'après de longs jours , il soit pour jamais le glorieux modèle de tous ses successeurs , & l'exemple divin de la postérité !

Pendant que le premier Ministre se laissoit emporter à la chaleur de son

son zèle, & aux transports de la joye la plus vive ; le Roi méditoit profondement sur ce qu'il devoit faire. L'Histoire d'*Urgocenie* avoit achevé ce que sa beauté avoit si heureusement commencé. A la place de cette antipathie sévère dont il étoit prévenu, succédoit un amour parfaitement décidé. S'il s'en étoit cru, ses desseins pour la sage Vierge auroient éclaté sur le champ : cette dernière entrevûë l'avoit rendu le plus amoureux de tous les hommes ; c'étoit une vérité constatée, & il connoissoit trop bien les mouvemens de son cœur pour en pouvoir douter.

Mais ce qu'il avoit effuyé de la part de ce Sexe trompeur le retenoit encore. Je ne puis revoquer en doute la sagesse d'*Urgocenie*, disoit-il ; aucun nuage n'a terni jusqu'ici sa brillante vertu ; je serois même le Prince le plus injuste, si je me laissois entraîner au moindre des soupçons : mais que sçais-je si cette vertu, qui s'est toujours soutenue si dignement, malgré les assauts fréquents qui lui ont été livrez, seroit assez ferme pour effuyer des attaques plus puis-

puissantes? *Urgocenie* a toujours été sage, j'en conviens; mais l'auroit-elle été, si un tendre penchant eût dominé dans son cœur? Il n'est pas difficile de résister à un amour qui déplaît; tout porte à être vertueuse en pareille occasion; l'indifférence vous couvre, & devient un bouclier impenétrable. Mais il n'en est pas de même quand un Amant a trouvé le secret de plaire, qu'il le sçait, que sûr d'un tel avantage il vous poursuit sans cesse, & qu'il veut triompher. Rester victorieuse après de tels combats, c'est être la vertu même, & c'est cette Vertu qu'on doit véritablement révéler. Le Trône, tout grand qu'il est, suffit à peine pour la récompenser.

Cette idée décida le Roi, qui avoit des vûes secretes, avant que de se laisser transporter par le goût que lui avoit inspiré la belle *Urgocenie*. Il résolut en lui-même de se posséder, & de mettre tout en usage pour achever de se convaincre sur la délicatesse de sa façon de penser. Il n'en témoigna rien à son premier Ministre; il vouloit être le maître absolu de son secret.

Mais

Mais comme il étoit religieux observateur de sa parole, & qu'il avoit promis de faire grace à tout le Sexe, en cas qu'il se trouvât une Femme à laquelle il n'eût rien à reprocher; il résolut de tenir parole. Il en fit encore un mystère. Il vouloit surprendre agréablement *Croselivesgol* & son Conseil le lendemain. Il s'en faisoit un plaisir extrême. Rien ne cause une satisfaction plus grande à un cœur généreux, que de faire le bonheur de ceux qui lui sont attachés.

S'il étoit permis cependant de diminuer le prix de la faveur que *Tanitbudan* préparoit à *Croselivesgol* & à ses peuples, on oseroit remarquer, qu'il étoit de sa politique, par rapport à ses vûes secretes, de mettre *Urgocenie* en liberté. Il en vouloit venir à une épreuve décisive, & pour y parvenir il étoit nécessaire qu'il pût la voir fréquemment, & qu'elle fût libre de le préférer à d'autres adorateurs. La suite de cette admirable Histoire fera connoître la solidité de cette réflexion.

Le Roi, dont l'esprit étoit vif & pénétrant, & qui n'échappoit rien, prévint

prévit dans un instant tout ce qu'il devoit opérer , pour arriver à ses fins. Dans l'intention où il étoit de rendre la Fille au Pere il songea d'abord en quelle main il la remettrait ; elle n'avoit plus de Mere , comme il a été dit : *Crofelivesgol* étoit trop occupé des affaires du Royaume pour qu'elle pût vivre chez lui ; ou du moins , s'il prenoit ce parti , il étoit convenable de lui donner une associée qui lui servît de Mere , & qui ne fût cependant pas un obstacle à ses desseins secrets : tout cela l'embarassoit. Il se défioit des lumieres pénétrantes de son premier Ministre ; il pouvoit approfondir ses projets , & comme un tendre Pere , prévenir sa Fille , la conseiller , & par-là lui ôter le plaisir de la parfaite conviction. Il n'étoit pas naturel , après ce qu'il sçavoit de la Tante *Negoclé* , de lui confier une Nièce qui avoit essuyé chez elle tant de chagrins , de risques & de périls : tout cela embarassoit le Roi , & le plongeoit dans une profonde méditation.

*Crofelivesgol* , qui s'en apperçut ,  
tour-



tourna ses yeux avec inquiétude vers le Prince, sans lui parler ; il sembloit qu'il lui demandât la raison d'une rêverie si profonde & si marquée, & qu'il le suppliât de ne point revoquer l'espoir dont il s'étoit flatté. *Tanithudan*, qui lut une partie des pensées de son premier Ministre, se mit à sourire : Tranquillisez-vous, lui dit-il ; je ne sçais point varier lorsqu'il s'agit de faire du bien. Nous parlerons dans un autre tems de ce qui vous inquiète ; je songe à quelques arrangemens indispensables, dont je vous ferai part quelque jour.

*Dearchealb*, qui survint avec la Gouvernante, empêcha que ce discours ne fût poussé plus loin ; le Roi s'enferma avec elle. Vous m'avez élevé, lui dit le Prince ; je sçais combien je dois compter sur vous ; j'ai des secrets de la dernière importance à vous communiquer ; mais je vous avertis, ô *Netosniss* (c'étoit le nom de la Nourrice) que si cet attachement sur lequel je compte, & qui me décide aujourd'hui en votre faveur, se démentoit dans cette

occasion, & que vous fussiez assez imprudente pour laisser entrevoir les desseins dont je vous ferai part, le supplice le plus cruel me vengera de votre perfidie. *Netosnifs* étonnée de ces mots, & qui jugea de l'importance du secret par la menace, se jeta aux pieds du Roi, & l'assura que la mort la plus affreuse ne seroit pas capable de la faire parler, & de manquer à un Maître qu'elle avoit osé toujours regarder comme un Fils cher & précieux. Elle s'étendit sur ce discours en répandant des pleurs, qui furent favorablement interprêtez. *Tanitbudan*, persuadé du zèle de *Netosnifs*, lui dit, qu'elle auroit le lendemain de ses nouvelles, lui recommanda *Urgocenie*, comme un personne en qui il prenoit un intérêt fort vif, & lui ordonna de se donner bien de garde de rien dire à cette belle Fille qui eût rapport à ce qu'il venoit de lui marquer. Après ce peu de mots il renvoya la Gouvernante, & lorsque *Dearchealb*, qui la fut reconduire, fut de retour, il sortit de *Lodeorbarli* pour n'y rentrer jamais.

Le

Le Roi, contre sa coutume, n'exigea point qu'on lui contât d'histoires, pour le dédommager de la longueur du chemin ; il marcha seul, & ne s'occupa que de ses desseins secrets. Quelque important que fût le grand événement qu'il préparoit à ses peuples, il n'entra dans sa rêverie, qu'autant qu'il eut rapport à la belle *Urgocenie* : son image s'étoit profondément gravée dans son cœur. Il falloit même que sa délicatesse extrême eût pris un grand empire dans son âme, pour pouvoir résister aux mouvemens impétueux qu'elle lui causoit. L'amour, semblable à ces eaux brusques qu'une digue importune retient, agissoit contre cette délicatesse avec les derniers efforts.

Lorsque le Roi fut dans son appartement, il ordonna à *Crofelivesgol* d'assembler le lendemain, à l'issuë de sa prière, le Conseil, & de faire avertir le peuple de se trouver dans la grande plaine, où il vouloit tenir son lit de Justice. Il chargea *Dearchealb* d'aller au point du jour avertir les Généraux de faire  
met-

mettre toutes les troupes sous les armes : Je ne vous en dis pas davantage, continua cet aimable Prince ; je vous permets de penser de ces choses tout ce qui pourra vous flatter le plus agréablement.

*Crofelivesgol* & *Dearchealb* se retirèrent comblez de joye. Il ne doutèrent pas que leur Souverain ne se fût enfin rendu à tant d'attaques réitérées : ils ne pouvoient imaginer autre chose des ordres qu'ils venoient de recevoir, & ils se separerent avec une satisfaction qui ne trouve pas de terme pour être bien exprimée.

Jamais les Gaules ne furent éclairées plus d'un beau jour que celui du lendemain ; il sembloit que le divin Soleil se fût hâté de sortir du sein des eaux pour honorer de sa présence le spectacle que le plus fidèle de ses adorateurs lui préparoit. Le Dieu des Vents n'avoit permis qu'aux Zéphirs rafraîchissans de sortir de ses cavernes profondes : la Nature sembloit enfin être ornée de ses plus beaux embellissemens : tout annonçoit la félicité des Gaules. Ô Peuples , accourez ! les tems sont  
ar-

arrivez ; on va combler tous vos désirs.

A peine *Tanitbudan* eut-il adoré le Principe de toutes choses, qu'il ordonna que les portes fussent ouvertes à tout le monde, en faveur du grand jour qu'il alloit solemniser ; il voulut bien que le premier *Relunbar* fît les fonctions de sa charge en public. La Cour fut étonnée de cette bonté sans pareille ; chacun en tiroit des conjectures à l'oreille ; jamais cette Cour n'avoit été aussi brillante & aussi nombreuse. Tous les Grands étoient déjà informez du grand Conseil que le Roi devoit tenir ; & comme il ne s'assembloit extraordinairement que pour des affaires de la dernière importance, on accouroit de toutes parts, pour être informé des premiers de ce qui pouvoit y avoir donné occasion : Mais que ne pensa-t-on pas, quand les cris des Hérauts eurent annoncé au peuple l'ordre de se rendre dans la grande plaine, & qu'on sçut que toutes les troupes étoient sous les armes ! La crainte fut le premier mouvement qui agita les esprits : on  
n'a-

n'avoit garde de prévoir ce qui devoit résulter de tous ces grands préparatifs ; & comme chacun en particulier avoit peut-être bien des choses à se reprocher, on demeura dans l'incertitude la plus cruelle, jusqu'au moment où le destin général fut publiquement déclaré.

Le Chef du Conseil étant venu se jeter aux pieds du Monarque, pour l'avertir que son Conseil étoit assemblé. Le Roi sortit majestueusement, referma sa *Rettabety* \*, releva ses *Teslutoc* , † & entra dans le cabinet. Après que les portes en eurent été fermées soigneusement, & que chacun des Conseillers d'Etat eut mis ses *Selviloc* § sur le bureau, on fit silence ; les langues furent tirées, & le Roi parla dans ces termes.

„ O vous, dont la sagesse m'est  
„ con-

\* Cassette : Le Roi dans ces tems-là faisoit des gratifications lui-même tous les jours à son lever, & personne ne touchoit à sa Cassette que lui.

† Moustaches. Les Princes de ce tems en étoient fort jaloux,  
§ Papiers.



„ connuë, auffi-bien que la pené-  
 „ tration & la probité, je vous ai  
 „ fait avertir de vous trouver ici,  
 „ pour ne point vous demander vos  
 „ avis; je n'en ai jamais pris de per-  
 „ sonne, & je m'en fuis bien trou-  
 „ vé: ne doutez pas de mes égards  
 „ pour vous, qui êtes mes fidèles  
 „ fujets; je vous en vais donner des  
 „ preuves. Je m'envisage plus com-  
 „ me votre Pere que comme votre  
 „ Souverain: oui, vous êtes mes  
 „ enfans, & comme tels, il est juſte  
 „ que je faſſe mes efforts pour vous  
 „ rendre heureux. Un autre que  
 „ moi vous feroit dire le reſte par  
 „ un bavard de Chancelier; mais  
 „ j'aime à parler, & je m'en ac-  
 „ quitte trop bien pour en charger  
 „ un autre que moi.

Pendant que le Roi s'eſſuyoit le  
 viſage, & qu'il reprenoit haleine  
 pour continuer ſa harangue, tout le  
 Conſeil, qui prévoyoit que ce début  
 étoit favorable, ſe félicitoit mutuel-  
 lement de ſe voir aſſemblé: on ad-  
 miroit l'éloquence du Prince; on  
 convenoit qu'elle ſurpaſſoit celle  
 de tous les Orateurs du tems; mais

on fut obligé de faire trêve à ces discours pour écouter le Roi, qui reprit sa harangue en ces termes.

„ Le propre d'un grand Prince  
„ est de veiller à la conservation de  
„ ses peuples. L'État est comme un  
„ corps ; il y a des occasions où l'on  
„ doit en retrancher des membres :  
„ comme un habile Empirique, j'ai  
„ eu quelquefois recours à cette ma-  
„ xime ; elle est salutaire, & ne peut  
„ jamais opérer que de bons ef-  
„ fets.

„ Il y a des occasions où le re-  
„ tranchement de ces mêmes mem-  
„ bres est dangereux ; mais quand  
„ on ne peut le faire sans que le  
„ corps soit en danger, il faut re-  
„ courir à d'autres moyens. J'ai  
„ toujours pensé que la diette en é-  
„ toit un assuré, pour rendre à ce  
„ corps une vie que trop de nourri-  
„ ture suffoque ; c'est encore ce que  
„ j'ai éprouvé avec succès.

„ Si le sage Empirique doit veil-  
„ ler si soigneusement à la conser-  
„ vation du corps qui lui est confié,  
„ combien le Roi doit-il être exact  
„ à observer celui de son Etat ? Ce

„ que

„ que je vais dire ne fera pas, ni  
 „ pour rendre compte de ma con-  
 „ duite, ni pour la justifier. Des  
 „ Rois de mon espece n'en doivent  
 „ qu'à eux-mêmes & au Soleil, qui  
 „ est trop rempli de sa gloire pour  
 „ s'abaisser à contre-carrer nos vo-  
 „ lontez. Ce qui va suivre n'est  
 „ donc pas, je le repète, pour don-  
 „ ner des couleurs à ma conduite;  
 „ je laisse à chacun en particulier  
 „ examiner la sienne. Ce soin l'oc-  
 „ cupera plus nécessairement, &  
 „ par-là il en usera sagement.

„ Mais c'est pour faire briller la  
 „ vérité, & pour la mettre dans son  
 „ plus beau jour. Je sçais que des  
 „ sujets téméraires & hardis ont at-  
 „ tribué la proscription de vos Fem-  
 „ mes, à une haine invetérée que  
 „ j'avois pour elles: non, Gaulois,  
 „ & il viendra un jour où vous en  
 „ conviendrez.

„ Le grand secret de cette affaire  
 „ qui vous a tant émus, le voici: J'en é-  
 „ tois apperçu que vous dégenériez  
 „ dans les bras de vos Femmes,  
 „ de cette mâle vigueur qui vous  
 „ rendoit autrefois les premiers

„ Peuples de la terre. En recher-  
„ chant la cause de votre luxe &  
„ de cette lâcheté qui, comme une  
„ maladie qui se gagne, vous atta-  
„ quoit peu-à-peu, j'ai trouvé que  
„ c'étoient ces mêmes Femmes,  
„ objets de tous vos désirs, de tous  
„ vos travaux, de toutes vos inquié-  
„ tudes, qui vous rendoient insen-  
„ siblement effeminez ; j'ai tranché  
„ dans le vif, je vous les ai enlevées:  
„ vous en avez gémi d'abord ; &  
„ plus Femmes que vos Femmes  
„ même, vous en avez pleuré ; sui-  
„ te de cette foiblesse que je vous  
„ reprochois dans ce tems, & qui m'a-  
„ voit porté à vous arracher le venin  
„ qui vous minoit peu-à-peu : Qu'est-  
„ il arrivé, ô Gaulois, de cette pri-  
„ vation ? Peu-à-peu vous êtes rede-  
„ venus hommes ; vous en avez  
„ donné des actes ; vous m'avez  
„ fait la guerre ; vous m'avez vou-  
„ lu déposer ; vous avez été obli-  
„ gez de subir le joug : je m'en  
„ suis applaudi. Eh pourquoi ?  
„ Parce que j'ai soumis des hom-  
„ mes, & que ce triomphe étoit di-  
„ gne de magloire. Je voulois com-  
„ man-

„ mander à des fujets dignes que je  
 „ leur commandasse : ma cure  
 „ a opéré ; je vous ai rendu tels  
 „ que vous deviez être , & je m'en  
 „ glorifierai à jamais.

Le Roi s'arrêta dans cet endroit ,  
 pour remarquer l'effet que faisoit  
 son discours ; il eut lieu de s'en louer :  
 chacun des Conseillers s'embrassoit  
 de joye : c'étoit un conflit de baisers  
 & de complimens réitérez. *Tanitbu-*  
*dan* , pour leur laisser le tems de la  
 réflexion , prit un cure-oreille , se  
 nettoya les dents , & après s'être rincé  
 la bouche , & avoir bû un verre  
 d'eau , il continua dans ces termes.

„ Après que l'Empirique habile a  
 „ sevré son malade des alimens qui  
 „ l'étouffoient , & qu'il connoît qu'il  
 „ est purgé des ses mauvaises hu-  
 „ meurs , il lui rend peu-à-peu ce  
 „ qu'il lui a ôté , afin que la  
 „ nature épuisée reprenne peu-à-  
 „ peu les forces qui lui sont neces-  
 „ saires pour sa conservation. Pour  
 „ moi , j'en vais user tout différem-  
 „ ment : eh pourquoi ? Parce que  
 „ dans l'occasion présente , loin que  
 „ je doive exciter l'appétit vorace du  
 „ corps dont j'ai entrepris la cure ,

„ je prétens qu'il est prudent de le  
 „ rassasier : eh pourquoi ? Parce que  
 „ je suis du sentiment, que l'aliment  
 „ que je vais rendre à mon peuple  
 „ affamé, lui est contraire, & que  
 „ pour lui en inspirer un usage mo-  
 „ déré, il faut le mettre à même de  
 „ s'en rassasier.

„ Expliquons l'énigme, ô Gau-  
 „ lois. Je vous ai ôté vos Femmes;  
 „ il y a long-tems que vous en êtes  
 „ privez, je vous les rends aujour-  
 „ d'hui; vous en userez tout com-  
 „ me il vous plaira avec elles; mais  
 „ si vous m'en croyez, vous ferez  
 „ vos efforts pour vous dédomma-  
 „ ger réciproquement d'une priva-  
 „ tion si grande: du reste, *Nemo-*  
 „ *seju* \*.

Comment bien exprimer le trans-  
 port général que causa la fin de la  
 harangue? Il faudroit pour cet ef-  
 fet avoir été privé pendant dix ans,  
 d'un usage pour lequel on est or-  
 ganisé. Les Tocques volèrent au  
 plancher; on sauta sur la table; on  
 secoua la poudre des souliers, &  
 on

\* J'ai tout dit.



on se porta enfin à tous les excès d'une joye à son dernier comble. Le Roi s'applaudit dans le fond de son cœur de la félicité publique; mais sa gravité ne lui permettant pas de compromettre sa Majesté Royale, il sortit sur un pied du Conseil, & le fit fermer à la clef, dans la crainte que ce secret qu'il venoit de révéler, ne fût trop tôt divulgué, & qu'il n'eût pas la joye de l'apprendre lui-même à son peuple.

Après qu'il eut donné audience selon sa coutume, il se rendit à cheval, accompagné de sa maison, dans la grande plaine. A peine parut-il, que le peuple se prosterna la face contre terre, & dans l'idée où il étoit que le Prince ne les avoit fait environner de toutes ses troupes que pour les châtier de leur insolence passée, ils crièrent miséricorde, avec des cris dont tous les chevaux furent effrayez. Ces cris affreux émuèrent le Roi; lui qui n'avoit jamais pleuré, versa deux larmes, qui furent ramassées sur le champ, & portées au Trésor. Qu'on fasse si-

lence, s'écria le Roi; qu'on m'entende. Après cela mon peuple verra, s'il a lieu de s'affliger. A des paroles si flateuses la canaille passa de la joye à la douleur, & de la douleur à l'admiration. Le Prince étoit grand, d'un visage attrayant, & on lisoit dans ses yeux une affabilité qui lui gagnoit les cœurs.

Lorsque l'ordre eut repris le dessus de la confusion, les Hérauts avertirent que le Roi alloit tenir son lit de Justice, & que de-là il leur annonçeroit ce qui l'amenoit vers eux. A ce cri tout le monde rentra dans le respect & dans le silence: on mit des draps au lit. Le Roi se déshabilla, s'y mit; & après avoir ôté son bonnet de nuit au Soleil, comme c'étoit l'usage, il parla à ses peuples ainsi.

„ J'ai bien voulu rendre compte  
„ à mon Conseil des raisons qui  
„ m'avoient porté à vous ôter vos  
„ Femmes: c'étoit en ce tems  
„ *notre* \* *Plaisir*; aujourd'hui nous  
„ voulons bien vous les rendre; &  
„ afin que la grace que j'accorde  
„ soit

\* Manière de parler affectée aux Rois.

„ soit entiere, je casse, j'annulle,  
 „ je défais à la face du Ciel, de la  
 „ terre, tous les mariages qui avoient  
 „ été contractez, & cela comme  
 „ chose non avenue. J'ordonne  
 „ de plus par ma propre puissance,  
 „ que tous les Peres, Meres, Maris,  
 „ Oncles, Tuteurs, subrogez Tu-  
 „ teurs, &c. n'ayent à l'avenir au-  
 „ cune autorité sur leurs Femmes,  
 „ Filles, Nièces, Pupilles, &c.  
 „ & qu'elles demeureront absolu-  
 „ ment indépendantes; comme  
 „ j'accorde à tous mes Peuples  
 „ en général le droit de vie & de mort  
 „ sur tous ceux qui voudront bien  
 „ s'affujettir à la loi. Mais en mê-  
 „ me tems je declare de mon sacré  
 „ lit de Justice, que toute Femme  
 „ qui se fera choisi un Pere, une  
 „ Mere, un Epoux, enfin un Maî-  
 „ tre, perdra dans le moment le  
 „ bénéfice d'indépendance, accor-  
 „ dé par la loi, & qu'elle rentre-  
 „ ra dans la sujettion, dont ma  
 „ bonté Royale l'avoit tirée, pour  
 „ l'indemniser du tems ennuyeux  
 „ qu'elle a passé malgré elle dans  
 „ le très-respectable & très-saint  
 „ Lodeorbarli.

„ Toutes ces choses annoncées,  
 „ je jure par les Rayons du Soleil  
 „ qui brillent actuellement sur l'he-  
 „ misphère, que *Lodeorbarli* fera ou-  
 „ vert au lever de la Lune, & qu'il  
 „ sera permis aux Femmes de se re-  
 „ tirer où bon leur semblera.

Si la joye du Conseil avoit été  
 excessive en apprenant cette nouvel-  
 le imprévûë , qu'on juge de celle  
 d'un Peuple que rien ne retient. Si  
 l'on n'avoit pas enlevé le Roi sur le  
 champ , ils se le feroient arrachez  
 les uns aux autres , & l'auroient fait  
 passer de main en main , pour lui  
 témoigner leur reconnoissance. *Crofe-*  
*livefgol*, qui connoissoit les humeurs  
 populaires, avoit prévû cet emporte-  
 ment, & avoit fait préparer des espèces  
 de bâtons de chaise , qu'on passa  
 sous le lit Royal, & avec lesquels on  
 l'enleva: il fut heureux que la gar-  
 de fut nombreuse, & qu'elle s'op-  
 posât aux transports de ce peuple  
 comblé de joye. Il demandoit à  
 grands cris à voir son Monarque;  
 & pour les appaiser , on fut obligé  
 de le porter sur une tour, afin qu'ils  
 eussent la douceur de le contempler  
 commodement. Je

Je n'entrerais point dans le détail de la sortie des Femmes de *Lodeorbarli*; il seroit immense, & nous avons à nous attacher à des objets plus intéressans. Il suffira de dire, que dans le tems qu'elles s'y attendoient le moins, on leur ouvrit les portes, & on leur annonça les graces infinies qui venoient de leur être accordées. On n'exaltera pas ici leur joye jusqu'aux cieux; il n'est pas difficile de se la figurer, après ce qui a été dit de leur désespoir dans le tems de leur proscription. D'ailleurs on assure qu'un Ecrivain de nos jours travaille à cette relation: je ne veux pas lui ôter les graces de la nouveauté.

On remarquera seulement en passant, que presque toutes les jeunes Femmes qui avoient des Maris, les troquerent pour en avoir d'autres; & qu'à l'égard des Filles, très-peu d'elles voulurent, au prix du célibat, jouir de l'indépendance qui leur avoit été accordée par la loi. Les Vieilles resterent Vieilles; leur sort leur parut si doux, qu'elles ne voulurent pas en changer.

*Confurtoc* eut ordre de sortir du Royaume , pour avoir profané un lieu privilégié & saint ; & *Sanistiva* , qui étoit revenu des coups qu'il avoit reçus d'*Urgocenie* , fut condamné à épouser le premier objet de sa première passion.

A l'égard de la Grande-Prêtresse *Onecfa* , à laquelle le Roi vouloit un mal infini , il la punit par l'endroit qui lui étoit le plus sensible : elle fut honteusement dépouillée , & obligée , sous peine de la vie , à raconter sa propre Histoire au Public assemblé ; ensuite elle fut rasée de tous les membres , & releguée dans une Ile qui n'étoit habitée que par tous les garnemens des Provinces des environs ; & cela parce qu'elle avoit avoué qu'elle ne pouvoit vivre sans habiter avec les hommes , qu'elle avoit toujours aimez éperduément.

La belle *Urgocenie* étoit d'un tempérament trop indifférent pour s'abandonner à une joye immodérée ; elle ressentit , comme une sujette attachée à son Prince & à sa Patrie , le bien qui venoit d'être procuré ,



curé, & qui affuroit une tranquillité à l'Etat dont il n'avoit pas jouï véritablement depuis le jour fatal de la proscription. Mais ce qui la pénétra dans cette occasion, fut de revoir un respectable Pere, pour lequel elle avoit un amour infini, & avec lequel elle s'attendoit à couler des jours tranquilles & heureux. Elle reçut avec l'amitié la plus tendre, une Nièce de *Netosniss*, dont le Roi n'étoit pas connu, & qui avoit été demandée exprès par le Prince à sa Nourrice, afin qu'un jour elle ne pût nuire à ses projets secrets. Ce choix fut d'autant plus agréable à la Fille de *Crofelivesgal*, que dans le peu de tems qu'elle avoit été remise aux soins de *Netosniss*, elle avoit contracté pour cette vertueuse Femme des sentimens d'estime & de vénération, qui lui donnoient une heureuse idée de celle qu'on lui présentoit pour compagnie. Cette Nièce de *Netosniss*, étoit un peu plus âgée qu'*Urgocenie*, étoit veuve d'un Officier général, & sa vertu étoit généralement reconnue de tout le monde; elle se

nommoit *Onveexpic*, étoit d'un caractère aimable & enjoué, & on ne pouvoit la connoître sans l'aimer. Les personnes d'un certain mérite se connoissent réciproquement. *Onveexpic* & la belle *Urgocenie* prirent bientôt l'une pour l'autre une amitié qui ne cessa qu'avec leur vie. C'est le propre de la sagesse de s'attacher ses adorateurs ; ils sont toujours fidèles à son culte, il est rare qu'ils y soient infidèles : les fers que la vertu donne ne se brisent jamais.

*Tanitbudan*, qui étoit le grand ressort qui faisoit mouvoir toutes ces révolutions différentes, ne fut pas plutôt débarrassé des complimens continuels qu'il reçut de tous ses peuples en corps, qu'il songea à effectuer le dessein secret pour lequel il venoit d'opérer de si grands changemens. Il avoit eu la précaution de se soustraire constamment aux regards d'*Urgocenie*. Le point essentiel de son projet, étoit de n'en point être connu : on n'en sera pas surpris, lorsqu'on sçaura en quoi consistoit son dessein.

Le Prince prétendoit, sous le nom  
d'un

d'un Etranger arrivé dans la Capitale, chercher les moyens de connoître la belle *Urgocenie*, & employer tout ce que l'amour a de plus expressif & de plus délicat pour lui plaire, & pour s'en faire aimer. Il se flattoit de se conduire dans cette entreprise avec tant d'adresse & de secret, que personne dans le monde, pas même *Crofelivesgol* & la Gouvernante, ne s'appercevroit pas de ses mystérieuses intentions. Un projet de cette difficulté ne l'effrayoit pas; il espéroit que, guidé par son amour, il parviendrait avec le tems au but qu'il s'étoit proposé.

C'étoit ce but qu'il falloit décider: il étoit essentiel pour qu'il fût heureux & qu'il s'abandonnât publiquement au goût que la belle *Urgocenie* lui avoit inspiré, qu'il parvint à lui plaire, & qu'il se servît de toute la violence de l'amour dont il prétendoit l'enflammer, pour la porter à se rendre à ses desirs. Trop de bonté de la part de cette Vierge étoit capable de le rendre le plus malheureux des hommes, & l'éloignoit pour jamais de ce qui lui étoit de plus cher dans le

le monde. Une résistance opiniâtre, le voir prêt à mourir, plutôt que d'adoucir ses tourmens, c'étoit sa félicité. A quelle épreuve, ô sage *Urgocenie*, va-t-on vous exposer ! Triomphez ! la Couronne des Gaules est le prix de votre vertu.

Mais il falloit de grands moyens pour se mettre en état de vaquer tout entier à tant de soins. Ce n'est pas une petite affaire que d'attaquer un cœur vertueux, & de l'attaquer dans les regles ; mais il n'étoit pas moins embarrassant de se procurer le loisir de gagner pied-à-pied un terrain qu'on avoit lieu de prévoir aussi difficile. Gouverner un grand Etat, & faire l'amour *incognito*, étoient deux choses trop incompatibles pour qu'elles pussent s'accorder : il falloit obvier à toutes ces difficultés. Le Roi qui le vouloit, & qui jusques-là n'avoit rien trouvé d'impossible, en vint encore à bout. L'embarras n'étoit pas petit, & il falloit tout le désir dont on étoit prévenu, & toute l'imagination dont on étoit enrichi pour en sortir avec honneur : C'est ce que l'on va connoître en allant plus avant. Il

Il y avoit long-tems que le premier Ministre avoit fait tous ses efforts pour porter *Tanitbudan* à donner une Reine à ses peuples , afin que l'Etat , affermi par des héritiers de son sang , ne devînt point un jour la proie d'ambitieux & d'avidés prétendans. L'on a vû dans le cours de cette respectable Histoire, que le Prince avoit été une fois à la veille de se prêter à ses justes désirs. *Lacbolanne* eût été Reine , sans doute , si son ambition trop prompte à le devenir , ou son ingratitude pour un Monarque qui l'adoroit , n'eussent renversé les fondemens de la gloire à laquelle elle étoit destinée. Depuis ces tems cruels , l'antipathie affreuse pour le Sexe étant survenue , *Crofelivesgol* n'avoit pas trouvé jour à remettre sur le tapis une proposition si nécessaire au bien de l'Etat. Mais le changement qui venoit d'arriver , qui faisoit soupçonner avec quelque raison à ce Ministre plein de zèle , que son Souverain avoit perdu cette aversion terrible pour les Femmes , lui donna lieu de faire une nouvelle tentative , pour le porter à faire un pas qui a-

che-

cheveroit de faire, disoit-il, la félicité de ses peuples. Le Roi, qui préparoit des voyes à ces intentions secrètes dont on vient de parler, fut charmé que son premier Ministre lui parlât le premier d'une affaire dont il comptoit bientôt l'entretenir. Il ne parut pas contraire d'abord à ce qui lui fut dit à ce sujet. Il assura *Crofelivesgol* qu'il y penseroit, & qu'il lui feroit sa réponse dans le tems qu'ils s'y attendroit le moins; mais que s'il faisoit tant que de se rendre à des avis qu'il avouoit salutaires, il désiroit de son côté qu'on se prêtât avec zèle aux conditions qu'il trouveroit convenables d'y attacher.

Le premier Ministre, transporté d'une réponse à laquelle il n'osoit tout-à-fait prétendre, crut avoir assez gagné de pouvoir espérer que son Souverain ne se refuseroit pas à ce qu'on attendoit de sa complaisance; il répondit respectueusement au Prince, que ses désirs seroient des ordres auxquels on fléchiroit toujours avec empressement. *Tanitbudan* ne s'expliqua pas davantage  
le



le même jour ; il vouloit avoir le tems de faire ses réflexions , & ne pas échouer dans ses desseins , faute de les avoir bien médité.

Lorsqu'il fut absolument décidé sur la manière dont il vouloit se conduire dans l'entreprise amoureuse dont on a parlé , il fit appeller son premier Ministre , & ordonna à son Conseil de s'assembler. Il leur apprit qu'il étoit dans le dessein de donner à ses peuples une Reine qui fût digne de lui être associée : en leur apprenant cette agréable nouvelle , il leur dit , que le bien de son Etat l'obligeoit à se donner la peine de faire ce choix lui-même ; que son intention étoit de voyager pendant un an , sans être connu , dans diverses Cours étrangères , afin d'examiner une Princesse qui pût , en le rendant lui-même heureux , faire la félicité de ses Peuples. Il prétexta encore ce voyage de plusieurs autres considérations politiques , entre lesquelles la douleur de voir les Arts si négligés dans son Royaume , étoit une des premières. Il supposa que la grandeur d'un Etat décidoit de la

la connoissance des différens peuples, afin de les examiner assez bien, pour rapporter de chez eux tout ce qui pouvoit contribuer à accroître la gloire & à faire le bien d'un Royaume. Enfin *Tanitbudan* conclut, qu'il étoit dans le dessein de vaquer incessamment à ces nobles emplois, & que parfaitement décidé sur cette résolution, il vouloit remettre le timon de son Etat à son Conseil, en qui il avoit une confiance aveugle : Il finit par nommer *Croselivesgol*, son premier Ministre, pour y présider, & par déclarer qu'il regarderoit comme une offense capitale de lèze-zèle tout ce qui tendroit à vouloir le détourner de ses desseins.

Le Roi s'étoit rendu si absolu, & sçavoit si parfaitement décorer ses projets, que personne n'osa lui répondre. *Croselivesgol* fut au désespoir qu'il lui eût fait part de cette décision en plein Conseil ; il n'auroit pas manqué de tout tenter pour l'en faire revenir : mais pour lors il n'y avoit plus d'espoir. Le Conseil avoit enteriné la déclaration du Roi. Le Prince lui-même s'étoit ôté le droit de varier. Le

Le Roi opéra par ce parti pris deux grands moyens pour parvenir à remplir ses desseins secrets : le premier, d'être libre, de faire tout ce qu'il lui plairoit, sans être éclairé de personne; le second, d'obliger *Urgocenie* d'aller vivre à l'extrémité du Royaume, en élevant son Pere à l'éminente charge de Chef du Conseil. Toute sa famille, selon l'usage, étoit obligée de s'éloigner de la Capitale. La Loi fondamentale de l'Etat l'ordonnoit, & elle avoit été toujours exactement observée: cette précaution étoit aussi politique que sage. Elle avoit été prise, afin qu'un Ministre ne foulât point l'Etat pour s'enrichir. Sa famille en Province, sous les yeux d'un Gouverneur éclairé, n'osoit pousser le faste à un degré trop haut, dans la crainte qu'on ne soupçonnât celui qui en étoit le Chef, de se servir de moyens onéreux au peuple & à l'Etat. Il y avoit encore bien d'autres causes pour que cette Loi se soutînt constamment; mais comme elles sont étrangères à notre sujet, nous n'en dirons pas davantage.

ge. Il fuffit de ſçavoir que la Fille de *Crofelivesgol* partit quelques jours après, & fut ſe retirer dans une Ville qui lui fut assignée, & où elle devoit demeurer jufqu'à ce que *Crofelivesgol* perdît fa place, ou que la Parque cruelle en décidât autrement.

Le Roi, qui s'étoit caché dans fa Capitale, ſous l'habit d'un Grec, & ſous le nom de *Purifttoves*, ne fut pas des derniers à ſçavoir le jour du départ d'*Urgocenie*; il la ſuivit à cheval, & ſe joignit à ſon équipage, comme un Étranger qui profite avec plaifir de l'occafion de voyager en compagnie. Il commença dès le même jour à jouer le rôle qu'il avoit prémédité; il ne negligea aucune des occaſions qui s'offrirent pour ſe faire connoître, & pour ſ'attirer les regards d'une Vierge, qu'il envifageoit comme la ſeule de toutes les Femmes qui pût lui convenir, & qui pût un jour le rendre heureux.

Il avoit déjà fait plus de dix lieuës, ſans que la belle *Urgocenie* l'eût encore remarqué; elle ſ'entretenoit avec *Onveexpic*, ſon aimable compagne,

gne, avec cet air de tranquillité que la sagesse procure à ceux qui sacrifient à ses loix. La sérénité brilloit sur son visage : si ses beaux yeux se tournoient quelquefois sur la campagne, ou sur *Tanitbudan*, qui se mettoit, autant qu'il le pouvoit, à leur portée, c'étoit avec une distraction qui lui faisoit craindre avec quelque justice qu'il ne fût de long-tems observé. Il avoit beau changer de place, galopper, ou faire d'autres mouvemens ; *Urgocenie* tournoit ses regards, mais elle ne les arrêtoit point : il n'étoit point remarqué. Que pouvoit-il prétendre ? Ne devoit-il pas après cela s'attendre à bien des difficultez ? L'amour vertueux est sans aîles ; il ne vole pas aisément.

Trois jours entiers se passerent, sans que le faux *Puristoves* pût parvenir à être remarqué d'*Urgocenie* ; il en étoit tout étonné : Quoi ! disoit-il en lui-même, pousser l'indifférence jusqu'au point de ne pas envisager un homme qu'on a sans cesse devant les yeux ? Mais d'où vient, reprenoit-il, que je m'en étonne ?

ne? N'ai-je pas dû connoître par l'Histoire sincere de la vie de cette sage Fille, que cette indifférence est une aversion décidée pour les hommes? Que puis-je donc espérer? A quoi ma délicatesse extrême va-t-elle me porter? Je ne dois m'attendre qu'à des rigueurs.

Cette idée pensa le faire revenir de son dessein, & terminer son entreprise; mais rougissant un moment après, de se trouver capable de mollir aux premières difficultez, il résolut de persévérer pendant un an & un jour, en décidant qu'après ce tems, s'il ne trouvoit aucune raison pour appuyer des idées trop délicates, & peut-être légèrement conçues, il s'abandonneroit entierement à sa passion, & recompenserait dans *Urgocenie* une vertu qui étoit digne non seulement de sa Couronne, mais encore de celle de tout l'univers.

Pendant qu'il faisoit ces réflexions, la vertueuse *Onveexpic* s'entretenoit avec *Urgocenie* des événemens qui venoient de se passer à la Cour. Le départ du Roi de ses Etats, sans qu'on pût soupçonner quelle en étoit



étoit la raison, étoit l'objet de leurs réflexions; chacune de ces aimables personnes rapportoit à son tour les idées qui lui étoient venues à ce sujet. *Onveexpic* prétendoit, que *Tanitbudan* n'étoit pas si ennemi des Femmes que la renommée le publioit. *Urgocenie* au contraire disoit, que si le Prince s'étoit enfin déterminé à les tirer de leur captivité, des raisons secrètes qu'on ne pouvoit démêler, y avoient plus contribué que la politique de l'Etat & de l'amour. Pour appuyer ce sentiment, elle rapportoit les anecdotes du Souverain, lesquelles étoient remplies d'évenemens qui prouvoient combien il étoit ferme dans ses résolutions, & qui sembloient convaincre que ce n'étoit point la crainte qui l'avoit porté à faire pour son Royaume, ce que les conjurations & une révolte déclarée n'avoient pû obtenir. Elle soutenoit aussi que ce n'étoit pas l'amour, puisqu'étant maître absolu d'associer à son Trône l'objet qui auroit sçu le captiver, il avoit éludé jusques-là toutes les propositions qui

lui avoient été faites pour se mettre dans le cas de donner au Royaume des héritiers de son sang. *Urgocenie* sembloit fondée dans ce discours: en effet, qui eût pû imaginer jamais le mobile secret d'une conduite si opposée en tout aux regles de la conjecture & de la réflexion ?

*Tanithudan*, qui n'imaginait pas qu'il fût si souvent question de lui, méditoit de son côté profondément: ce que ne purent tous ses soins pour être remarqué de la belle *Urgocenie*, le hazard le fit: Tant il est vrai qu'avec de la patience il ne faut jamais désespérer de son sort.

Les ombres de la nuit commençoient à couvrir la surface de la terre; la voiture d'*Urgocenie* entroit dans un bois, à la sortie duquel se trouvoit une petite ville où l'on devoit coucher. Quatre Esclaves à cheval servoient d'escorte à l'équipage; & le Roi, accompagné d'un seul domestique, qu'il n'avoit arrêté que la veille de son départ, avoit été obligé de prendre le devant, à cause d'un défilé qui empêchoit qu'on ne pût marcher de front. Un silence pro-

profond regnoit dans la forêt où l'on commençoit à entrer, lorsque plusieurs coups de sifflet se firent entendre, & furent repétez par les échos voisins. *Tanitbudan*, qui étoit enseveli dans ses réflexions, n'y fit point d'attention; mais *Urgocenie* & *Onveexpic*, que ces signaux repétez alarmoient, appellerent de toutes leurs forces leurs gens qui les suivoient lentement, & qui étoient environ à trente pas de la voiture. Ces cris frappèrent l'oreille du Roi; il crut reconnoître la voix d'*Urgocenie*: qu'on se figure, s'il fut bientôt à la portiere. Comme il faisoit nuit, & qu'il ne fut pas distingué, *Onveexpic* & *Urgocenie* le prirent pour un de leurs Esclaves: Ne quittez point la voiture, s'écria la dernière; je crains que les signaux dont la forêt vient de retentir, ne soyent donnez par des voleurs. Ne craignez rien, ô Vierge, reprit le Roi, transporté de trouver enfin cette occasion après laquelle il soupiroit si ardemment; je vous répons sur ma vie de tout ce qui pourroit arriver.

*Urgocenie*, qui reconnut à ce son

de voix étranger, que celui qui venoit de proférer ces paroles n'étoit pas un de ses Esclaves, se pencha vers l'oreille d'*Onveexpic*: Je me meurs de frayeur, lui dit-elle; qui est cet homme qui vient de nous parler? Elle étoit si saisie, qu'au lieu de proférer ce discours d'une voix basse, selon son intention, elle le prononça assez haut, pour que le Prince attentif l'entendît. Rassurez-vous s'écria-t-il une seconde fois, ô vous, que l'effroi suffoque; je suis un étranger qui fais le même chemin que vous, & qui périroit plutôt mille fois, qu'il vous arrivât rien de désagréable, je vous en répons sur ma tête; & quoique Grec \*, vous devez ajouter foi à ma parole.

Quelque confiance que dût donner ce discours, il ne tranquillisa pas encore *Urgocenie*. *Onveexpic*,  
moins

\* Les Gaulois n'avoient point bonne opinion de la probité des Grecs : ils les traitoient d'imposteurs & de faiseurs d'histoire. Aussi le Roi, qui avoit emprunté leur habit, prononça ce mot (quoique Grec) pour donner à entendre qu'il s'exceptoit de l'opinion qu'on avoit de ceux de son pays.

moins timide qu'elle, lui dit tout ce qui pouvoit la rassurer: Je ne sçais qui est celui qui vient de nous parler, lui dit-elle à l'oreille, mais depuis que nous sommes en route il n'a pas quitté notre équipage; je ne sçais que penser à ce sujet: mais si vous l'avez remarqué, il porte une trop belle physionomie pour qu'il soit capable de concevoir de mauvais desseins. *Urgocenie*, qui se rappella, malgré ses craintes, l'Etranger supposé dont sa Compagne l'entretenoit, lui dit, que c'étoit justement à cause de cette persévérance à les suivre qu'elle le craignoit davantage, & qu'il n'étoit pas naturel d'en juger autrement.

*Onveexpic* alloit répondre à ce discours, lorsqu'un des Esclaves s'écria, Alerte, alerte! Camarades, j'entens des chevaux qui viennent au grand galop à nous. O Ciel! ne nous abandonne pas, s'écria *Urgocenie* en se jettant entre les bras d'*Onveexpic*, qui n'étoit gueres moins effrayée. En effet elles avoient bien lieu de l'être. Il se rendoit à leur vûë un combat opiniâtre & sanglant. Qua-

tre hommes de chaque côté, chargeoient ceux qui défendoient les portieres du carosse. Le Charton & son Postillon qui avoient mis pied à terre, & qui s'étoient réunis aux Esclaves, avoient été les premiers étendus par terre : leurs cris, le choc des chevaux, le cliquetis des sabres, l'obscurité de la nuit, toutes ces choses réunies devoient saisir d'horreur les plus intrépides. Les échos d'alentour repétoient le vacarme : qui n'en auroit pas été effrayé ?

— Le Roi, qui jugea bientôt à la manière de combattre des assaillans, qu'ils étoient autre chose que des voleurs, se servit de tout le sens froid & de toute la valeur dont il étoit capable, pour sortir victorieux de ce combat imprévu. Il jugea qu'il devoit se menager de sorte qu'il pût venir à bout de ses ennemis, sans se mettre hors d'état d'empêcher les desseins violens qui les attiroient en ce lieu : tout ce qui l'embarassa fut le défilé ; à peine son cheval pouvoit-il se tourner sans heurter contre les arbres, ou contre la voiture. Il tira cependant  
avan-



avantage de ce qui devoit être un obstacle invincible à son dessein. Il attaqua les ennemis par derrière, pendant que les Esclaves leur résistoient par devant. Cette conduite lui réussit d'abord ; les adversaires, étonnez des coups furieux dont ils étoient assaillis, furent long-tems à les recevoir sans pouvoir faire face ; étant engagés entre les arbres & la voiture, ils furent obligés de pousser au grand galop, & de s'ouvrir, le sabre à la main, le passage en avant, afin de revenir à la tête des chevaux de l'équipage, & de tomber sur les téméraires qui les pressoient si vivement.

Le Roi, qui comprit à leur mouvement leurs dessein, cria aux Esclaves qui soutenoient le choc, de tenir bon, & ordonna à ceux qui combattoient de l'autre côté, d'abandonner le combat, & de faire leurs efforts pour le joindre. Si ces Esclaves grossiers avoient compris cet ordre, *Tanitbudan* auroit attiré ses adversaires dans un lieu plus commode ; & valeureux comme il étoit, le combat auroit été bientôt terminé.

Mais les Esclaves comprirent l'ordre tout différemment; au lieu de revenir à lui, ils tournerent de l'autre côté, & ayant été dispersez par l'adresse de ceux qui les attaquoient, chacun de ses ennemis s'attacha à un Esclave; & comme ils avoient la supériorité sur eux de la valeur & du manîment des armes, ils en furent en un instant victorieux.

Le Roi, qui combattoit avec une opiniâtreté & une valeur qui n'avoit point d'égale, jugea bientôt de ce qui venoit de se passer, en se voyant chargé par deux nouveaux adversaires. Sa politique lui fit prendre sur le champ son parti. Il jugea, par l'expérience qu'il avoit à la guerre, qu'il ne pouvoit vaincre ses ennemis en trop grand nombre sans user d'artifice: il se laissa glisser par terre, comme s'il eût été tué, & se coulant entre les arbres, le sabre à la main, il reprit haleine; & examinant autant qu'il le put delà, le nombre de ses adversaires, & quels étoient les avantages qu'ils avoient remportez, il entrevit que les ennemis n'étoient plus que quatre;  
que

que de tous les Esclaves de la Fille de *Crofelivesgol* il n'en restoit plus qu'un, & que le sien seul, avec celui-là, faisoit encore une foible résistance: cet envisagement le décida. Il revint au combat, commença par enfoncer son sabre dans le corps des chevaux de ceux qui combattoient contre ses Esclaves étonnez, cria bon courage, jetta la confusion & le désordre par ce qu'il venoit de faire, les chevaux percer ne se laissant plus conduire par la rêne, & donnant des saccades qui ébranloient les hommes qui les conduisoient. Les deux fidèles Esclaves, qui étoient prêts à s'enfuir, reprirent courage; le carnage recommença avec plus de vigueur: deux des ennemis furent bientôt à terre, & des deux autres qui restoit, le Roi en tua un, & le second fut emporté par son cheval furieux, qui par ses hennissemens redoublez & affreux, donnoit à connoître qu'il n'avoit plus qu'un moment à vivre, & qu'on n'avoit rien à redouter de celui qu'il emportoit malgré lui. Le point du jour commençoit à paroître, &

on commençoit à distinguer foiblement les objets.

Le Roi , victorieux par sa valeur & par sa prudence extrême , fut plus sensible à ce triomphe qu'à celui des plus grandes batailles qu'il eut jamais gagnées. Il venoit d'arracher la belle *Urgocenie* à des desseins qu'il prévoyoit hardis & criminels , & il ne doutoit pas , en considération du zèle qu'il venoit de prouver , qu'il n'eût lieu de cultiver une connoissance liée par des endroits aussi favorables. A peine se vit-il maître du champ de bataille , qu'il accourut vers elle. O Ciel ! quelle fut sa douleur ! Il la trouva sans sentiment entre les bras d'*Onveexpic* & de ses Esclaves , qui fermoient les yeux de frayeur , & qui à son approche , craintives , jetterent de nouveaux cris. Il les rassura , en leur apprenant qu'elles n'avoient plus rien à craindre , & que les ennemis étoient punis de leur audacieuse temérité. A ce mot ces Femmes se répandirent en des termes de remerciemens qui prouvoient leur reconnoissance. Le Roi leur dit , qu'il étoit ravi de ce  
qu'il

qu'il avoit fait pour elles; mais que le plus important étoit de faire cesser l'évanouissement de la Fille de *Crofelivesgol*. Il fut lui même chercher une phiole d'Elixir dont il s'étoit muni pour son voyage, comme de toutes les choses nécessaires en cas d'accident. Il revint avec une bouteille, qu'il remit entre les mains de la tremblante *Onveexpic*, qui, avec ses Esclaves, releva *Jrgocenie*, & lui en fit avaler. Pendant que l'on s'occupoit d'un soin si important, le Roi songea d'abord à examiner quels étoient ses adversaires, & s'il s'en trouvoit entr'eux qui fussent en état de lui apprendre, quels étoient les desseins de ceux qui avoient osé entreprendre un acte aussi hardi que criminel. D'ailleurs il croyoit convenable de se convaincre, si l'on n'avoit plus rien à craindre de leurs complices: souvent il arrive que quand on se croit triomphant, un artifice hardi vous arrache la victoire. Un grand homme de guerre ne s'expose jamais à de pareils retours. L'expérience rend défiant, & on ne sçauroit trop l'être en de

semblables occasions.

Il fut heureux que le Prince fût paîtri de cette maxime; s'il fût resté un moment plus tard à parler à *Onveexpic*, c'étoit fait de sa vie. En descendant de la portiere de l'équipage, il vit un homme qui venoit à lui le sabre à la main; il n'eut le tems que de tirer le sien & de parer les coups qui lui furent portez brusquement. Il devint si furieux de ce nouvel obstacle, que ses efforts redoublez l'eurent bientôt rendu victorieux du téméraire qui osoit l'attaquer; en quatre coups de sabre il l'étendit à ses pieds: Qui es-tu? lui dit le Prince, en lui mettant la pointe du sabre sur la gorge; parle, autrement je vais te punir, & te priver d'une vie que tu n'es pas digne sans doute de conserver.

Le malheureux qui venoit d'être étendu sur l'arène, au lieu de montrer de l'effroi, s'écria, *Acheve. Après avoir manqué d'enlever URGOCE-*  
*NIE que j'adore depuis long-tems;*  
*après ses rigueurs & le peu d'espoir*  
*qui me reste, je ne veux plus vivre:*  
*qu'il te suffise d'apprendre que je me*



nomme *SANISTINVA*, & que si je revenois de tes coups, ce ne seroit que pour te poursuivre en tous lieux, afin de me venger de l'obstacle que tu as mis à mes desseins.

A ce nom le Roi, qui avoit appris par l'histoire d'*Urgocenie* qui il étoit, & qui conçut par sa dernière action combien ce Rival étoit redoutable, hésita s'il devoit lui laisser une vie dont la conservation seroit employée sans doute à enfanter de nouveaux projets. Mais cette générosité qui prédominoit dans son cœur, l'emporta sur les plus puissantes considérations : Vis, si tu le peux, lui dit le faux *Puristtoves*, en remettant son sabre dans le fourreau ; que le Ciel te punisse lui-même de tes attentats ; je ne suis pas accoutumé à me mêler de ses vengeances, & encore moins à abuser de ma victoire. Deviens plus modéré, si tu en es capable ; je voudrois être en état de te secourir, mais des objets plus intéressans m'attirent autre part. En disant ces mots, le respectable *Tanitbudan* appella son Esclave, & lui ordonna de bander

les playes du criminel *Sanistinva*; & dans la crainte de courir de nouveaux risques, il fut examiner les bleffez, afin de voir s'ils étoient en état de lui nuire. Ils étoient tous morts, à la réserve d'un seul Officier, qui confirma ce que venoit de rapporter *Sanistinva*, en ajoutant qu'ils suivoient l'équipage depuis le jour du départ, & que le dessein du Chef de l'entreprise, étoit d'enlever *Urgocenie*, & de la conduire dans une de ses Terres, où il étoit tout-puissant, & où il prétendoit, à quelque prix que ce fût, de satisfaire ses desirs.

Le Prince se trouva bienheureux, d'avoir évité à la belle *Urgocenie* un malheur aussi terrible; il crut que ce qu'il avoit de mieux à faire pour lors, étoit de l'éloigner d'un endroit si fatal; dans ce dessein il retourna à la voiture. La Fille de *Croselivesgol* étoit enfin revenue de sa foiblesse, & on lui avoit appris à qui elle étoit redevable de son salut: elle remercia *Tanitbudan* avec des termes & une douceur qui le comblèrent de satisfaction;

tion : Je vous dois plus que la vie , lui dit-elle , puisque vous avez sauvé mon honneur ; le seul des Esclaves qui me reste vient de me l'apprendre ; je n'oublierai jamais un service de cette nature. Sans vous connoître , votre valeur me fait concevoir de vous les plus hautes idées ; mais comme le mérite n'est pas aussi souvent récompensé qu'il devroit l'être , en supposant que votre fortune ait besoin de crédit , je vous offre celui de mon Pere , & je ne doute pas que , lorsqu'il apprendra tout ce que je vous dois , il ne seconde de tout son pouvoir l'intention de reconnoître des services , qui de quelque manière qu'on en use , ne seront jamais assez récompensez.

*Tanitbudan* remit à un moment plus convenable à répondre à ces offres gracieuses. Ce qui lui fut dit alors , lui fit naître une idée qu'il résolut de mettre en usage à la première occasion. Pour lors il se contenta de répondre , qu'il étoit trop récompensé d'avoir été assez heureux de lui prouver son zèle  
res-

respectueux, sans en diminuer le mérite par des vûës de fortune & d'intérêt; que ce qui le touchoit le plus pour lors, étoit d'obtenir d'elle la permission de ne la point quitter jusqu'à ce qu'elle fût arrivée où elle devoit s'arrêter; & sans attendre une réponse qui lui fut accordée sur le champ de la meilleure grace du monde, il appella les seuls Esclaves qui restoient, raccommoda avec eux ce qui manquoit à l'équipage, & les chevaux étant en état de sortir de ce triste lieu, il monta lui-même sur le siège, & commença à marcher.

*Onveexpic & Urgocenie* le regarderent fixement l'une & l'autre; lorsqu'elles reconnurent qu'elles continuoient leur route: Que pensez-vous de toutes ces choses? dit la première, après avoir gardé quelque tems le silence; le Ciel nenous protège-t-il pas visiblement? Sans cet aimable Etranger, si valeureux & si secourable, que serions-nous devenus? Sentez-vous bien tout le prix de ce qu'il vient de faire, & de ce qu'il fait actuellement? S'ex-

pose-

pose-t-on ainsi à perdre mille vies, si on les avoit, sans être paîtri d'une générosité à nulle autre comparable?

*Urgocenie* convint de la vérité de ces choses. Un certain je ne sçais quoi, qui lui avoit été inconnu jusqu'alors, lui en faisoit encore sentir davantage : ce je ne sçais quoi l'empêchoit de s'étendre à ce sujet. *Onveexpic*, qui avoit été mariée, qui étoit plus vive, & qui, quoique d'une sagesse à l'épreuve, étoit moins réservée, s'étendoit fort au long sur le mérite qu'elle avoit remarqué : ce mérite même, sans qu'elle s'en apperçût, agissoit sur ses propres sentimens ; mais moins elle s'en défioit, & plus elle y donnoit d'accès. Semblable à un homme que les faveurs Bacchiques enyvrent peu-à-peu, cette sage Veuve s'enyvroit de même des louanges qu'elle prodiguoit à celui qui s'en étoit montré si digne. Tantôt elle vantoit un certain air noble & grand qu'elle remarquoit ; un moment après elle détaillait les traits de sa physionomie majestueuse : après ce-  
la

la elle rapportoit la finesse de ses expressions, dans le tems qu'il avoit répondu à des complimens si justement mérités : enfin rien n'étoit oublié. Quand le Roi lui-même l'auroit gagnée pour le faire valoir dans l'esprit d'*Urgocenie*, il n'auroit pas été aussi bien servi. L'amour s'intéressoit à son sort ; pouvoit-il avoir un plus puissant intercesseur, & être mieux secondé ?

L'on arriva à la sortie du bois à la ville où on devoit coucher la veille. Le Gouverneur, qui étoit averti que la Fille du premier Ministre devoit passer, étoit venu au-devant d'elle avec quelques Gentilshommes du pais, & parut fort surpris en apprenant l'aventure qui lui étoit arrivée. Il fut sur le champ reconnoître lui-même le lieu où le combat s'étoit donné, & envoya ordre à la ville de venir enlever les morts & les blesez. Après avoir interrogé ceux qui pouvoient encore parler, entre lesquels étoit le scélérat *Sanistinva*, il revint à la portiere d'*Urgocenie*, & lui confirma ce qu'elle sçavoit déjà. Elle igno-  
roit



roit que l'auteur de cette entreprise téméraire étoit *Sanistinva*, & elle en trembla de nouveau, en entendant prononcer un nom qui lui étoit tellement en horreur. Le Gouverneur lui promit de lui donner une escorte, afin qu'elle n'eût plus à s'inquiéter sur de pareilles entreprises; & cette promesse la rassura beaucoup.

*Onveexpic*, qui n'avoit plus en tête que le faux *Puristtoves*, apprit au Gouverneur toutes les obligations dont on lui étoit redevable, & lui vanta à un tel point son mérite & sa valeur, que cet Officier demanda avec instance où il étoit, pour aller le remercier, disoit-il, du service important qu'il avoit rendu à l'Etat. Il fut heureux que le Roi fût aussi parfaitement déguisé qu'il l'étoit, & que son habit de Grec, qui le rendoit méconnoissable, aussi-bien que le poste où il étoit, l'empêchassent d'être reconnu. Le Gouverneur avoit été à la Cour autrefois, & auroit infailliblement découvert le mystère: les traits du Prince étoient d'une majesté qui  
im-

imprimoit trop pour qu'ils fussent oubliés.

Le Gouverneur, après lui avoir parlé, l'avoir remercié dans des termes où la reconnoissance étoit contrebalancée par la dignité de celui qui la vantoit, lui demanda qui il étoit, & où il alloit? Le Roi, qui ne s'attendoit pas à cette question, quoiqu'il l'eût prévûe, fut un instant sans répondre, & cela parce que le Gouverneur le fixoit entre deux yeux, & qu'il lui parut qu'il l'avoit vû à la Cour; cependant il se remit. Il s'annonça pour un Marchand de bijoux, qui erroit de Royaume en Royaume pour se défaire favorablement de ses diamans. Cette qualité de Marchand de bijoux, qui peut aller de pair avec les Grands, tranquillisa la vanité du Gouverneur, qui craignoit que la sienne ne fût compromise en devenant trop familier avec un homme fort au dessous de lui: fierté bien déplacée chez la plupart des gens en place, & qui les avilit plus que la honte prétendue de commercer avec des hommes qu'ils abaissent souvent mal

mal à propos, & qui dans le vrai sont quelquefois plus dignes qu'eux d'un rang qui les tire de la fange, & qui n'est accordé souvent qu'à la faveur & au caprice.

Le faux *Puristoves* se tira de ce pas fort adroitement. Le Gouverneur qui crut qu'il convenoit, après ce qu'il avoit fait, de le traiter avec une sorte de distinction, ordonna à un de ses gens de monter sur le siège, & lui fit présenter un cheval que montoit un de ses Ecuyers. Le Roi voulut d'abord refuser cet honneur prétendu, sous prétexte qu'il avoit le sien, & qu'il se trouvoit trop heureux d'être bon à quelque chose à *Urgocenie*; mais ne pouvant honnêtement refuser une grace dont les Dames elles-mêmes le pressoient, il monta à cheval avec une grace, & se présenta avec une noblesse qu'*Urgocenie* admira en secret, mais qu'*Onveexpic* fit valoir, sans faire aucune réflexion à ce qu'on pouvoit en penser.

Quelque réservé que fût le Roi dans ses discours, on remarquoit dans le peu qui lui échappoit, une pureté  
de

de langage qui prouvoit assez qu'il étoit au dessus de ce qu'il paroissoit être. Le Gouverneur, qui étoit un homme de fortune, & qui, à beaucoup près, n'approchoit en rien d'un mérite aussi transcendant, fixa une seconde fois celui qui s'attiroit de si favorables regards : il se pencha ensuite vers *Onveexpic* & vers *Urgocenie* : Sçavez-vous, leur dit-il, une remarque singuliere que je viens de faire ? Ce *Puristtoves*, ce Marchand qui vous a si généreusement défendu contre vos ravisseurs, ressemble au Roi notre maître à crier ; quoiqu'il y ait plus de dix ans que je n'aye été à la Cour, j'en ai conservé tous les traits : feignez de lui parler ; envisagez-le fixement, & je parie que vous ferez de mon sentiment.

*Onveexpic* ni *Urgocenie* ne purent juger de cette observation ; elles n'avoient jamais vû le Roi des Gaulles, mais elles n'en furent pas moins étonnées. Pour le faux *Puristtoves*, qu'on regardoit plus fréquemment depuis ce discours, & qui ne soupçonnoit pas ce qui y avoit donné lieu, il ne pouvoit s'empêcher d'en  
avoir

avoir quelque inquiétude. Cependant le plaisir de rencontrer quelquefois les beaux yeux de la charmante *Urgocenie*, l'en dédommageoit bien agréablement.

Dès qu'on fut arrivé à la ville, on fut descendre chez le Gouverneur. Le Roi voulut alors se retirer; mais le Gouverneur qui s'en apperçût, le pria de rester chez lui, ne pouvant assez, lui dit-il, faire connoître combien il étoit reconnoissant du service qu'il avoit rendu à la Fille du premier Ministre. *Tanitbudan*, qui avoit ses raisons pour ne point accepter cet honneur, le remercia avec tous les sentimens de reconnoissance possibles; il craignoit avec raison, que parmi ceux qui seroient invitez au festin, il ne s'en trouvât qui eussent été à la Cour récemment, & qu'il ne fût reconnu. L'on eut beau faire pour l'obliger à ne point refuser, *Onveexpic* & *Urgocenie* elles-mêmes ne le purent faire changer de résolution. La Fille de *Croselivesgol*, qui ne s'étoit peut-être jamais abaissée à demander une grace à un homme, en conserva

un dépôt secret; pour *Onveexpic*, qui ne pouvoit se résoudre à le condamner, prévenuë comme elle étoit en sa faveur, elle trouva dans cette modestie un nouveau mérite, & elle soutint que c'étoit par politesse, qu'il n'avoit pas accepté un honneur qu'il méritoit assez, après tout ce qu'il avoit fait de grand la nuit passée.

Le Roi, qui vouloit mettre à profit tous les instans de son déguisement, & qui pensoit que l'amour ne devoit pas seul les occuper, sortit dès qu'il eût dîné, & fut visiter les fortifications de la ville. Il fut étonné de la negligence avec laquelle les Officiers qu'il payoit, le servoient: il tira des tablettes de sa poche, fit ses remarques, & se promit bien à son retour d'y mettre ordre, & de faire faire des visites à l'avenir dans toutes les places de son Royaume, afin que par le rapport qui lui seroit fait de l'état où elles se trouveroient, il jugeât non seulement du mérite de ceux qui étoient en place, mais qu'il les mît par cette régularité dans l'obligation de veiller avec plus  
d'e-



d'exactitude à leur devoir, qu'ils n'avoient fait jusques-là.

Le lendemain avant le jour, le Prince monta à cheval, & fut attendre la voiture d'*Urgocenie* à un quart de lieuë de la ville, sçachant que cette Vierge ne devoit pas faire un plus long séjour dans la petite place dont il sortoit. Il attendit vainement jusqu'au soleil levé; la voiture n'arrivoit point. Quand on attend, les momens paroissent des jours entiers. Le Prince inquiet voulut apprendre ce qui occasionnoit ce retard. Il dépêcha son Esclave à la ville: au bout d'une heure il revint, & lui apprit qu'*Onveexpic* s'étant trouvée incommodée pendant la nuit, il avoit été décidé que l'on séjourneroit encore un jour. L'Esclave ajouta, que l'on avoit cherché son maître par-tout, de la part du Gouverneur & des Dames, afin de l'avertir sans doute de ce retard. *Tanitbudan* ne crut pas devoir risquer de retourner à la ville; il craignoit toujours d'être reconnu, & dans cette idée il fut descendre dans un village à une lieuë de-là, où il

comptoit demeurer jusqu'à ce que la voiture d'*Urgocenie* y passât, se promettant bien, avant le lever du soleil, d'envoyer son Esclave à la ville, afin d'être averti dans le moment qu'elle se mettroit en chemin.

Pendant que ce Prince aimable attend avec toute l'impatience d'un homme dont le cœur devient de plus en plus amoureux, le Gouverneur travailloit de son mieux à dissiper ses illustres Hôtesse; l'incommodité d'*Onveexpic* n'étoit pas assez considérable pour l'empêcher d'affister aux plaisirs qu'il avoit méditez. Toute la ville fut invitée le soir à un grand souper, qui devoit être suivi d'un Bal: la Jeunesse à l'envi se préparoit à y briller. *Onveexpic* souffrit d'être obligée de paroître en public; elle auroit désiré du repos & de la retraite; elle se trouvoit si prodigieusement changée depuis deux jours, qu'elle ne sçavoit à quoi attribuer une langueur qu'elle combattoit vainement. Cette Veuve si sage & si indifférente, & qui depuis la mort de son Mari n'avoit

n'avoit jamais voulu se remarier, ne pouvoit concevoir comme il étoit possible qu'elle se rappellât sans cesse un Etranger, qui ne devoit tout au plus lui inspirer que des sentimens de reconnoissance; elle avoit beau l'éloigner de son idée; il étoit toujours présent à son souvenir. Elle avoit été piquée au dernier point, de ce qu'il s'étoit éloigné, malgré les instances réitérées qu'on lui avoit fait de rester; elle examinoit son dépit, & elle en étoit dans une colere qui n'a point d'égale.

Elle espéra que le grand monde & le Bal dissiperoient une situation qui lui devenoit à charge, & qui la faisoit trembler. Dans cet esprit, elle ordonna à ses Femmes de la parer; elle crut devoir cette attention aux politesses qu'on lui faisoit, & à l'empressement qu'on marquoit pour lui plaire. Une autre idée, qu'elle n'osa trop examiner, la porta à donner à ses charmes l'éclat de l'ajustement; elle ne sçavoit point que l'Etranger étoit parti tout-à-fait; elle le croyoit encore dans

la ville; il pouvoit, comme tout le monde, se trouver à la fête. . . . Elle rougit en développant cette idée; elle fut prête vingt fois à se retirer dans son cabinet, & à ne reparoître que pour continuer sa route. N'étoit-il pas bien plus naturel de se persuader que la seule vanité, si ordinaire chez les jeunes personnes, fut le principe de cette parure? Elle auroit été trop heureuse, si elle eût pu marquer les sentimens secrets de ce prétexte : mais, hélas ! elle avoit infiniment de l'esprit; & quand cela est, il est bien difficile de se cacher la cause de ce qui nous fait agir. Il s'en falloit beaucoup qu'*Urgocenie* pensât de même; mais elle étoit aussi rêveuse & inquiète. Elle attribua cette situation aux frayeurs qu'elle avoit eu la veille. Elle pensoit bien quelquefois à l'Etranger à qui elle devoit son salut, mais elle n'en fut point allarmée. La reconnoissance dans les grands cœurs est une vertu, qui ne sçauroit trop être en recommandation; cependant elle avoit ressenti un mouvement de chagrin, lorsque celui qu'elle prenoit

noit pour *Puristoves*, s'étoit retiré malgré les sollicitations qu'on lui avoit faites pour le contraire. Sans y penser elle réfléchissoit aux raisons qui l'en avoient empêché, & de cette idée elle passoit à une autre. Tantôt elle se rappelloit les services essentiels qu'il lui avoit rendus; ensuite elle se retraçoit tous ses traits: elle n'oublioit pas qu'on avoit parlé de sa ressemblance avec un Prince qu'elle revéroit dès le berceau. Delà elle songeoit à ce Prince: Où étoit-il alors? Que faisoit-il, & quels motifs secrets le faisoient sortir sans suite de ses Etats? Toutes ces choses se représentoient à la fois dans le jeune cœur de cette Vierge. Que vouloient donc dire de pareilles agitations? Ah! belle *Urgocenie*, vous l'apprendrez bientôt; combien cette connoissance ne vous effrayera-t-elle pas? Le tendre amour a semé dans votre cœur; cette fermentation annonce que la semence fatale a germé, & que tôt ou tard elle produira des traits amoureux.

*Urgocenie* n'eut garde de se défier

de tous ces mouvemens secrets ; bien loin de songer à les éloigner, jamais de la vie elle ne s'étoit trouvée dans un état si tranquille ; elle se plaisoit de telle sorte dans cette douce rêverie, qu'elle sçut en elle-même mauvais gré à *Onveexpic* qui vint l'interrompre. Mais celle-ci, plus habile qu'elle dans la science du Dieu qui fait aimer, cherchoit dans la dissipation à secouer le trait dont elle étoit blessée. Elle venoit chercher *Urgocenie* pour l'inviter à se parer comme elle, & pour lui remontrer qu'il étoit de la politesse de faire honneur aux fêtes qu'on donnoit en leur faveur. *Urgocenie* eût bien voulu s'en pouvoir dispenser ; mais quelle que fût sa répugnance, elle étoit née si complaisante, qu'elle étoit toujours prête à obéir, sur-tout lorsque ce qu'on exigeoit d'elle, avoit quelque rapport au moindre de ses devoirs.

*Fin du Tome Sixième,*





92